The University of Chicago
Libraries



J. COPPENS,
professeur à l'Université de Louvain.

L'Histoire Critique de l'Ancien Testament.

**Ses Origines. Ses Orientations nouvelles.
Ses Perspectives d'avenir.**

ÉDITIONS CASTERMAN
TOURNAI-PARIS
1938.

L'HISTOIRE CRITIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUATRE EXEMPLAIRES SUR PAPIER
IMPÉRIAL DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS I À IV, SIGNÉS PAR L'AUTEUR.

J. COPPENS,
professeur à l'Université de Louvain.

—

L'Histoire Critique de l'Ancien Testament.

**Ses Origines. Ses Orientations nouvelles.
Ses Perspectives d'avenir.**

ÉDITIONS CASTERMAN
TOURNAI-PARIS
1938.

BS1144
.5
C77



O.T.
Pur

1280611

ch 8

AVANT-PROPOS

Depuis la fin de la grande guerre 1914-1918, l'histoire critique de l'Ancien Testament n'a plus joui de la grande faveur que les publications tapageuses de Wellhausen et de son école étaient parvenues à lui assurer dans les milieux universitaires de tous les pays. La plupart des nations européennes ne possèdent plus la tranquillité de l'ordre ni la prospérité économique qui sont nécessaires au culte des belles lettres et des sciences historiques. Un peu partout l'intérêt s'est déplacé vers l'étude de problèmes plus vitaux, plus immédiatement profitables, par exemple ceux de l'économie, de la sociologie, de la technique industrielle. En outre, la dureté des temps ne permet pas à tous les travailleurs restés fidèles aux études historiques de consacrer leurs efforts à des travaux de spécialisation par où la science marque ses progrès ; plusieurs d'entre eux doivent se vouer à des tâches plus urgentes, celle notamment de défendre les croyances fondamentales, voire les vérités de sens commun, sur lesquelles repose, en définitive, notre civilisation chrétienne.

Toutefois si les études critiques ont diminué en importance, on aurait tort de croire qu'elles ont complètement chômé. Si le travail s'est ralenti sur le continent européen et dans les milieux croyants, il a continué régulièrement en Angleterre,

145534

il a trouvé dans les Universités américaines de nouveaux foyers de culture et de rayonnement, et il conserve jusqu'à présent, malgré les difficultés économiques et politiques, quelques brillants représentants dans le pays par excellence de la *Wissenschaft*. En bref, ce serait s'illusionner dangereusement que de croire en la défaite de l'exégèse critique et de s'en prévaloir pour ne plus travailler. Peut-être convient-il de suivre avec plus d'attention que jamais le progrès des études qui s'accomplissent, sans doute avec moins de ferveur et de bruit, mais, à ce qu'il me paraît, avec plus de profondeur, d'en signaler les faiblesses et, à l'occasion, les résultats positifs, en d'autres termes d'en faire l'inventaire, d'en examiner les pièces comptables, d'en supputer l'actif. L'Église, qui se réclame de l'auteur de toute science : *Deus scientiarum Dominus est*, n'a pas peur du progrès ; elle possède, au contraire, le désir d'accommoder l'exposé scientifique de ses croyances, dans les éléments qui n'en sont pas la substance éternelle et immuable mais seulement une expression humaine, susceptible de perfectionnement, aux progrès incessants et continus que la science réalise. Elle sait d'ailleurs qu'à se retirer du commerce scientifique, à s'isoler dans la défense de positions qui auraient perdu tout contact avec l'immense travail qui se poursuit sur les chantiers profanes de la science, elle faillirait à sa mission et risquerait de laisser mûrir quelques-unes des causes qui ont produit, il y a une trentaine d'années, la crise moderniste, de malheureuse mémoire.

Nous avons dès lors pensé faire œuvre utile à parcourir l'immense littérature parue sur l'histoire critique de l'Ancien Testament, à en suivre toutes les manifestations quelque peu importantes, à en extraire les conclusions que l'exégèse catholique pourrait retenir et conserver pour améliorer ses propres positions scientifiques. Qui oserait soutenir que la science biblique n'a plus à progresser et que des travaux importants publiés par nombre d'auteurs depuis le début de ce siècle, il n'est aucune conclusion dont nous ne puissions faire notre profit ? C'est pourquoi, aujourd'hui que le temps a décanté le vin trop généreux servi par la critique à ses origines, il convient de juger impartialement l'œuvre accomplie, d'en dégager, si possible, le noyau de vérité qu'elle contient, et de montrer, avec prudence, aux exégètes de profession les moyens de s'en servir.

Conscient de la difficulté de notre tâche nous n'avons énoncé aucune conclusion sans l'avoir contrôlée sévèrement et nous avons tenu à ne progresser qu'en contournant et en enveloppant de près toutes les positions, en quelque sorte comme monte la spirale. Nous ne destinons pas notre ouvrage au grand public. Par contre, nous espérons qu'il pourra rendre service à tous ceux qui, comme nous, s'intéressent aux études bibliques et désirent en promouvoir les progrès constants au sein même de l'Église. Si déjà il pouvait amener un certain nombre d'auteurs à réfléchir probement sur les problèmes qu'il touche, nous nous sentirions largement récompensé de la peine que nous avons prise.

Il nous reste à exprimer notre reconnaissance aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, qui dirigent à Louvain la *Nouvelle Revue Théologique,* notamment au Révérend Père Levie, pour avoir bien voulu provoquer et suivre la rédaction de ce travail et pour lui avoir accordé dans leur revue une généreuse hospitalité.

Louvain, en la fête de la Pentecôte, 1938.

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

L'Histoire critique de l'Ancien Testament.

Les Origines.

A quelques années d'intervalle viennent de paraître quatre nouvelles introductions à l'étude critique des livres de l'Ancien Testament (1). La première, publiée à Giessen dans la collection : *Die Theologie im Abriss,* est l'œuvre du professeur J. Meinhold ; elle expose ce que nous pouvons appeler les vues moyennes de l'école critique moderne. La seconde est un ouvrage beaucoup plus original. Son auteur, J. Hempel, directeur de la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft,* s'est essayé à écrire, suivant une méthode nouvelle, l'histoire de la littérature des Hébreux, en mettant au service de celle-ci les ressources dont dispose la science toute jeune de la *Formgeschichte.* Entre ces deux manuels, qui représentent deux conceptions opposées, nous situons l'ouvrage de M. Eissfeldt et celui de MM. Oesterley et Robinson, qui cherchent à profiter à la fois des acquisitions anciennes et des méthodes nouvelles. C'est le point de vue également adopté par M. Stanley A. Cook. Tout en se réclamant de l'authentique tradition wellhausénienne, le professeur de Cambridge accueille avec bienveillance les données et les résultats aussi bien de la *Formgeschichte* que de l'archéologie orientale ou même de l'histoire comparée des religions de l'an-

(1) J. Meinhold, *Einführung in das Alte Testament,* 3e édit., Giessen, 1932. — J. Hempel, *Althebräische Literatur und ihr hellenistisch-jüdisches Nachleben,* Berlin-Postdam, 1930. — O. Eissfeldt, *Einleitung in das Alte Testament,* dans les *Neue Theologische Grundrisse,* Tubingue, 1934. — W. O. E. Oesterley et Theodore H. Robinson, *An Introduction to the Books of the Old Testament,* Londres, 1934.

cien Orient. A l'occasion, il sacrifie courageusement l'une ou l'autre conclusion chère à l'école wellhausénienne mais que des recherches récentes ont controuvée (2).

La publication de ces divers ouvrages nous a paru une occasion opportune de considérer en quelque sorte à vol d'oiseau les progrès que l'histoire critique de l'Ancien Testament a accomplis au cours de ces dernières années ou du moins qu'elle tend à accomplir. Comme terme de comparaison dans le passé, nous choisissons l'introduction à l'Ancien Testament publiée en 1913 par Heinrich Cornill (3). Ce manuel obtint un succès unique. Réédité jusqu'à sept fois, il peut à juste titre être considéré, pour la période d'avant-guerre, comme l'expression la plus répandue des opinions de l'école wellhausénienne.

Nous ferons connaître d'abord les origines et le développement de la méthode et de l'exégèse critiques ; dans un second article, nous ferons en raccourci l'histoire de la réaction déclanchée contre les conclusions exagérées de cette école ; en troisième lieu, nous dresserons le bilan des acquisitions nouvelles et nous chercherons à en déduire quelques directives pour l'exégèse catholique des livres saints de l'Ancienne Loi (4).

*

* *

1. — *Les premières origines de l'exégèse critique.*

C'est seulement depuis la fin du XVIII[e] siècle que l'exégèse critique de l'Ancien Testament a pris un essor considérable.

(2) St. A. Cook, *The Old Testament. A Reinterpretation,* Londres, 1936.

(3) Carl H. Cornill, *Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments,* dans le *Grundriss der Theologischen Wissenschaften,* 7[e] édit., Tubingue, 1913.

(4) Parmi les études dont nous nous sommes servi pour la rédaction de cet aperçu historique nous signalons à titre spécial A. Noordtzij, *Het Probleem van het Oude Testament,* Kampen (Holl.), 1927. — On pourra également consulter : Ed. Reuss, *La Bible. Ancien Testament,* 3[e] partie : *L'Histoire sainte et la Loi,* t. I, Paris, 1879, p. 10-37. — A. Westphal, *Les Sources du Pentateuque.* I. *Le problème littéraire.* II. *Le problème historique,* Paris, 1888-1892. — T.K. Cheyne, *Foun-*

Habituellement les manuels désignent l'exégète Johann Gottfried Eichhorn (1752-1827), qui fut professeur de langues orientales à l'université d'Iéna, puis de philosophie à Goettingue, comme le premier représentant un tant soit peu éminent de la méthode critique et comme le publiciste qui réussit à lui assurer un droit d'existence dans les milieux universitaires protestants (5). Antérieurement à l'enseignement de Johann Eichhorn, l'interprétation traditionnelle de la sainte Ecriture fut à la mode dans toutes les universités aussi bien protestantes que catholiques. Cependant il y a lieu de signaler, déjà pour cette période, quelques essais timides de pensée critique et surtout les courants d'idées qui ont préparé l'éclosion de l'exégèse nouvelle.

Représentons-nous au préalable l'image de la science scripturaire traditionnelle, contre laquelle la méthode critique crut devoir réagir. M. Noordtzij en a tracé un tableau, dont nous reproduisons les traits principaux. S'appuyant sur une notion théologique, étroite et rigide, de l'inspiration des saintes Ecritures, l'exégèse traditionnelle se représenta, dit-il, les livres saints à peu près comme des documents qui seraient tombés du ciel ; par conséquent, elle négligea de considérer la part de l'intervention humaine dans leur composition et elle contesta pratiquement l'existence de tout progrès dans la révélation judéo-chrétienne. Conformément à pareille conception toute statique du passé religieux de l'humanité, l'histoire sainte se déroule comme une suite de tableaux inanimés, en quelque sorte brossés par le Seigneur lui-même, comme pour décorer les parois d'une église ou d'un musée. Les faits apparaissent sans connexion entre eux et sans rapport avec le milieu qui les a vus surgir et se développer. Dans ces conditions, les exégètes ne témoignent aucun intérêt pour la recherche des facteurs naturels de l'histoire religieuse de l'humanité, et ils ne possèdent à aucun degré le sens de l'évolution. Au surplus, ils portent leur attention uniquement sur les faits strictement religieux. En d'autres

ders of Old Testament Criticism. Biographical, Descriptive and Critical Studies, Londres, 1893. — J. E. McFadyen, *The Present Position of O. T. Criticism,* p. 183-219, dans *The People and the Book,* Oxford, 1925.

(5) Johann-Gottfried Eichhorn, né en 1752, professeur à Iéna en 1775, à Goettingue en 1788, décédé en 1827. Il exerça dans l'Allemagne protestante, comme professeur et comme écrivain, une influence notable. Son principal ouvrage parut à Leipzig, de 1780 à 1783, en trois volumes : *Einleitung ins Alte Testament* (4e édit., en cinq volumes, 1823-1826).

termes, ils ne se soucient pas de décrire le milieu culturel dont les Livres saints sont une expression, et ils ne s'efforcent pas de fixer les cadres historiques qui ont conditionné les événements dont la Bible conserve le souvenir.

Certes, à aucune période de l'histoire de l'exégèse, il ne manqua absolument d'esprits curieux, qui, pour leur compte personnel, manifestèrent quelques velléités d'étudier l'Écriture sainte suivant une méthode d'interprétation objective et sévère. Mais, avant le XIXe siècle, aucun de ces esprits critiques n'a réussi à faire grande école ni à créer un mouvement durable et d'envergure. Pour l'antiquité chrétienne, les manuels signalent les efforts méritoires de l'école biblique d'Antioche. Les traditions antiochiennes ne parvinrent pas à se maintenir. L'école d'Alexandrie, sa rivale, l'emporta et, avec elle, l'exégèse allégorisante s'introduisit dans l'Église et y persévéra. Le moyen âge fut une période de décadence pour l'étude de la Bible. Il fut donc réservé aux temps modernes de voir la méthode historique faire son entrée dans les universités et frapper, cette fois avec succès, à la porte des exégètes chrétiens. Divers mouvements de pensée lui ont, en ce moment, ménagé un accès plus facile aux Livres saints.

D'abord, il faut signaler le renouveau des sciences naturelles, surtout des sciences astronomiques. Au XVIe siècle, une cosmologie nouvelle renversa l'image de l'univers, telle que la Bible semble l'inculquer ; à ce titre, elle mit en cause l'inerrance biblique et souleva le problème de l'inspiration. En second lieu, une conception nouvelle, que l'on a appelée la conception humaniste de l'histoire, se dressa en face d'une histoire sainte consistant uniquement dans une galerie de portraits et de tableaux stylisés. Aux yeux des partisans enthousiastes de la nouvelle méthode, écrire l'histoire n'était plus détailler froidement une suite plus ou moins longue d'événements notables ; c'était tracer l'image vivante d'une série de cycles culturels, en rechercher les origines proches et lointaines, et dévoiler ainsi les mystères de l'ascension merveilleuse de l'humanité vers plus de lumière et de perfection morale. Dans l'histoire ainsi conçue il n'y avait plus de rôle à jouer par un *Deus ex machina*. En troisième lieu, la notion d'évolution fit son apparition et elle devint bientôt le slogan des sciences positives. On sait qu'elle est à la base des divers systèmes scientifiques du dix-neuvième siècle et que

de là elle pénétra les spéculations des philosophes déistes sur l'origine des religions.

Enfin, dès le XVIII[e] siècle, des vues nouvelles se répandent au sujet de l'étude et de l'enseignement des littératures anciennes. Elles furent, en partie, amorcées par la controverse fameuse sur l'authenticité des prétendues lettres de Phalaris, controverse qui fut engagée, on se le rappelle peut-être, entre un nommé Boyle et le philologue anglais Bentley (1662-1742) (6). Les partisans de l'authenticité perdirent la partie. L'événement fut gros de conséquences. Il amena les historiens à poser désormais pour tous les écrits anciens la question préalable de leur origine. Un peu plus tard, Herder, le poète et le prédicateur de Weimar, invita ses contemporains à ne plus établir des cloisons entre l'étude des livres sacrés et celle des monuments littéraires profanes qui proviennent des mêmes milieux et, par conséquent, à ne pas refuser à l'explication de l'Ecriture sainte les bénéfices que les sciences auxiliaires de l'histoire ancienne pouvaient lui procurer (7). « La manière la plus humaine, disait-il, de comprendre la parole de Dieu est en même temps la meilleure et la seule vraie » : affirmation audacieuse, dont on trouve une anticipation, moins l'accent rationaliste, dans le traité de l'exégète protestant J. Alphonse Turretin, *De sacrae scripturae interpretatione tractatus bipartitus* (1728). Enfin, par la publication de son histoire romaine, Niebuhr fit connaître aux exégètes et aux philologues de son époque une manière nouvelle de reconstituer la physionomie du passé ; il parut démontrer que la méthode historico-critique pouvait conduire à des résultats positifs qui dépassaient en valeur le contenu des plus vénérables traditions (8). L'œuvre de Niebuhr servit de modèle à l'histoire

(6) Richard Bentley (né le 27 janvier 1662, décédé le 14 juillet 1742) a été appelé le plus grand philologue de son siècle. D'abord autodidacte, il alla dans la suite compléter sa formation à Oxford et à Cambridge. En 1717 il fut nommé professeur royal de théologie à l'université de Cambridge. L'étude sur les lettres de Phalaris parut en 1699.

(7) Johann Gottfried Herder, né le 25 août 1744, décédé le 18 décembre 1803, étudia à Königsberg, où il subit l'influence de Kant et de Hamann. Son intelligence largement compréhensive s'orienta aussi en d'autres directions, notamment vers l'idéalisme et les philosophes de l'*Aufklärung*. Grand humaniste il réussit à conjuguer d'une manière remarquable « das Forschen, das Sinnen und das Dichten ».

(8) Barthold Georg Niebuhr, auteur protestant, historien et homme d'état (1767-1831). De 1810 à 1812, il donna à l'université de Berlin une

d'Israël que le professeur Heinrich Ewald composa vers la même époque et qu'il publia, en deux éditions, de 1843 à 1859.

Les idées et les tendances nouvelles, que nous venons de rappeler fort sommairement, parvinrent à s'implanter en tout premier lieu dans quelques milieux soit libéraux soit protestants non-conformistes. Tous les manuels renvoient en la matière aux vues audacieuses des philosophes déistes Baruch Spinoza et Th. Hobbes. Chez les protestants les idées larges gagnent surtout les piétistes et les calvinistes. Celui que l'on a appelé le père du piétisme : Philipp Jacob Spener (1635-1705), s'insurge contre le culte presque matériel que la théologie luthérienne rend à la Bible. Un autre piétiste, Johann Bengel (1687-1752), se fait l'apôtre de l'interprétation littérale et philologique : il inculque à ses élèves et à ses nombreux lecteurs, — car quelques-uns de ses ouvrages obtinrent un succès unique, — des règles d'interprétation scripturaire empreintes de bon sens et de finesse critique. Vers la même époque, plusieurs calvinistes, surtout aux Pays-Bas, penchent également vers une meilleure intelligence littérale des saintes Ecritures. Déjà Sixtinus Amama (*Antibarbarus biblicus,* 1628) et Hugo Grotius (1583-1645) énoncent occasionnellement quelques remarques d'herméneutique sacrée fort incisives, par exemple au sujet de l'explication historique des oracles de l'Ancienne Loi. Johannes Clericus (1657-1736) les suivit dans cette voie et les dépassa. Chez les catholiques, Richard Simon (1638-1712) fut l'émule de Clericus, au point d'avoir été surnommé « le père de la critique biblique » (9). Sans doute, ces deux auteurs ont été en désaccord sur un nombre respectable de points, mais ils partagent le même désir de renouveler l'exégèse historico-littéraire et ils se sont heurtés, dans leurs Eglises respectives, aux mêmes difficultés. Par contre, la science philologique indépendante, représentée en l'occurrence par Johann Ernesti, un grand philologue, que l'on a appelé le *Cicero Germanorum,* appuya l'aile marchante des exégètes chrétiens : « L'interprétation de la Bi-

série de conférences sur l'histoire romaine, qui furent publiées de 1811 à 1832 en trois volumes sous le titre : *Römische Geschichte.* Par ses réflexions sur la méthode en histoire, Niebuhr a exercé une influence durable, profonde et bienfaisante sur l'historiographie.

(9) R. Simon, *Histoire Critique du Vieux Testament,* Paris, 1680. — Sur Richard Simon et les autres exégètes de l'Oratoire lire A. Perraud, *L'Oratoire de France au XVII*e *et au XIX*e *siècle,* Paris, 1866.

ble, tel était à peu près l'énoncé de sa thèse, est soumise aux mêmes lois que celle de n'importe quel autre livre ancien ». Cependant que le continent agitait les grands problèmes de l'interprétation scripturaire, l'Angleterre s'appliqua surtout à des travaux d'érudition : la publication de dictionnaires ou l'édition soignée de textes anciens ([10]).

Toutefois, — il est piquant de le noter, — aucun des précurseurs de la critique biblique que nous venons de signaler n'est l'auteur de l'une ou de l'autre de ces quelques hypothèses nouvelles qui, au cours du dix-neuvième siècle, ont bouleversé l'histoire de la littérature israélite. Ce mérite, — si l'on peut dire, — revient à des exégètes de second plan, tels le pasteur H. B. Witter de Hildesheim (son ouvrage date de 1711), le médecin français J. d'Astruc (1684-1766), le critique allemand Johann Christoph Döderlein (1745-1792), le prêtre catholique écossais A. Geddes (1737-1802). Witter (1711) et d'Astruc (1753) furent les premiers, semble-t-il, à distinguer dans la Genèse la présence de plusieurs documents (*Urkunden*) ([11]). Döderlein, le premier à ce qu'il paraît, contesta l'authenticité du *Livre de la Consolation*, d'Isaïe (XL-LXVI) ([12]). Enfin Geddes nia l'origine mosaïque du Pentateuque et, pour expliquer la composition des livres de Moïse, émit l'hypothèse de l'origine du Pentateuque par voie de fragments multiples et fort distincts, théorie qui plus tard fut reprise par l'allemand Vater et obtint un succès assez notable ([13]).

2. — *De Eichhorn à Wellhausen.*

C'est à Johann Gottfried Eichhorn (1752-1827), l'ami de Herder et de Goethe, que Cheyne attribue le mérite d'avoir codifié

(10) L'œuvre la plus monumentale fut la publication de la Bible polyglotte par Walton. Richard Simon (*op. cit.*, p. 541-572) s'en occupe longuement.

(11) Ad. Lods-P. Alphandéry, *Jean Astruc et la Critique Biblique au XVIIIe siècle*, Paris, 1924. — Ad. Lods, *Un précurseur allemand de Jean Astruc : Henning Bernhard Witter*, dans la *Zeitschr. f. Altt. Wiss.*, 1925, t. II, p. 134-135.

(12) Johann Christoph Döderlein (1745-1792) fut professeur à Altdorf et à Iéna. Son ouvrage principal est intitulé : *Institutio theologi christiani nostris temporibus accommodata*, 1780 ; 6e édit. 1797. — Voir W. Caspari, *Lieder und Gottessprüche der Rückwanderer (Jesaja 40-55)*, Giessen, 1934, p. 203 et suiv.

(13) Sur A. Geddes lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 1-12.

les premiers résultats de la critique biblique et d'avoir jeté les bases (1780-1783) des introductions « historico-critiques », — nous avons rencontré le terme pour la première fois dans le titre du manuel publié en 1794 par Georg Lorenz Bauer, — de l'Ancien Testament (14). En appréciant l'œuvre d'Eichhorn, un auteur, — dont le nom m'échappe, — a pu dire qu'il a fait lire Baruch à l'Allemagne du XIXe siècle ; par conséquent ce serait lui, après Luther, qui a contribué le plus à intégrer les beautés littéraires, le style, les images, les expressions typiques de la Bible dans la langue religieuse et la littérature allemandes. Quoiqu'il en soit de cette influence littéraire générale, l'introduction d'Eichhorn fit accepter d'une manière définitive, du moins par les protestants libéraux, l'origine relativement récente du deutéro-Isaïe (XL-LVI), du livre de Daniel, de l'Ecclésiaste et du livre d'Esther. Toutefois le nom d'Eichhorn reste attaché surtout aux vues qu'il développa sur le caractère composite des livres de Moïse et à l'hypothèse qu'il proposa pour en rendre compte. Eichhorn discerna dans la Genèse la présence de deux documents, — ceux que l'on appela plus tard le Code sacerdotal et le Jahviste, — et il réussit à donner à la théorie documentaire un tel relief que la question de la composition du Pentateuque devint le problème capital autour duquel ont tourné les principales discussions exégétiques du XIXe siècle.

Enoncée et répandue dans les milieux universitaires d'Allemagne par Johann Eichhorn, la théorie documentaire fut bientôt complétée sur un point important par Karl-David Ilgen (1763-1834), le successeur d'Eichhorn à Iéna, qui semble avoir été le premier à discerner la présence d'un second document élohiste, celui auquel les critiques postérieurs ont réservé le nom d'Elohiste tout court (15).

A peine ébauchée, la théorie documentaire faillit s'échouer lamentablement sur ce que nous appellerions deux bancs de sable formés par des hypothèses critiques rivales, à savoir la théorie des fragments déjà mentionnée et celle des suppléments. Celle-ci faillit même un instant tenir le haut du pavé, quand elle recueillit l'adhésion de Martin Leberecht de Wette

(14) Sur J. G. Eichhorn lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 13-26.

(15) Sur K. D. Ilgen lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 26-30. — K. D. Ilgen, *Die Urkunden des ersten Buches von Moses in ihrer Urgestalt*, Halle, 1798.

(1780-1843), un exégète qui, pour d'autres raisons, notamment pour ses recherches sur la composition du Deutéronome, doit, lui aussi, être compté parmi les fondateurs de l'école critique. C'est de Wette, en effet, qui mit en relief le Deutéronome, — se ralliant ainsi à J. S. Vater (en 1802-1805), — qui le rattacha à la réforme du roi Josias et inventa l'hypothèse d'une *pia fraus* pour expliquer l'attribution littéraire du code au grand législateur des Hébreux. Rappelons que déjà, en 1828, Gramberg essaya de renflouer la théorie documentaire Eichhorn-Ilgen, mais qu'il n'y réussit pas. Le sauvetage ne fut accompli qu'en 1853, par Hupfeld (1796-1866), exactement un siècle après la publication des mémoires d'Astruc ([16]).

Dans l'entretemps se situe l'activité littéraire, aussi prodigieuse que disparate, d'un exégète qui dans l'histoire de la critique biblique fait figure d'un outsider de grand style, à savoir Heinrich Georg August Ewald (1803-1875), professeur à Tubingue et à Goettingue ([17]). Esprit pénétrant et travailleur infatigable, Ewald avait débuté dans la carrière par un écrit polémique d'une bonne composition mais d'une rare violence contre les *Beiträge* de Leberecht de Wette. Il y rompait une lance en

(16) Sur M. L. de Wette lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 31-54. — C. P. Gramberg, *Libri Geneseos sec. fontes rite dignoscendos adumbratio*, Leipzig, 1828. — H. Hupfeld, *Die Quellen der Genesis*, Berlin, 1853.

(17) Sur H. Ewald lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 66-118. — Il n'est certes pas facile de reconstituer les fluctuations de la pensée de H. Ewald. Dans son livre : *Composition der Genesis* (1823), il revendique l'unité et l'origine mosaïque de la Genèse. En 1831, sous l'influence de C. P. W. Gramberg : *Libri Geneseos sec. fontes rite dignoscendos adumbratio* (Leipzig, 1828), il expose une hypothèse documentaire dans un article des *Theol. Studien und Kritiken* : article qui contribua grandement, par l'importance accordée au premier Elohiste (P), à préparer le succès de la théorie des compléments à laquelle se sont ralliés de Wette, von Bohlen, Tuch, Bleek, Stähelin, Bertheau. Cette théorie des compléments fut également favorisée par la critique de Gramberg et de Stähelin à l'endroit du Jéhoviste : voir A. Westphal, *Les Sources du Pentateuque*, t. I, Paris, 1888, p. 185-186, 189-190. — Sur les dernières hypothèses d'Ewald lire entre autres E. Reuss, *La Bible*, I : *L'Histoire sainte et la Loi*, Paris, 1879, p. 25. Reuss juxtapose à Ewald deux autres outsiders de moindre talent : A. Knobel (*Commentar über den Pent. und das Buch Josua*, 1852-1861) et M. Nicolas (*Etudes critiques sur la Bible*, 1862). La théorie des fragments, partiellement adoptée par Ewald mais non sauvée par lui, se heurta en définitive au fait par trop apparent de l'unité littéraire des sections attribuées au premier Elohiste, le futur Code sacerdotal.

faveur de l'origine mosaïque du Pentateuque. Quand il acheva l'ouvrage, il avait vingt ans accomplis. Ce fut, remarquent ses biographes, un péché de jeunesse dont plus tard il se repentit. En 1831, en effet, Ewald se rallia à une théorie que nous n'hésitons pas à appeler documentaire. Il distinguait deux sources : le premier Elohiste et le Jéhoviste, et leur juxtaposait l'œuvre d'un *Ergänzer* anonyme, qui les aurait fusionnées et complétées. Comme par ailleurs, en ce qui concerne le Deutéronome, Ewald accepte l'hypothèse de Leberecht de Wette (1805), on peut dire qu'il distribua le Pentateuque en quatre documents : le Code sacerdotal, le Jahviste, l'Ergänzer et le Deutéronome et par conséquent qu'il aboutit pratiquement à une forme nouvelle de la théorie documentaire. Observons toutefois qu'à cette époque le Deutéronome était étudié à part, comme un document dont les origines n'ont rien à voir avec celles des autres livres mosaïques, ceux-ci étant groupés parfois sous le nom bizarre de *Protonomium*. C'est précisément une des caractéristiques de la dernière théorie documentaire d'avoir englobé les auteurs ou rédacteurs deutéronomistes dans le processus constitutif de l'Hexateuque. Ajoutons que l'article d'Ewald contribua notablement à faire passer le premier Elohiste (P) comme la *Grundschrift* ou l'écrit fondamental du Pentateuque, et cela à deux titres : comme le document le plus ancien et comme celui qui aurait servi de canevas aux additions postérieures.

Ewald ne resta pas fidèle à ses propres conclusions. A la fin de sa carrière, brûlant ce qu'il avait adoré, il se fit le champion de la théorie des compléments. « On dit, remarque M. Westphal, que l'aloës ne fleurit qu'une fois : lorsqu'il se sent mourir. L'hypothèse des compléments fit comme l'aloës : elle s'épanouit dans la dernière grande œuvre critique d'Ewald, puis mourut. » C'est sur la base d'une hypothèse de fragments et de compléments remarquablement compliquée que le grand exégète entreprit d'écrire son histoire d'Israël (1843-1855), œuvre dont nous avons par ailleurs vanté l'originalité pour l'époque où elle parut.

Les vues singulières d'Ewald n'eurent pas l'heur, — et pour cause, — de plaire beaucoup à ses contemporains. Elles provoquèrent beaucoup de confusion. L'incertitude et le désordre qui en résultèrent furent un atout considérable pour une restauration éventuelle de la théorie documentaire, qui elle, du

moins, n'avait pas péché par un manque d'assurance et de clarté. Cette restauration fut l'œuvre de Hupfeld et aussi, dans une certaine mesure, de Riehm. En 1853, exactement un siècle après la parution des mémoires d'Astruc, Hermann Hupfeld publia un mémoire intitulé : *Die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammensetzung* (Berlin, 1853). L'ouvrage est un plaidoyer éloquent en faveur de la théorie des documents, dans son application au livre de la Genèse ([18]).

Le succès de l'ouvrage fut grand au point qu'il doit être considéré comme le livre-programme de la nouvelle ou deuxième théorie documentaire. Celle-ci parvint à conquérir d'autant plus vite les esprits que dès 1854 l'offensive fut appuyée, en ce qui concerne le Deutéronome, par la monographie de Riehm. Celui-ci reprit l'hypothèse de Martin Leberecht de Wette et la présenta avec tant de conviction que depuis lors elle a rallié la majorité des exégètes indépendants. Si quelques rares auteurs, tel Knobel, se sont attardés autour des vues d'Ewald, la plupart des critiques finirent par approuver les conclusions de Hupfeld et de Riehm. Nous signalons Boehmer, puis et surtout Schrader et Nöldeke, enfin Franz Delitzsch « le vénérable » (dès 1880) et Auguste Dillmann, un des grands promoteurs de l'orientalisme chrétien ([19]).

(18) Sur H. Hupfeld lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 149-155. — H. Hupfeld, *Die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammensetzung*, Berlin, 1853.

(19) Sur Fr. Delitzsch lire T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 155-171. — Fr. Delitzsch, 1813-1890, enseigna l'exégèse à Rostock (1846-1850), Erlangen (1850-1867), Leipzig (1867). Il publia de nombreux ouvrages sur l'Ancien Testament et le judaïsme néo-testamentaire. Sa traduction du Nouveau Testament en hébreu fut considérée comme un chef-d'œuvre. Il en existe diverses éditions, notamment une à l'usage de la prédication chrétienne auprès des juifs : *Siphre Hab-berith Ha-Chadaschah*, nouvelle édition, Londres, British and Foreign Bible Society, 1923. — Tandis que Fr. Delitzsch représente l'aile conservatrice de l'exégèse protestante au cours du siècle passé, Auguste Dillmann symbolise l'école critique modérée. Né à Illingen en 1823, il enseigna à diverses universités : Tubingue, Kiel, Giessen et Berlin. Son professorat dans la capitale du Reich le conduisit au sommet des honneurs, sinon de l'influence. Il mourut en 1894. Les nombreuses éditions de son commentaire de l'Hexateuque dans le *Kurzgefasstes Exegetisches Handbuch*, collection où Knobel l'avait précédé, lui ont permis d'exprimer à diverses reprises ses vues sur l'origine critique des livres de Moïse. — Nous ne pouvons guère nous arrêter à l'étrange et complexe personnalité de Paul de Lagarde, de son vrai nom Paul-Anton Bötticher (1827-1891). Friedrich Rückert lui communiqua l'amour de l'orientalisme ; de Karl

Toutefois il restait à la théorie documentaire à subir une dernière transformation avant de revêtir la forme sous laquelle elle se présente de nos jours : elle eut à accepter le renversement total de la succession chronologique des documents. A lire le mémoire de Hupfeld il apparaît que cet auteur n'a pas hésité à interpréter le premier Elohiste (P), tout comme ses prédécesseurs, comme le document le plus ancien. Or, cette manière de voir, reçue depuis Eichhorn, allait dans la suite être complètement abandonnée. Sans doute, le Code sacerdotal restera la *Grundschrift* en un certain sens. Beaucoup d'auteurs continueront à penser que cet écrit a servi de cadre à la fusion définitive des quatre documents, mais en même temps ils opinent que le premier Elohiste, par ses origines, est des quatre sources la plus récente ; il serait originaire de l'exil, voire, en bonne partie, de la période du second temple.

Cette modification importante, qui donne à la troisième théorie documentaire sa physionomie propre, est due, en grande partie, à l'influence exercée sur l'interprétation du premier Elohiste ou Code sacerdotal par les idées professées par de Wette, George et Vatke sur l'évolution des institutions religieuses chez le peuple d'Israël. En dépendance de ces idées, l'école critique entreprit de considérer le contenu du Code sacerdotal comme reflétant une théologie israélite relativement récente et par conséquent de ramener sa composition jusqu'à la période de l'exil babylonien. Edouard Reuss (déjà en 1833) et son élève Graf (1866) furent les premiers à soutenir ex professo l'origine postexilienne du Code sacerdotal, mais uniquement en ce qui concerne les sections législatives ([20]). En 1868,

Lachman il hérita la passion et les méthodes de la critique textuelle, et il puisa chez Jacob Grimm le patriotisme romantique qui fit de lui un antisémite résolu et un précurseur du mouvement naziste. Paul de Lagarde fut de son vivant un isolé. Il en fut réduit à publier à ses frais tous ses ouvrages. A Goettingue où il succéda à Ewald, — étrange succession, — il se consacra surtout aux études critiques des Septante. Dans les quelques pages où il s'occupe de la question du Pentateuque, il n'hésite pas à appuyer de son autorité la solution critique.

(20) Edouard Reuss (1804-1891), professeur à Strasbourg, publia en plusieurs volumes une traduction de l'Ancien Testament accompagnée d'un abondant commentaire : *La Bible. Traduction nouvelle avec introduction et commentaire* (Paris, 1874 et suiv.). Voir t. I, p. 32-36 et p. 23, note 1. — Son disciple et son ami : Karl-Heinrich Graf (1815-1869), qui ne fit jamais partie du personnel universitaire, doit sa réputation à son ouvrage de 1866 : *Die geschichtliche Bücher des Alten Testaments.*

Kosters se rallia à ces conclusions et il les étendit aux éléments historiques du même Code : démonstration à laquelle Graf donna presque aussitôt son adhésion ([21]). En 1869-1870, Abraham Kuenen, qui était à cette époque peut-être le critique le plus considéré, se déclara convaincu de l'exactitude de la nouvelle chronologie grafienne des documents ([22]). L'adhésion de Kuenen fut interprétée comme une vraie conversion critique, et l'exégète lui-même tint à souligner devant le grand public toute la portée de la démarche qu'il venait d'accomplir. En 1874, la controverse fut définitivement close en faveur de la chronologie grafienne. Après avoir soumis les sections narratives du Code sacerdotal à une nouvelle enquête, Kayser confirma pleinement les vues de Graf. « Depuis la rédaction et la publication des livres des Chroniques, telle était sa conclusion, la vraie image de l'histoire d'Israël a été complètement renversée. Une fausse perspective s'y est introduite qui est due à la projection artificielle du Code sacerdotal dans les premières origines du peuple d'Israël. » ([23])

La monographie de Kayser parut à la veille de l'intervention de Julius Wellhausen dans le débat sur l'origine du Pentateuque. Le problème, on aura pu s'en convaincre, était pratique-

Voir A. Causse, *La Bible de Reuss et la Renaissance des études d'histoire religieuse en France,* dans la *Rev. Hist. Philos. Rel.,* 1929, t. IX, p. 1-31.

(21) Willem Hendrik Kosters, né à Enschede en 1843, succéda à Kuenen à l'université de Leyde, où il mourut en 1897. On se rappelle les controverses que le chanoine A. Van Hoonacker engagea avec lui, au début de sa carrière, sur l'histoire de la restauration juive après l'exil de Babylone. Voir J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* Paris, Desclée De Brouwer, 1935, p. 39-53. — L'ouvrage de Kosters est intitulé : *De Historiebeschouwing van den Deuteronomist met de berichten in Genesis-Numeri vergeleken,* Leyde, 1868. L'auteur cite parmi les précurseurs de sa thèse : P. von Bohlen, Vatke, J. F. L. George.

(22) Abraham Kuenen fut le chef de l'école critique hollandaise (Haarlem 1828 — Leyde 1891). Devenu professeur à Leyde, à peine âgé de 24 ans, il collabora avec Scholten et Opzoomer à l'avènement de ce que l'on appelle le modernisme protestant. Si grande fut son autorité que de l'avis de l'allemand Kamphausen, la seule œuvre de Kuenen valait pour les étrangers l'étude de la langue néerlandaise. Parmi ses nombreux élèves Karl Budde contribua beaucoup à répandre ses idées en Allemagne, notamment par la publication, en version allemande, des *Gesammelte Abhandlungen* (1894).

(23) August Kayser (1821-1885), élève de Reuss, fut comme celui-ci professeur à Strasbourg : *Das Vorexilische Buch der Urgeschichte Israels und seine Erweiterungen. Ein Beitrag zur Pentateuchkritik,* Strasbourg, 1874.

ment résolu avant l'intervention de celui qui a donné son nom à la troisième théorie documentaire. Le fait paraît à première vue surprenant. Il s'explique cependant, car Wellhausen est parvenu à donner à cette théorie son expression classique où brillent, sinon toujours la clarté et la concision, au moins la logique et la ferme assurance, et à appliquer l'hypothèse critique jusque dans les détails aux divers livres qui composent l'Hexateuque. Les premiers articles de Wellhausen furent d'autant plus remarqués qu'en 1875, au moment précis où la critique se prépara à l'attaque, l'étude de Bernard Duhm sur les prophètes : *Die Theologie der Propheten,* retentit comme une sonnerie de clairon et amorça une seconde manœuvre de grand style contre les positions de l'exégèse traditionnelle ([24]).

3. — *Wellhausen et son école.*

L'œuvre de Wellhausen est considérable et elle présente une unité de vues peu commune. Les conclusions de sa première enquête, publiées dans une série d'articles intitulés : *Die Composition des Hexateuchs* (1876-1877, paru comme livre en 1885, 1889 et 1899), énoncent déjà dans ses grandes lignes le système dont il a assuré le succès ([25]). L'exégète anglais Peake ne nous paraît pas exagérer quand il considère l'année 1876 comme mar-

(24) B. Duhm, *Die Theologie der Propheten als Grundlage für die innere Entwicklungsgeschichte der israelitischen Religion dargestellt,* Bonn, 1875. — B. Duhm (né à Bingum, Frise Orientale en 1847, décédé le 31 août 1928) enseigna l'exégèse à Goettingue et à Bâle (1888-1928). Il fut très lié avec J. Wellhausen et mérite à juste titre d'être considéré comme le cofondateur de l'école critique wellhausénienne. La littérature prophétique fut, dès le début de sa carrière, son domaine de prédilection ; le commentaire d'Isaïe marque l'apogée de son activité.

(25) J. Wellhausen (Hameln 1844 — Goettingue 7 janvier 1918), professeur à Greifswald (1872-1882), Halle, Marbourg et Goettingue (1892-1913). C'est à Greifswald qu'il quitta la Faculté de théologie protestante et se fit incorporer à celle de Philosophie et Lettres.

Voici les ouvrages de Wellhausen qui ont eu le plus d'influence : *Die Composition des Hexateuchs,* 3e édit., 1899. — *Reste arabischen Heidentums,* 2e édit., 1927. — *Israelitische und Jüdische Geschichte,* 8e édit., 1921. — *Prolegomena zur Geschichte Israels,* 6e édit, 1927. — Dans les milieux anglo-saxons, J. Wellhausen se fit connaître et apprécier par son article de synthèse: *Israel,* qui parut dans l'*Encyclopaedia Britannica,* 9e édit., 1879. L'importance de cette neuvième édition, qui fit sensation, est reconnue par J. L. Garvin dans la préface à la 14e édit. : *Encycl. Brit.,* 14e éd., t. I, 1929, p. XI-XII.

quant dans l'histoire critique de l'Ancien Testament une date aussi importante que celle de 1870, année au cours de laquelle Kuenen donna son adhésion à l'opinion de Reuss-Graf au sujet de la date de composition du Code sacerdotal. Toutefois si les articles de Wellhausen parus en 1876 frappèrent un coup décisif, le wellhausénianisme fit son entrée triomphale dans les milieux critiques seulement deux ans plus tard, en 1878, par la *Geschichte Israels,* ouvrage réimprimé plus tard sous le titre : *Prolegomena zur Geschichte Israels* (1883). Conscient d'avoir rompu avec les positions traditionnelles de l'Eglise protestante et de la Faculté de théologie de Greifswald, Wellhausen donna en 1882 sa démission de professeur de cette faculté : « freiwillig in dem Bewusstsein durchaus nicht mehr auf dem Boden der evangelischen Kirche oder des Protestantismus zu stehen ».

Le programme critique formulé par Wellhausen provoqua les plus violentes protestations de la part des exégètes dits conservateurs, notamment de ceux que les polémiques de l'époque englobèrent sous la formule « das rettende Sechsgespann ». Wellhausen cependant finit par l'emporter dans les milieux universitaires allemands grâce aux qualités de ses publications : le ton convaincu et communicatif, l'excellente position des problèmes, la présentation habile et serrée des arguments. Dès 1892, Cornill déclarait : « C'est à la simplicité relative de son système et à sa cohésion parfaite : *Einfachkeit und Geschlossenheit,* que Wellhausen doit d'avoir remporté ses brillants succès. On répétait à propos de son hypothèse : *Simplex veri sigillum* ». Ajoutons que Wellhausen réussit très habilement à situer ses conclusions critico-littéraires dans les cadres d'une nouvelle histoire religieuse d'Israël, voire à les insérer dans une histoire religieuse générale de l'Ancien Orient, dont il s'est représenté les traits fondamentaux, on ne l'ignore pas sans doute, en bonne partie suivant les traditions populaires de l'Arabie préislamique.

A partir de 1878, l'école critique wellhausénienne réalisa, suivant un rythme de plus en plus accéléré, la conquête des divers pays. En Allemagne, les grandes universités n'ont presque pas opposé de résistance à la pénétration des idées nouvelles. L'hypothèse Graf-Wellhausen est exposée dans les introductions de Steuernagel, de Cornill, voire dans celle de König, le porte-parole de l'exégèse protestante conservatrice, du moins

en ce qui concerne la critique de l'Hexateuque ([26]) ; elle conditionne l'histoire des croyances israélites dans les manuels de Schultz, Smend, Stade, Kautzsch, Bertholet ([27]) ; elle inspire les deux grands commentaires protestants de l'époque : le *Handkommentar* de W. Nowack et, dans une mesure plus radicale, le *Kurzer Handkommentar* de Karl Marti.

Les Etats-Unis d'Amérique, pays où la science biblique est relativement jeune mais où l'influence de l'Allemagne fut considérable, notamment par l'envoi de professeurs, ne tardèrent pas à se joindre au mouvement critique. La voie fut frayée par Charles A. Briggs, le fondateur de l'exégèse scientifique américaine, collaborateur de l'anglais Samuel Driver et son émule ([28]). Le champ des recherches critiques fut élargi par Henry Preserved Smith, de l'*Union Theological Seminary,* par Paul Haupt, de la *John-Hopkins University* (Baltimore), l'éditeur du *Regenbogenbibel* ([29]), — la fameuse Bible imprimée en diverses couleurs d'après les documents admis par les critiques dans la composition de l'Hexateuque, — et par William Rainey Harper, le magnifique organisateur des études d'orientalisme à Chicago. D'autres savants encore ont fourni des travaux qui eurent moins d'éclat, tels les professeurs C. F. Moore et Cr. H. Toy, de Harvard, et le professeur C. C. Torrey, de l'université

(26) C. Steuernagel, *Lehrbuch der Einleitung in das Alte Testament,* Tubingue, 1912. — C. H. Cornill, *Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments,* 7e édit., Tubingue, 1913. — Ed. König, *Einleitung in das Alte Testament mit Einschluss der Apokryphen und der Pseudepigraphen Alten Testaments,* Bonn, 1893.

(27) H. Schultz, *Alttestamentliche Theologie. Die Offenbarungsreligion auf ihrer vorchristlichen Entwickelungsstufe dargestellt,* Goettingue, 1889. — R. Smend, *Lehrbuch der Alttest. Religionsgeschichte,* Fribourg-en-Br. et Leipzig, 1893 ; 2e édit., 1899. — B. Stade-A. Bertholet, *Biblische Theologie des Alten Testaments,* 2 vol., Tubingue, 1905-1911. — E. Kautzsch, *Biblische Theologie des Alten Testaments,* Tubingue, 1911. — A. Bertholet, *Kulturgeschichte Israels,* Goettingue, 1919.

(28) Ch. A. Briggs, né à New York, 1841, décédé 1913, enseigna l'exégèse de 1874 à 1913 à l'*Union Theological Seminary,* de New York. En 1892, il fut exclu de l'Eglise presbytérienne et il adhéra à la *Protestant Episcopal Church* : voir T. K. Cheyne, *op. cit.,* p. 229.

(29) Sur le *Regenbogenbibel* lire L. Hennequin, *Haupt (Paul),* dans le *Dict. de la Bible. Supplément,* 1938, t. III, col. 1408-1409. Paul Haupt naquit à Görlitz (Silésie), le 25 novembre 1858. Il enseigna les langues sémitiques pendant plus de quarante ans à l'Université John-Hopkins, Baltimore, jusqu'à la veille de sa mort, survenue le 15 décembre 1926.

de Yale. Enfin, l'école wellhausénienne recruta un certain nombre d'adhérents dans le judaïsme libéral. M. Julian Morgenstern en est un des représentants les plus qualifiés ([30]).

En Angleterre les tout premiers débuts de l'exégèse critique remontent par un curieux concours de circonstances à trois hommes appartenant à des milieux tout à fait distants : Alexander Geddes (1737-1802), prêtre catholique d'origine écossaise, le Bishop Colenso (1814-1883), évêque anglican, et Samuel Davidson (1806-1899), congrégationaliste irlandais ([31]). L'école wellhausénienne y trouva donc le terrain plus ou moins préparé. Elle fit des progrès rapides, du moins en ce qui concerne les conclusions littéraires, grâce aux efforts conjugués d'un triumvirat : W. Robertson Smith, de Cambridge, Thomas Kelly Cheyne, professeur au Collège Oriel à l'université d'Oxford, et S. R. Driver, canon de Christ-Church et professeur également à Oxford ([32]). Des traits assez opposés caractérisent ces trois chefs d'école. On a loué l'imagination créatrice de Robertson Smith, la fougue juvénile de Thomas Cheyne, l'érudition et la prudence « balancée » de Samuel Driver. Si l'on établit le parallélogramme des forces que ces trois publicistes représentent, on obtient comme résultat la voie moyenne que l'exégèse anglicane de cette époque a suivie. A la fin de sa carrière, le prestige de Cheyne a faibli. Le brillant auteur gaspilla ses talents dans des corrections arbitraires du texte hébreu massorétique et des hypothèses critico-littéraires fantaisistes. Par contre, à mesure

(30) G. F. Moore, né en 1851, professeur à Harvard-University, décédé le 16 mai 1931. — C. H. Toy, né en 1836, professeur au Southern Baptist Theol. Seminary, puis à Harvard-University, décédé le 12 mai 1919. — Ch. C. Torrey, né à E. Hardwick, Vt., le 20 décembre 1863, depuis 1900 professeur des langues sémitiques à Yale University. — J. Morgenstern, né à St. Francisville, Ill., le 18 mars 1881, étudia à Berlin et Heidelberg, professeur depuis 1907 à l'*Hebrew Union College*. Cf. *Who's Who in America*. Vol. XVIII : 1934-1935. Chicago, Marquis-Company, 1934.

(31) Voir T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 4-11, 196-204, 208-210.

(32) Samuel Driver, né à Southampton, en 1846, décédé le 28 février 1914. Voir T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 248-372. — W. R. Smith, 1846-1894, débuta comme professeur au Free Church College, à Aberdeen ; rallié aux hypothèses de Kuenen et Wellhausen, il publia dans l'*Encyclopaedia Britannica* divers articles sur la Bible, qui lui valurent d'être privé de sa charge, en 1881. En 1883 il fut attaché à l'Université d'Oxford. Voir T. K. Cheyne, *op. cit.*, p. 212-225. — Th. K. Cheyne, né à Londres 1841, décédé en 1915, professeur à Oriel College, à Oxford, et « canon » de Rochester.

qu'il avança en âge, Samuel Driver fit de plus en plus figure de grand pontife. Son introduction critique modérée aux livres de l'Ancien Testament, son dictionnaire de l'hébreu biblique, sa belle monographie sur les rapports de l'archéologie de l'ancien Orient avec l'histoire biblique lui assurèrent un renom universel et une autorité peu commune, d'autant plus qu'il se tint à l'écart du libéralisme religieux de Wellhausen. C'est à l'école spirituelle de Driver que nous rattachons les meilleurs exégètes anglais de notre époque : G. B. Gray († 1922), A. S. Peake († 1922), C. F. Burney († 1925), J. Skinner († 1925). Signalons enfin qu'au moment où le wellhausénianisme littéraire eut fait la conquête des universités, J. E. Carpenter et G. Harford-Battersby publièrent un grand travail de synthèse : l'Hexateuque d'Oxford, où le problème critico-littéraire est exposé dans toute son ampleur et jusque dans les détails ([33]).

A tout considérer, la pénétration des idées wellhauséniennes en Angleterre ne ressemble guère à une invasion, elle n'a rien d'une rafale qui ait balayé les opinions jusqu'alors reçues. La vigilance de Driver contingenta l'importation des hypothèses allemandes. Par contre, les milieux universitaires des Pays-Bas furent littéralement submergés par l'avance des idées critiques. Abraham Kuenen, on voudra se le rappeler, se rallia d'une manière qui fit sensation à l'hypothèse Graf-Wellhausen. Il fut suivi par une théorie de savants, qui tous travaillèrent dans le même sens que leur maître : Valeton, Kosters, Wildeboer, Pierson, Oort, Hooykaas ([34]). Ces quelques auteurs se groupèrent en école et ils dressèrent en quelque sorte deux monuments de leur activité : la grande histoire d'Israël par Abraham Kuenen et la Bible néerlandaise de Leyde, publiée de 1899 à 1901, par H. Oort : *Het Oude Testament opnieuw uit den grondtekst overgezet.* Pour le grand public, Pierson publia dans la collec-

(33) J. E. Carpenter-G. Harford-Battersby, *The Composition of the Hexateuch,* Londres, 1902. — Voir une liste choisie de publications scripturaires d'expression anglaise : *A Scripture Bibliography. For the Use of Teachers in Secondary Schools and Bible Students,* 2e édit., Londres, s.d. (1937).

(34) J. Valeton (1849-1912), W. H. Kosters (1843-1897), G. Wildeboer (1855-1912), A. Pierson (1831-1896), H. Oort (1836-1927), I. Hooykaas (1837-1893). — Dans ce groupe c'est Wildeboer qui représente la position moyenne ; H. Oort fut un des derniers survivants de l'école moderne. Voir F. M. Th. Böhl, *Het Oude Testament,* dans *Bijbelsch-Kerkelijk Woordenboek, I.* Groningue, 1919.

tion « Geestelijke voorouders » les conclusions de l'école critique sous le titre : *Israël* (Haarlem, 1904 ; 2e édit., 1913).

Dans les pays d'expression française, l'œuvre de Wellhausen fit beaucoup moins vite son chemin. Le protestantisme libéral de France et de la Suisse se rallia aux conclusions critico-littéraires d'autant plus volontiers qu'il comptait dans ses rangs l'éminent bibliste, Édouard Reuss (1804-1891), un des précurseurs de l'hypothèse grafienne. Parmi les autres partisans de l'école critique nous retenons Ch. Bruston, professeur à Montauban, C. Piepenbring, de Strasbourg, L. Gautier, de Lausanne, A. Westphal, de Paris, puis, avec plus de réserves, deux auteurs plutôt personnels, A. Causse, de l'université de Strasbourg, et Ad. Lods, de la Sorbonne. Gautier publia une introduction aux Livres de l'Ancien Testament, la meilleure qui ait paru en langue française ([35]).

En dehors du groupe des auteurs protestants, quelques exégètes rationalistes apportèrent également leur appui à la diffusion des idées critiques. L'attitude d'Ernest Renan manqua de netteté ; il subit profondément l'influence d'Ewald. Celle d'Alfred Loisy étincelle souvent de clarté, mais elle accuse les traits du radicalisme arbitraire qui jeta le discrédit sur le système wellhausénien ([36]).

4. — *Le système wellhausénien classique.*

Nous pouvons nous arrêter ici dans l'exposé historique des progrès de l'école wellhausénienne pour essayer de présenter d'ensemble et suivant un plan systématique les positions moyen-

(35) L. Gautier, *Introduction à l'Ancien Testament,* 2e édit., Lausanne, 1914. — Ed. Reuss, *La Bible. Traduction nouvelle avec introductions et commentaires,* Paris, 1879. — Ad. Westphal, *Les Prophètes. Leurs écrits, leur doctrine, leur action dans les pages de la Bible hébraïque,* 2 vol., Paris, 1924. — Ad. Lods, *Israël. Des origines au milieu du VIIIe siècle,* Paris, 1930.

(36) E. Renan, *Histoire du peuple d'Israël,* 5 vol., Paris, s.d. (1887 et suiv.). Les critiques estiment que cette histoire marque déjà la décadence de Renan par rapport à son *Histoire des Origines du christianisme.* — A. Loisy, *La religion d'Israël,* 2e édit. revue et augmentée, Ceffonds, 1908 ; *La religion d'Israël,* 3e édit. revue et augmentée, Paris, 1933. De cet ouvrage a paru en 1901 une première édition, tirée à trois cents exemplaires, qui n'ont pas été mis en librairie. Cet ouvrage, devenu rare, est une publication importante : M. Loisy y « essayait d'accorder les conclusions de la critique avec les principes de la théologie catholique ».

nes de cette école, surtout sous son aspect libéral, en ce qui concerne l'ancienne littérature d'Israël et l'histoire religieuse du peuple élu.

A. *Les présupposés.* — Au point de départ de l'hypothèse wellhausénienne, du moins sous sa forme intégrale, c'est-à-dire y compris le libéralisme religieux, il est facile de discerner trois présuppositions. D'abord les wellhauséniens professent un scepticisme presque absolu à l'endroit des documents qui se rapportent à l'histoire ancienne d'Israël ; ensuite ils posent en thèse le bien-fondé du principe de l'évolution pour fixer la trame générale de l'histoire religieuse et culturelle des peuples de l'antiquité, y compris les Hébreux ; en troisième lieu, ils postulent la loi de l'immanence pour expliquer cette même histoire et rejettent par conséquent, à priori, tout appel à une intervention surnaturelle.

L'école wellhausénienne, écrivions-nous, professe un scepticisme presque absolu à l'endroit de la valeur historique des Livres saints, qui prétendent nous décrire le passé d'Israël. A en croire surtout les premiers représentants de l'école critique, la protohistoire des Hébreux nous ramène à l'histoire la plus ancienne de l'humanité, histoire pour laquelle nous ne disposerions pas de sources dignes de foi. Faut-il rappeler qu'au cours de la première moitié du XIXe siècle on répétait assez généralement que les premiers mémoires historiques, contemporains des événements qu'ils rapportent, étaient ceux d'Hérodote († 408) ? En toute hypothèse, ajoutait-on, en Israël à tout le moins, la littérature historique est d'origine récente. Qu'on ne renvoie pas, à l'appui du contraire, au chapitre V, verset 14, du Livre des Juges : il y est question non pas de la plume d'un scribe, mais d'un bâton de commandement. Même ailleurs, affirmaient d'aucuns, on ne peut nulle part dans l'antiquité avec quelque certitude remonter le cours de l'histoire au delà du VIe siècle. La Grèce est un pays privilégié au point de vue des souvenirs, et cependant elle ne se rappelle rien d'historique au delà de l'époque de Solon (législateur en 594) et de Pisistrate

Hélas ! même d'un point de vue simplement critique l'étoile de M. Loisy a considérablement pâli. Il a le triste sort de se survivre. Voir un résumé de ses opinions sur l'histoire d'Israël dans son dernier livre : *La Crise morale du Temps présent et l'Education humaine,* Paris, 1937, p. 20-24.

(561-527). En Italie, l'histoire débute péniblement avec la prise de Rome par les Galli, en 390. Pour le proche Orient, c'est-à-dire les pays du Croissant fertile d'où les enfants d'Israël sont originaires et où ils se sont fixés définitivement, les traditions qui possèdent quelque valeur sont encore plus rares et moins anciennes. Certes, Hérodote (480 ?-425 ?) et Diodore de Sicile (1er siècle av. J.-C.), deux grands voyageurs devant l'Eternel, dont nous possédons les œuvres, ont colligé pas mal de renseignements sur l'ancien Orient. En outre, Flavius Josèphe et Eusèbe de Césarée nous ont conservé un certain nombre d'extraits d'anciens chroniqueurs : de Ctésias (± 360), de Bérose (± 300) et de Manéthon (± 270). Mais on sait le peu de crédit que méritent les données de ces auteurs, qui ont réuni les traditions sans discernement critique et qui les ont agencées dans une synthèse où dominent la fantaisie ou une certaine philosophie de l'histoire. Or, s'il faut écrire l'histoire en philosophe, ainsi que le pensait Voltaire, il ne faut pas qu'elle dégénère en philosophie.

En ce qui concerne plus particulièrement l'histoire d'Israël, même les auteurs wellhauséniens qui regardent la situation d'Israël comme privilégiée, sont d'avis qu'elle affleure seulement dans les livres de Samuel. Tout ce qui précède la période de ce juge, échappe pour ainsi dire à l'investigation historique. Les patriarches appartiennent au domaine des légendes cultuelles ou peut-être même de la fantaisie mythologique. Les traditions mosaïques contiennent sans doute quelques grains de vérité, mais aussi bien la personne de Moïse que les principaux faits de sa carrière, notamment les événements du Sinaï ont été complètement défigurés. Les cinq livres de Moïse sont un grimoire indéchiffrable pour l'historien ; ils ne sont lisibles qu'avec les yeux de la foi.

En second lieu, l'école wellhausénienne libérale adhère à la théorie scientiste de l'évolution, et par conséquent elle a appliqué au peuple d'Israël le schème évolutif que les historiens indépendants d'il y a un siècle ont élaboré pour expliquer les origines de toutes les civilisations anciennes. C'est ainsi que, du point de vue de l'organisation sociale, les enfants d'Israël, après avoir vécu la vie des nomades et s'être occupés d'élevage, seraient devenus d'abord un peuple d'agriculteurs, puis un peuple d'artisans et de commerçants. Une évolution semblable,

du simple au complexe, du moins au plus parfait, caractériserait aussi l'histoire religieuse des Hébreux. D'un amas compact de croyances animistes et mânistes, totémistes et fétichistes, dont il n'est plus possible de faire l'inventaire, a émergé, par démarcations successives, par degrés et recoupements progressifs, la figure divine plus transcendante de Jahvé. Les croyances primitives furent organisées en polydémonisme, puis celui-ci évolua en polythéisme, puis, à leur tour, les croyances polythéistes se sont transformées sous l'emprise de tendances hénothéistes multiformes. Il en résulta une religion monolâtrique, concentrée autour de Jahvé, qui parvint à s'imposer aux tribus confédérées et qui leur servit à la fois de formule de ralliement et de force inspiratrice. Enfin, cette même religion jahvéiste, les prophètes orateurs et écrivains du IXe et du VIIIe siècle l'auraient transformée en un monothéisme strict et moral, qui fait à tout jamais la gloire des anciens Hébreux. L'évolution de l'ancienne religion israélite se serait donc accomplie presque en ligne droite, et de l'ultime perfection de cette religion, les prophètes du VIIIe siècle seraient les artisans principaux. Par conséquent, la tradition biblique se trompe ou peut-être elle nous induit positivement en erreur, quand elle nous décrit les hommes de Dieu du IXe et VIIIe siècle comme des réformateurs, qui auraient cherché à ramener la religion jahvéiste de leur temps plusieurs siècles en arrière, notamment aux conditions idéales de l'époque mosaïque. Les prophètes eux-mêmes, au contraire, seraient les génies religieux auxquels le peuple d'Israël est redevable de la fine fleur de ses croyances et de ses institutions.

Enfin, l'école wellhausénienne, du moins l'aile libérale et rationaliste, conteste le fait d'interventions surnaturelles dans les origines ou le développement de la religion israélite et, par conséquent, elle croit en l'immanence totale du processus qui a provoqué l'épanouissement merveilleux du prophétisme et du monothéisme hébreux.

C'est ici surtout que le wellhausénianisme intégral fait profession de rationalisme et qu'il se heurte à de grosses difficultés historiques, notamment quand il s'agit pour lui d'expliquer pourquoi de toutes les divinités de l'ancien Orient seul Jahvé, le dieu des Hébreux, est devenu une divinité transcendante, morale, universelle, le Dieu unique de l'univers. Pareille destinée

n'échut ni à Marduk, ni à Assur, ni à Kamosch, ni à Mèlèk, ni à quelque autre divinité, bien que plus puissante ou plus favorisée par les circonstances historiques.

A défaut d'une autre théorie plus satisfaisante, beaucoup de critiques se contentent de l'explication de Karl Budde. Selon cet auteur, seul le jahvéisme est devenu une religion rigoureusement monothéiste, — universelle et missionnaire, — parce que seul, dès les origines, le dieu auquel il adresse son culte, fut volontairement choisi par ses fidèles, à la suite d'un pacte bilatéral librement conclu. Sans doute, anciennement Jahvé fut, lui aussi, un dieu naturiste, à rayonnement purement local, peut-être le dieu tribal des Qénites. Ce n'est pas à ce titre qu'il est devenu le dieu d'Israël, mais uniquement comme Seigneur, en vertu de l'alliance du Sinaï. Jahvé s'acquit ainsi au milieu de son peuple non point un pouvoir brutal, sans limites et sans contrôle, mais il jouit d'un pouvoir royal, pour ainsi dire constitutionnel, reposant foncièrement sur les notions d'alliance, de droits et de devoirs mutuels. En d'autres termes, à la source du jahvéisme, il n'y a pas le travail de forces obscures et aveugles, mais un choix, une élection, un contrat de droit, un de ces actes profondément humains, libres et réfléchis, qui fondent la vie morale de l'humanité ([37]).

Contre cette explication rationaliste les partisans croyants des conclusions littéraires wellhauséniennes, adversaires du libéralisme religieux, se sont inscrits en faux, tel Édouard König, qui est leur principal porte-parole ([38]). Est-ce vrai, se demandent-ils, que Jahvé fut le dieu de la tribu des Qénites ? De quel droit prétendre que Jahvé fut librement choisi par les enfants d'Israël ? Ne faut-il pas affirmer plutôt le contraire : si les Hébreux ont adhéré à Jahvé, c'est parce que Jahvé lui-même avait pris l'initiative de les choisir et de se les réserver comme son

(37) On retrouvera quelques-unes de ces vues accommodées au progrès des études critiques dans B. D. Eerdmans, *De Godsdienst van Israël,* 2 vol., Huis-ter-Heide (Utrecht), s.d. (1930).

(38) Ed. König, *Geschichte des Reiches Gottes bis auf Jesus Christus,* Berlin, 1908. — *Geschichte der alttestamentlichen Religion kritisch dargestellt,* Gutersloh, 1915. — *Theologie des Alten Testaments kritisch und vergleichend dargestellt,* Stuttgart, 1922. — *Die messianischen Weissagungen des Alten Testaments vergleichend, geschichtlich und exegetisch behandelt,* Stuttgart, 1923. — Sur Ed. König (1846-1936) voir *Eph. Theol. Lov.,* 1937, t. XIV, p. 407.

peuple élu. Même à supposer que le choix émane en première instance d'Israël et non pas de Jahvé, convient-il de l'interpréter comme inspiré uniquement par des considérations d'ordre moral ? Au reste, à concéder le fait, le problème n'est pas résolu. Comment expliquer le caractère moral de ce choix, phénomène sans pareil dans l'histoire religieuse de l'ancien Orient, et comment attribuer à cette valeur morale une puissance telle qu'elle a transformé, comme par une métamorphose magique, l'être naturiste d'un dieu qénite en l'être moral et transcendant du Dieu de Moïse et d'Israël ? On comprend donc que les exégètes croyants, qui avaient cru devoir se rallier à un certain nombre de conclusions littéraires wellhauséniennes, n'ont pas cessé de combattre les vues rationalistes de la même école en matière d'histoire religieuse.

B. *Les conclusions critico-littéraires de l'école wellhausénienne.* — La principale conclusion critico-littéraire soutenue par l'école wellhausénienne, celle que l'on peut appeler le pivot du système, consiste dans le renversement de la succession chronologique des Livres de la Loi et des Ecrits prophétiques. Alors que la tradition pour ainsi dire unanime considère les cinq livres de Moïse comme les documents les plus anciens de la littérature hébraïque et par conséquent comme antérieurs aux prophètes écrivains, l'école de Wellhausen ramène la promulgation solennelle de la Loi jusqu'après l'exil de Babylone et elle place la composition des principaux codes en toute hypothèse après l'éclosion du grand mouvement prophétique. Seul le livre de l'Alliance et peut-être la plus ancienne rédaction des sections narratives jahvistes et élohistes remonteraient plus haut que le huitième siècle avant Jésus-Christ. En d'autres termes, au lieu d'apparaître comme les restaurateurs du monothéisme mosaïque tel que la rédaction présente de la Torah le fait connaître, les prophètes en auraient été les créateurs et les premiers prédicateurs. Seule une fiction littéraire audacieuse en aurait fait honneur à Moïse, devenu ainsi le grand législateur des Hébreux et le fondateur de la religion monothéiste qui fait la gloire incomparable du peuple d'Israël [39].

(39) B. Duhm, *Die Theologie der Propheten als Grundlage für die innere Entwicklungsgeschichte der israelitischen Religion dargestellt,* Bonn, 1875.

D'une manière plus précise voici les positions moyennes de l'école wellhausénienne en ce qui regarde les diverses catégories de livres qui composent l'Ecriture sainte.

D'abord, en ce qui concerne *les livres historiques,* les wellhauséniens pensent qu'il convient d'étudier d'ensemble les six premiers livres de la Bible et par conséquent ils proposent de substituer l'appellation « Hexateuque » à celle de « Pentateuque » dont la tradition fait usage ([40]). C'est à travers les six premiers livres de la Bible ainsi groupés, que les auteurs critiques prétendent discerner la présence de quatre documents écrits, — parfaitement distincts bien qu'étroitement combinés, — surtout dans la Genèse, l'Exode et le livre de Josué, à savoir le Jahviste, l'Elohiste, le Deutéronomiste et le Code sacerdotal ou *Priestercodex.* Chacun de ces documents aurait compris des sections narratives et législatives et peut-être la plupart d'entre eux se subdivisent-ils encore en plusieurs sources ou du moins en plusieurs rédactions. On peut se représenter comme suit la succession chronologique des quatre documents. Au point de départ se place le *Bundesbuch* ou *Livre de l'alliance* (Exod., XX, 23-XXIII, 19), code de lois que d'aucuns ont mis en relation avec le sanctuaire de Béthel et qui aurait été composé vers 870. Puis suivraient les sections narratives qui composent les histoires jahviste et élohiste des origines d'Israël. Ecrites respectivement vers 850 et 770, par conséquent sous l'influence religieuse de la plus ancienne prédication prophétique, elles auraient été combinées en une seule œuvre historique vers 680, sous le règne de Manassé. Un demi-siècle après cette date, vers 631, se placerait la composition de la seconde collection importante de lois hébraïques, à savoir celles qui forment les chapitres XII-XXVI du Deutéronome. Le succès de ces lois nouvelles fut remarquable, grâce à la fraude pieuse à laquelle en 621 les prêtres de Jérusalem eurent recours pour mettre au service de la cause jahvéiste la bonne volonté dont le roi Josias témoignait à l'égard de la ville sainte et de son temple. Les partisans de la réforme deutéronomique dotèrent le code de plusieurs prologues et épilogues, qui l'encadrent jusqu'aujourd'hui, puis ils adaptè-

(40) Voir l'imposante introduction critique à l'Ancien Testament de C. Steuernagel, *Lehrbuch der Einleitung in das Alte Testament mit einem Anhang über die Apokryphen und Pseudepigraphen,* Tubingue, 1912.

rent à leurs idées et à leur philosophie religieuse de l'histoire les annales jéhovistes d'Israël. L'exil de Babylone (587), survenu une trentaine d'années après la réforme de Josias, nécessita une nouvelle révision de la Torah. Le premier qui s'y essaya fut le prophète Ezéchiel ; ses plans sont aux origines de la législation sacerdotale, dont le point de départ se trouve dans le Petit code de sainteté ou *Heiligkeitsgesetz* (*Lev.*, XVII -XXVI) et dont l'aboutissement consiste dans la promulgation de la Torah qui fut réalisée vers 445 grâce à l'activité réformatrice de Néhémie et d'Esdras ([41]).

Les lois de Moïse, telle est la conclusion générale, reflètent donc en ordre principal trois activités littéraires : celle des écoles prophétiques du IXe-VIIIe siècle, celle des réformateurs deutéronomistes, celle des milieux sacerdotaux de l'exil et d'après l'exil de Babylone. Ces mêmes influences se sont exercées sur les livres historiques et, dès lors, les critiques wellhauséniens distinguent une triple histoire des origines d'Israël : l'histoire la plus ancienne dite prophétique, l'histoire deutéronomique et l'histoire sacerdotale, la dernière groupant les faits autour des quatre alliances qui ont marqué les rapports de Dieu avec l'humanité : les alliances d'Elohim avec Adam, Noé, Abraham et Moïse.

A l'origine des études critiques, les conclusions *au sujet des écrits des prophètes* furent moins révolutionnaires. En gros, les précurseurs de Wellhausen se sont contentés de mettre en doute l'authenticité de *Michée,* III-VII, d'*Isaïe,* XL-LXVI, et de *Zacharie,* IX-XII. Les interventions de B. Duhm et de J. Wellhausen dans le débat inaugurèrent un bouleversement radical des positions anciennes. Le commentaire de Wellhausen sur les Douze Petits prophètes est une œuvre significative ; elle nous montre sur le vif le radicalisme dont l'école périra plus tard. Dans l'analyse du texte, l'auteur admet la présence d'un nombre considérable d'additions faites à la teneur primitive des prophéties ; il s'agit non seulement de gloses ou d'interpolations, mais de sections entières qui ont donné aux noyaux primitifs et authentiques une physionomie et une portée nouvelles. D'une

(41) Sur les détails de ces diverses solutions lire les introductions de Cornill et Steuernagel. — A comparer avec celles-ci E. Sellin, *Einleitung in das Alte Testament,* dans l'*Evangelisch-Theologische Bibliothek,* Leipzig, 1929.

façon générale, nous pouvons classer les déformations du texte en deux catégories : les unes poursuivent l'adaptation des vieilles prophéties au point de vue judéen et à une histoire partiale du royaume de Juda ; les autres, plus nombreuses, consistent dans les péricopes eschatologiques et messianiques : elles ajoutent au message primitif, message de malheur, des compléments où se réflètent les préoccupations des prophètes postexiliens, leur prédication touchant le bonheur que le Seigneur tient en réserve pour ses élus à la fin des temps. L'analyse de la littérature prophétique, telle qu'elle fut prônée par Wellhausen, rallia également les suffrages de ses émules, tels Bernhard Duhm en Allemagne et Thomas Kelly Cheyne en Angleterre (42).

En ce qui concerne les livres didactiques de l'Ancien Testament, l'école critique fut pour ainsi dire unanime à reculer la composition de la majeure partie de cette littérature jusqu'après l'exil de Babylone. Le livre des Psaumes fut mis en relation avec la liturgie du second temple, dont la construction fut commencée en la deuxième année de Darius I (519) et achevée l'an six du même roi, le troisième jour du mois d'Adar 515. On explique les plus beaux poèmes du psautier comme les fruits savoureux de la piété d'après l'exil, piété essentiellement individualiste, s'affranchissant des limitations nationales et terrestres du jahvéisme classique. D'autres poèmes d'allure plus nationale furent même reportés jusqu'à l'époque macchabéenne, période de renouveau nationaliste, autour des Macchabées et de la dynastie hasmonéenne, dont les princes Simon (143-135), Jean Hyrcan (134-104), Aristobule (104), Alexandre Jannée (104-76), ont concentré en leurs personnes, en des moments où l'exaltation patriotique atteignit son paroxysme, les espoirs politico-religieux de la nation, au point qu'un auteur anonyme aurait célébré le prince Simon comme le roi-prêtre établi à perpétuité par Jahvé lui-même sur la colline de Sion (43).

(42) Voir en ce qui concerne les Douze Petits Prophètes un exposé des solutions critiques dans J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* Paris, 1935, p. 78-81.

(43) L'hypothèse de l'origine macchabéenne des psaumes a été soutenue avec le plus de vigueur en ces derniers temps par R. H. Kennett (1864-1932), *Old Testament Essays,* 1928. Lire S. A. Cook dans R. H. Kennett, *The Church of Israel. Studies and Essays,* Cambridge, 1933, p. XLIX. Voir M. Buttenwieser, *Are there any Maccabean*

Quant aux *livres strictement sapientiaux,* Job fut situé sans beaucoup de contestations dans la période de l'exil ou immédiatement après l'exil ; les autres livres apparurent avoir subi dans une mesure de plus en plus grande l'influence de la sagesse grecque et par conséquent leur composition définitive se situerait nécessairement durant la période de la domination hellénique. Toutefois on ne refuse pas de faire remonter avant l'exil, jusqu'aux VIIIe et VIIe siècles, les origines de la sagesse israélite [44].

Il nous est loisible de conclure. L'histoire littéraire du peuple hébreu telle que l'école wellhausénienne l'a rétablie, distingue trois grandes périodes d'activité littéraire qui correspondent à trois mouvements de réforme religieuse. Au point de départ, elle situe l'ancienne littérature prophétique ; toutefois, elle en retranche les prédictions de bonheur et les visions messianiques pour la faire consister en des oracles d'instruction morale et des visions de calamité pour la nation. Suit la rédaction progressive des divers codes qui composent la Torah ; quelques éléments de cette littérature, notamment le *Bundesbuch,* sont toutefois contemporains de la prophétie ancienne. En outre, cette activité législative fut accompagnée d'un renouveau dans la littérature prophétique dont les auteurs les plus représentatifs sont le prophète Jérémie et le deutéro-Isaïe. En dernier lieu se seraient développées les littératures piétiste, sapientiale et apocalyptique, dont les trois livres les plus représentatifs sont le Psautier, la Sagesse de Job et l'Apocalypse de Daniel.

A lire notre esquisse de la critique littéraire wellhausénienne, il apparaît que les conclusions auxquelles elle aboutit, loin d'être en opposition avec l'histoire religieuse d'Israël, telle que Vatke, von Bohlen, George, Reuss, Graf, Wellhausen avaient cru pouvoir la retracer, la confirmaient merveilleusement. Désormais

Psalms ? dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1917, t. XXXVI, p. 225-248 et E. Goossens, *Die Frage nach makkabäischen Psalmen,* Munster-en-W., 1914.

(44) Voir à ce propos les positions déjà nuancées, — l'auteur cite précisément dans le contexte le dire d'E. Renan : *La vérité est dans les nuances,* — d'Abr. Kuenen, *De Godsdienst van Israël,* 1869, t. I, p. 388-391, 455-463. — Ernest Renan fit remonter la codification de la plus ancienne littérature sapientiale aux « Hommes d'Ezéchias » ; il estima qu'elle dérive à la fois d'Israël et de Juda : *Histoire du peuple d'Israël,* t. III, p. 74-88.

les livres de l'Ancien Testament, replacés dans les cadres nouveaux et énumérés suivant la chronologie modifiée, concordaient avec les déductions de l'histoire critique et, de ce chef, acquéraient aux yeux des historiens indépendants une valeur nouvelle. Dans ces conditions, l'Ancien Testament était sauvé. Sans doute, il ne fallait plus songer à utiliser les vieux livres pour les périodes auxquelles eux-mêmes se réfèrent, mais il ne fallait pas non plus les rejeter comme des témoins qui n'ont aucun crédit. Il suffisait de les soumettre à un bon développateur critique pour faire apparaître les vrais linéaments de leur témoignage, puis d'en renverser l'image comme dans une lanterne magique en les replaçant dans une nouvelle perspective historique. Aussi l'école de Wellhausen entonna-t-elle, en face des modérés et des conservateurs, un hymne de victoire. La rançon payée pour la conservation des vieux documents ne lui parut aucunement trop élevée. Elle était fière d'avoir démontré qu'à l'histoire critique de l'Ancien Testament, devenue désormais inéluctable, les livres de l'Ancien Testament ne s'opposaient pas ; qu'ils en étaient au contraire les meilleurs témoins à condition de les lire avec les yeux de la science critique nouvelle. Wellhausen lui-même estima qu'il avait si bien achevé la besogne qu'il pouvait désormais se désintéresser de l'histoire critique de l'Ancien Testament. Ce chantier étant liquidé, il le quitta avec ostentation pour se vouer à une besogne neuve : celle de défricher, suivant la méthode qui lui avait si bien réussi, les livres du Nouveau Testament, et de résoudre un problème aussi complexe que celui du Pentateuque : celui des origines littéraires des évangiles synoptiques.

5. — *L'évolution de l'école critique après Wellhausen.*

Le développement des études critiques depuis Wellhausen prouve que le nom de cet auteur n'est pas à ajouter sans plus à celui des prophètes. Contrairement à ses prévisions, l'œuvre critique n'a pas été jugée par ses disciples comme parfaitement accomplie. Dans tous les domaines, de nouvelles analyses, — et nous n'envisageons en ce moment que les recherches entreprises suivant la méthode de Wellhausen lui-même, — sont venues compliquer les problèmes. Les investigations récentes n'ont pas abouti, il est vrai, à des conclusions qui aient conquis droit

de cité. Aussi, dans son ensemble, le système wellhausénien n'a pas encore dû faire place à un autre système mieux établi et, de ce point de vue, la prévision de Wellhausen n'a pas été entièrement démentie.

En ce qui concerne l'Hexateuque, beaucoup de critiques élargissent la base de leurs investigations. Ils englobent dans leurs recherches le livre des Juges et les Livres de Samuel (octateuque), parfois même les Livres des Rois (énéateuque) ([45]). C'est, avec des variantes, la position prise par Karl Budde (en 1890 et 1902), Immanuel Benziger (1921), Rudolf Smend (1921), Gustav Hölscher (1923), Otto Eissfeldt (1925). En outre, certains auteurs pensent que les quatre sources classiques : J, E, D, P, n'épuisent pas la somme des documents dont les compilateurs et les rédacteurs de l'Hexa-énéateuque se seraient servis. Le document jahviste fut le premier des quatre attaqué dans son unité littéraire. Déjà K. D. Ilgen, puis Eb. Schrader, voire J. Wellhausen lui-même, ont douté du caractère homogène de cette source. La discussion fut reprise et elle fut tranchée dans le sens de l'existence d'un second document jahviste par K. Budde (1883), Ch. Bruston (1885), R. Smend (1912), W. Eichrodt (1916), J. Meinhold (1921), H. Holzinger (1922), O. Eissfeldt (1922) ([46]). Puis ce fut le tour du document élohiste. Ici

(45) K. Budde, *Die biblische Urgeschichte,* 1883 ; *Die Bücher Richter und Samuel,* 1890 ; *Richter und Josua,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1887. — I. Benzinger, *Jahvist und Elohist in den Königsbüchern,* dans les *Beihefte Z A W,* Giessen, 1921. — R. Smend, *J E in den geschichtlichen Büchern des Alten Testaments,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1921, t. XXXIX, p. 181-217. — G. Hölscher, *Das Buch der Könige, seine Quellen und seine Redaction,* dans les *Forschungen zur Literatur des A. und N. Testaments,* Goettingue, 1923. — O. Eissfeldt, *Die Quellen des Richterbuches,* Leipzig, 1925. — T. Klaehn, *Die sprachliche Verwandtschaft der Quelle K der Samuelisbücher mit der Quelle J des Hexateuchs,* Borna-Leipzig, 1914. — L. Hylander, *Der literarische Samuel-Saul-Komplex (1 Sam. 1-15) trdditionsgeschichtlich untersucht,* Leipzig-Uppsala, 1932.

(46) E. Schrader, *Studien zur Kritik und Erklärung der biblischen Urgeschichte,* 1883. — K. Budde, *Die biblische Urgeschichte,* 1883. — Ch. Bruston, *Les deux jéhovistes* (de la Genèse à I Rois), dans *Rev. Théol. Philos.,* 1885. — H. Gunkel, *Die Genesis übersetzt und erklärt,* 1901. — R. Smend, *Die Erzählung des Hexateuch auf ihre Quellen untersucht,* 1912. — W. Eichrodt, *Die Quellen der Genesis von neuem untersucht,* dans *Beihefte Z A W,* t. XXXI, Giessen, 1916. — H. Holzinger, *Genesis, Exodus, Leviticus und Numeri,* dans *Kautzsch, Heilige Schrift des Alten Testaments,* Tubingue, 1922, et déjà dans : *Einleitung in den Hexateuch,* Fribourg-en-Br., 1893, p. 138-160. — O.

les doutes, formulés d'abord timidement par A. Kuenen ([47]), furent développés ex professo par O. Procksch (1906). La critique du Deutéronome et son morcellement furent poussés à fond par Carl Steuernagel et Johann Hempel ([48]). Quant au Code sacerdotal, comme son unité parfaite n'avait jamais été soutenue avec beaucoup de vigueur, les exégètes n'eurent qu'à accentuer les divisions et les coupures déjà introduites par les premiers représentants de la critique. On sait que le Code de Sainteté (*Lev.*, XVII-XXVI) doit son existence en tant qu'unité littéraire surtout à Graf et à August Klostermann, qui lui donna le nom de *Heiligkeitsgesetz.*

En 1912, R. Smend essaya de grouper les résultats des recherches postwellhauséniennes et de ses propres investigations dans un ouvrage de synthèse qui propose en fait une nouvelle théorie documentaire, — la quatrième, — de l'Hexateuque ([49]). En dehors du Deutéronome, Smend distingue dans les soi-disant livres de Moïse la présence de quatre documents : le premier Jahviste, l'Elohiste, le second Jahviste, — celui-ci comprenant à la fois les prétendues additions faites à J et à E, — et le Code

Eissfeldt, *Hexateuch-Synopse.* Die Erzählung der fünf Bücher Mose und des Buches Josua mit dem Anfange des Richterbuches in ihre vier Quellen zerlegt und in Deutscher Uebersetzung dargeboten, Leipzig, 1922. — J. Meinhold, *Die jahvistischen Berichte in Gen. 12-50,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.*, 1921, t. XXXIX, p. 42-57. — J. W. Rothstein, *Die ältere Schicht in der jahv. Ueberlieferung der Urgeschichte,* BZAW, t. XXXIX, Giessen, 1921. — Le problème vient d'être repris par S. Mowinckel, *The two Sources of the Predeuteronomic Primeval History* (J E) *in Gen. 1-11,* Oslo, 1937. Il écarte pour Gen. 1-11 l'hypothèse d'un second jahviste et reconnaît dans les prétendues sections deutéro-jahvistes la présence de l'Elohiste.

(47) A. Kuenen, *Historisch-critisch onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de Boeken des Ouden Verbonds,* t. I, 1, 2e édit., Leyde, 1885. — O. Procksch, *Das nordhebräische Sagenbuch. Die Elohimquelle,* 1906. — Qu'on ne perde pas de vue qu'aux origines l'Elohiste est libellé *Second Elohiste* par rapport au Code sacerdotal ; celui-ci fut appelé premier élohiste, parce que découvert en premier lieu et considéré longtemps comme le plus ancien document. Ici il s'agit d'un deutéro-Elohiste à distinguer dans le soi-disant *Second Elohiste* lui-même.

(48) Nous avons déjà fait connaître l'état de la question en ce qui concerne le Deutéronome dans : *Quelques publications récentes sur les Livres de l'Ancien Testament,* dans les *Eph. Theol. Lov.*, 1934, t. XI, p. 603-608.

(49) R. Smend, *Die Erzählung des Hexateuch auf ihre Quellen untersucht,* 1912. — Voir O. Eissfeldt, *Hexateuchsynopse,* p. 4.

sacerdotal. De cette nouvelle solution se rapprochent les conclusions de W. Eichrodt, H. Holzinger, J. Meinhold, et surtout celles d'O. Eissfeldt. Ce dernier, pour mieux marquer la physionomie propre de la nouvelle théorie documentaire, proposa d'attribuer à l'ancien document jahviste un nom nouveau : celui de *Laienquelle* ou *Source laïque,* et de réserver le terme jahviste aux sections deutéro-jahvistes de l'Hexateuque ([50]).

En dehors de ces études générales, nous devons, pour compléter notre exposé, faire une mention au moins sommaire de quelques auteurs qui postulent l'existence de sources particulières pour des sections déterminées des livres mosaïques. Ainsi, pour la Genèse, il y a lieu de renvoyer aux articles de Romanoff et Pfeiffer, et surtout à la monographie de G. von Rad, qui discerne à travers toute la Genèse la présence de deux narrateurs sacerdotaux ([51]). Quant aux sections législatives, les publications de Jepsen, Menes, Morgenstern ont mis en doute jusqu'aux conclusions que l'école wellhausénienne avait émises au sujet de la composition du Livre de l'Alliance, conclusions que l'on avait comptées parmi les mieux établies ([52]).

Signalons enfin les importantes divergences de vues qui se sont produites au sujet de la chronologie relative et absolue des divers codes de lois admis par l'école critique. La chronologie relative la plus répandue énumérait, on voudra bien se le rappeler, les documents dans l'ordre suivant : le Jahviste, l'Elohiste, le Deutéronome, le Petit Code de Sainteté, le Code sacerdotal.

(50) Cf. *supra,* note 46. Voir O. Eissfeldt, *Hexateuchsynopse,* p. 1-88. Le même auteur vient de résumer sa pensée dans l'article *Pentateuch,* paru dans : *Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft.* Begonnen von G. Wissowa, herausgegeben von W. Kroll, nouv. édit., 1re sér., t. XIX, 1 : *Pech bis Petronius,* 1937, col. 513-524.

(51) R. H. Pfeiffer, *A non Israelitic Source of the Book of Genesis,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1930, t. VII, p. 66-73. — P. Romanoff, *A Third Version of the Flood Narrative,* dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1931, t. L, p. 304-307. — G. von Rad, *Die Priesterschrift im Hexateuch,* Stuttgart, 1934.

(52) A. Jepsen, *Untersuchungen zum Bundesbuch,* dans les *Beiträge zur Wissenschaft vom Alten und Neuen Testament,* 3e sér., fasc. 5, Stuttgart, 1927. — A. Menes, *Die vorexilischen Gesetze Israels,* dans les *Beihefte Z A W,* t. L, Giessen, 1928. — J. Morgenstern, *The Book of the Covenant,* dans le *Hebrew Union College Annual,* 1928, t. V, p. 1-151. — W. Caspari, *Heimat und Soziale Wirkung des altt: Bundesbuches,* dans la *Zeitschr. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.,* 1929, t. VIII, p. 97-120. — R. H. Pfeiffer, *The Transmission of the Book of the Covenant,* dans le *Harv. Theol. Rev.,* 1931, t. XXIV, p. 99-110.

En règle générale, cette chronologie continua à prédominer, bien que des auteurs de renom aient mis en doute la succession des deux premiers codes. August Köhler, August Dillmann et Edouard König par exemple ont placé l'Elohiste au point de départ de la série.

Les divergences de vues sont devenues plus notables en ce qui regarde le Priestercodex et le Deutéronome. Pas mal d'exégètes contestent l'hypothèse wellhausénienne sur l'origine récente, pure et simple, de toutes les lois deutéronomiques ou sacerdotales.

Toutefois c'est la chronologie absolue des documents qui est sujette aux plus graves bouleversements. On sait que le point de départ de cette chronologie est, d'après Wellhausen, l'année 621, au cours de laquelle, sous le règne du roi Josias, la *Torah* de Moïse fut découverte, loi que les wellhauséniens, à la suite de Leberecht de Wette et d'Edouard Riehm, identifient avec le Deutéronome. Or cette identification est de plus en plus mise en question ou du moins, si elle est provisoirement retenue, beaucoup d'auteurs pensent que le Deutéronome n'a pas été composé à cette occasion. D'une part, en effet, à accepter le bien-fondé des arguments d'Adam C. Welch et de Th. Oestreicher, le code deutéronomique remonterait à l'époque et à l'activité prophétique de Samuel ; d'autre part, d'après Robert H. Kennett et Gustav Hölscher, il daterait de l'exil ou de la période du second temple. Code de réforme radicale, il aurait vu le jour durant ou après l'exil dans un petit groupe d'idéalistes, et, à titre de code moralisant et socialisant, il achèverait l'évolution interne des lois israélites.

Le second point de repère de la chronologie absolue des codes suivant le système wellhausénien est la promulgation du Priestercodex par Esdras et Néhémie en 445. Ici également plusieurs ouvrages récents prétendent bouleverser les positions reçues. MM. Torrey et Mowinckel ont démoli pièce par pièce le cadre historique où l'école wellhausénienne situa la promulgation solennelle postexilienne de la Loi ([53]).

(53) Pour la priorité de l'Elohiste voir : A. Dillmann, *Nu., Dt., Jo.*, 1886. — Ed. König, *Einleitung*, p. 204-209. — A. Köhler, *Lehrbuch der bibl. Geschichte A. Ts*, 2 vol., 1875-1893.

Sur le problème deutéronomique voir J. Coppens, *Quelques publications récentes sur les Livres de l'Ancien Testament*, dans *Eph. Theol.*

Nous avons déjà insinué plus haut dans quelles directions *l'étude de la littérature prophétique* s'est développée. Moins tapageuse que celle du Pentateuque, elle a abouti à un résultat plus tangible que celle-là, à savoir la découverte d'un trito-Isaïe, habituellement circonscrite aux chapitres LVI-LXVI du Livre d'Isaïe. Bernard Duhm fut le premier, semble-t-il, à discerner avec précision les différences qui distinguent ces chapitres des autres parties du même livre, et notamment des chapitres XL-LV, qui forment, faut-il le rappeler, le *Livre de la Consolation d'Israël.* Toutefois les exégètes sont loin de se mettre d'accord sur la physionomie religieuse du trito-Isaïe et par conséquent sur la date de sa composition. Faut-il rattacher

Lov., 1934, t. XI, p. 603-608. — Ajoutez à la bibliographie de cet article les études suivantes : a) à l'appui d'une datation exilienne : G. R. Berry, *The Code found in the Temple,* dans le *Journ. Bibl. Lit.*, 1920, t. XXXIX, p. 44-51. — F. C. Burkitt, *The Code found in the Temple,* dans le *Journ. Bibl. Lit.*, 1921, t. XL, p. 166-167. — R. H. Kennett, *Deuteronomy and the Decalogue,* Cambridge, 1920 ; *The Origin of the Book of Deuteronomy,* dans *The Church of Israel,* Cambridge, 1933, p. 73-98 ; — b) à l'appui d'une date postexilienne : G. Hölscher, *Komposition und Ursprung des Deuteronomiums,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.*, t. XL, 1922, p. 161-255. — F. Horst, *Die Kultusreform des Josia,* dans la *Zeitschr. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, 1923, t. LXXVII, p. 220-238. — W. Spiegelberg, *Zur Datierung des Deuteronomiums,* dans l'*Or. Lit. Zeit.*, 1923, t. XXVI, col. 481-482. — W. Caspari, *Weltreichbegebenheiten bei den Deuteronomisten,* dans *l'Orient. Lit. Zeit.*, 1924, t. XXVII, p. 8-11 ; — c) à l'appui de la date critique de Riehm-Wellhausen : B. D. Eerdmans, *Deuteronomy,* dans les *Old Testament Studies,* p. 77-84, Londres, 1927 ; *De Godsdienst van Israël,* t. I, p. 144-150. Sur toute la question lire J. Coppens, *La réforme de Josias. L'objet de la réforme de Josias et la loi trouvée par Helcias,* dans les *Eph. Theol. Lov.*, 1928, t. V, p. 581-598.

Sur la réforme d'Esdras-Néhémie : C. C. Torrey, *Composition and Historical Value of Ezra-Nehemiah,* 1896 ; *Ezra Studies,* 1910 ; *The Chronicler's History of the Return under Cyrus,* dans l'*Amer. Journ. Sem. Lang.*, 1921, t. XXXVII, p. 81-100 : « I Esdr., IV, 43-V, 6 comble la lacune que beaucoup d'exégètes ont signalée entre *Esdr.* I et II ; la pièce dérive du Chroniqueur et raconte le retour des Juifs sous Cyrus ". Cette conclusion est combattue par J. A. Bewer, *The Gap between Ezra, chapters I and II,* dans l'*Amer. Journ. Sem. Lang.*, 1919, t. XXXVI, p. 18-26. — S. Mowinckel, 1. *Statholderen Nehemia.* 2. *Ezra den Skriftlaerde,* Kristiana, 1916. — G. Hölscher, *Les origines de la communauté juive à l'époque perse,* dans *Rev. Hist. Philos. Rel.*, 1926, t. VI, p. 105-126. — A. Thomson, *An Inquiry concerning the Books of Ezra and Nehemiah,* dans l'*Amer. Journ. Sem. Lang,* 1932, t. XLVIII, p. 99-132.

Lire en faveur de l'historicité d'Esdras-Néhémie l'ouvrage de H. H. Schaeder, *Esra der Schreiber,* 1930 et l'excellent petit commentaire d'A. Van Selms, *Ezra en Nehemia,* Groningen, 1935.

ces chapitres à la période de l'exil ou les situer dans les années qui ont vu surgir le schisme samaritain ? A admettre cette dernière hypothèse, le schisme remonte-t-il à l'époque de Néhémie (445) ou à celle d'Alexandre le Grand [54] ?

Dans l'intervalle de ces discussions, deux autres problèmes se sont posés, qui touchent également le domaine de la littérature prophétique : ils concernent les origines du deutéro-Isaïe et la composition du Livre d'Ezéchiel. Alors que l'école wellhausénienne classique salue en l'auteur d'*Is.*, XL-LV, le prophète par excellence de l'exil, un certain nombre d'auteurs le reportent après cette période et le considèrent comme un écrivain de la terre d'Israël [55]. Plus radical que ses prédécesseurs, M. Caspari nie la personnalité littéraire et historique de l'auteur anonyme, et propose d'interpréter les chapitres XL-LV comme une collection de chants et de poèmes, d'inspiration et de facture plus ou moins identiques, qui proviennent des exilés et des rapatriés de 537, et marquent en quelque sorte les espoirs et les étapes de leur retour dans la terre promise. Quant à Ezéchiel, son livre eut à subir le martyre d'Isaïe : Torrey et Hölscher l'ont coupé en deux, attribuant une partie à un prophète anonyme qui a vécu durant l'exil, l'autre à un prêtre qui a exercé son ministère de réforme après le rapatriement des juifs. Mais ces vues trop incertaines n'ont pas obtenu l'adhésion d'un grand nombre de savants [56].

(54) L. E. Browne, *Early Judaism,* Cambridge, 1929. — Voir J. Coppens, *Quelques publications récentes sur les Livres de l'Ancien Testament. Les livres prophétiques, le Psautier,* Bruges, Beyaert, 1935, p. 16.

(55) C. C. Torrey, *The Second Isaiah. A New Interpretation,* Edinburgh, 1928. — Voir également J. A. Maynard, *The Home of Deutero-Isaiah,* dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1917, t. XXXVI, p. 213-224 et M. Buttenwieser, *Where did Deutero-Isaiah live? ibid.,* 1919, t. XXXVIII, p. 94-112. — L'unité littéraire du deutéro-Isaïe a été discutée et contestée par W. Caspari, *Lieder and Gottessprüche der Rückwanderer* (Jesaja 40-55), dans les *Beihefte Z A W,* t. LXV, Giessen, 1934.

(56) G. Hölscher, *Geschichte der israelitischen und jüdischen Religion,* dans *Die Theologie im Abriss,* Giessen, 1922. — C. C. Torrey, *Pseudo-Ezekiel and the Original Prophecy,* New Haven, 1933 ; *Certainly pseudo-Ezekiel,* dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1934, t. LIII, p. 291-320. — Sur la prétendue date récente de plusieurs sections d'Ezéchiel, lire G. R. Berry, *The Authorship of Ezekiel,* dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1915, t. XXXIV, p. 17-40 ; *The Date of Ezekiel* 45, 1-8[a] and 47, 13-48, 35, *ibid.,* 1921, t. XL, p. 70-75 ; *The Date of Ezekiel* 38, 1-39, 20, *ibid.,* 1922, t. XLI, p. 224-232.

Au sujet de la littérature piétiste et sapientiale il y a peu de progrès à signaler. Les conclusions wellhauséniennes sont retenues dans leur ensemble. Tout au plus l'un ou l'autre auteur verse-t-il dans des opinions plus radicales, tel Robert H. Kennett, qui propose pour le psautier une origine exclusivement macchabéenne ([57]).

Des ouvrages indiqués jusqu'à présent bien peu embrassent *l'histoire d'Israël dans sa totalité,* et il n'en est pour ainsi dire pas qui visent à substituer une synthèse historique originale à celle qui a fait le succès de l'œuvre wellhausénienne. Les publications de Smend et d'Eissfeldt, qui comptent certes parmi les plus considérables, n'envisagent que l'Hexateuque et, de plus, elles ne modifient pas essentiellement l'hypothèse wellhausénienne classique.

Cependant il y a peut-être lieu de faire exception pour l'œuvre de deux auteurs : l'écossais Adam C. Welch et l'américain C. C. Torrey ([58]), à condition de grouper dans une vue d'ensemble leurs nombreuses publications.

Le premier, partisan convaincu de la méthode critico-littéraire, vient d'achever en quatre volumes une synthèse des origines israélites qui en impose et qui mériterait de faire l'objet, de la part d'un jeune auteur, d'un examen approfondi. Parti de l'his-

(57) Voir supra note 43.

(58) A. C. Welch, *The Religion of Israel under the Kingdom,* Edimbourg, 1912 ; *Visions of the End. A Study in Daniel and Revelation,* Londres, 1922 ; *The Code of Deuteronomy. A New Theory of its Origin,* Londres, 1924 ; *The History of Israel,* dans *The People and the Book,* Oxford, 1925 ; *Deuteronomy. The Framework to the Code,* Londres, 1932 ; *Post-exilic Judaism,* Londres, 1935 ; *Prophet and Priest in Old Israel,* Londres, 1936.

C. C. Torrey, *Composition and Historical Value of Ezra-Nehemiah,* 1896 ; *Ezra Studies,* 1910 ; *The Second Isaiah. A New Interpretation,* Edimbourg, 1928 ; *Pseudo-Ezekiel and the Original Prophecy,* New Haven, 1933. — Voir un résumé des vues de Torrey dans *The Second Isaiah,* p. 28-31 et surtout *Pseudo-Ezekiel,* p. 102-108.

A côté de ces deux exégètes il y aurait encore à signaler comme des auteurs qui se sont écartés des voies battues E. Sellin et S. Mowinckel. Ils seront mieux à leur place dans la section suivante.

Rappelons enfin, plutôt à titre de curiosité, la position tout à fait singulière d'E. Naville, qui postule l'existence d'un Pentateuque mosaïque en langue accadienne et d'une littérature prophétique en langue araméenne : *Archéologie de l'Ancien Testament. L'Ancien Testament a-t-il été écrit en hébreu ?* Paris, 1914 ; *The Text of the Old Testament,* dans les *Schweich Lectures,* 1915, Londres, 1916.

toire de la religion d'Israël sous les rois et de l'analyse du Deutéronome, M. Welch a poursuivi ses investigations par l'étude du judaïsme postexilien et du sacerdoce lévitique. La synthèse personnelle qu'il a édifiée consciencieusement, revendique l'ancienneté du Deutéronome, le rôle prépondérant des prophètes du royaume du Nord dans les diverses réformes religieuses, notamment dans celle de Josias, l'ancienneté partielle du Code sacerdotal et l'influence de Samarie durant la période d'après l'exil.

Plus personnelle encore, l'œuvre de Torrey est aussi beaucoup moins objective. Elle est bâtie en majeure partie sur l'hypothèse d'une énorme fraude littéraire. Elle aurait consisté en la fabrication de plusieurs faux historiques, qui tendent tous à faire croire en la réalité d'un exil babylonien, à plusieurs retours d'exilés sous Cyrus, Darius et Artaxerxès II, et au rôle prépondérant qui aurait échu à ces prétendus rapatriés dans la reconstruction du judaïsme postexilien. D'après M. Torrey, ce judaïsme est l'œuvre de quelques noyaux de Judéens réformistes, qui seraient restés en Palestine et qui s'y seraient maintenus à l'écart des troubles politiques pour élaborer, à la faveur de la séparation de la religion et de la politique, en réaction contre la jahvéisme national d'avant l'exil, un judaïsme spirituel d'où, dans la suite, « l'église » juive serait issue. Ce judaïsme réformiste eut à lutter, cela va de soi, ajoute M. Torrey, avec les conceptions de la tradition orthodoxe, qui, en l'occurrence, est surtout représentée, — hypothèse certes paradoxale, — par les israélites du Nord groupés alors autour de Samarie, en d'autres termes par ceux qui, une fois la bataille perdue, sont devenus, aux yeux d'une orthodoxie nouvelle, les exécrables samaritains. Pour justifier leurs prétentions, les judéens réformistes auraient cherché à accréditer près du peuple la légende de leurs glorieuses origines. Pour faire croire à l'autorité de leur programme de réforme, ils se seraient vantés de la pureté de leur race en se proclamant les descendants, cent pour cent, des exilés de 586 et des rapatriés de 537. Ainsi ils auraient pu glorifier leur œuvre comme l'héritage spirituel des *Pilgrim Fathers,* qui par leur noble courage et grâce à leurs souffrances avaient conservé intactes durant l'exil à la fois la pureté de la semence d'Abraham et celle de la loi de Moïse. Cette énorme falsification historique aboutit à l'élaboration du

mythe de l'exil babylonien, à l'interpolation du deutéro-Isaïe, à la refonte totale des prophéties d'Ezéchiel. Elle trouva sa fausse expression historique dans les Chroniques, les livres d'Esdras et Néhémie, tandis que les échos des luttes qui mirent aux prises Judéens réformistes et Samaritains se répercutent dans les morceaux disparates du trito-Isaïe.

Comme l'œuvre de Welch, celle de Torrey n'a pas exercé une profonde influence. Elle a toutefois retenu davantage l'attention des critiques. Ernst Sellin l'a discutée et, dans une mesure notable, Sigmund Mowinckel en a subi l'emprise.

Conclusion.

A jeter un coup d'œil sur l'ensemble des publications post-wellhauséniennes que nous avons analysées, deux aspects s'en dégagent. Il y a d'abord la tendance à disséquer et à morceler les livres bibliques bien au delà des unités littéraires que les premiers wellhauséniens y avaient distinguées, et parfois suivant une méthode bien plus fantaisiste. D'autre part il apparaît un manque de cohésion parmi les critiques. Aussi, comme ils ne s'entendent guère, aucune de leurs trouvailles, à l'exception du trito-Isaïe, n'est devenue le bien commun des introductions littéraires de l'Ancien Testament. Bref, tout en constatant une nouvelle fois que toutes les prévisions de Wellhausen ne se sont pas réalisées, il faut convenir, — à ne considérer, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, que les publications qui s'inspirent principalement de sa méthode, — que les lignes générales de son grandiose édifice historique sont apparues d'une solide construction. C'est aussi l'avis que M. W. Lofthouse exprimait dans un article récent : « Quarante années de recherches critiques, affirmait-il, ne sont pas parvenues à modifier essentiellement le canon wellhausénien des saintes Ecritures et à lui substituer, d'un point de vue critique, une autre histoire littéraire mieux justifiée. Les opinions qui ont été proposées jusqu'à présent en marge du système wellhausénien ou en opposition avec lui sont tellement incertaines que l'on ne peut pas songer à fonder sur elles un nouvel essai d'histoire littéraire biblique ou d'histoire religieuse d'Israël. »

LES ORIENTATIONS NOUVELLES

CHAPITRE DEUXIEME

L'Histoire critique de l'Ancien Testament.

Les Orientations nouvelles.

Nous avons essayé jusqu'ici de faire loyalement l'histoire des études entreprises depuis un gros siècle sur les origines littéraires des Livres saints. Nous avons voulu en rechercher l'inspiration première, en faire connaître les œuvres principales, en montrer l'impressionnant épanouissement sous la poussée de quelques grands chefs d'école, en indiquer la survivance jusqu'à nos jours, cependant plus ou moins compromise par le radicalisme et l'indiscipline de ces critiques modernes qui, par leurs caprices et leurs fantaisies, ont déconsidéré largement la méthode de leurs maîtres.

Mais il n'y a pas seulement les écarts de langage et de pensée de l'hypercritique qui aient contribué à saper le prestige de l'école wellhausénienne. En même temps plusieurs méthodes plus ou moins rivales se sont dressées contre elle, acceptant certains de ses principes et de ses résultats, mais, en d'autres domaines, proposant de les changer radicalement, de leur substituer des méthodes largement nouvelles d'investigation et de synthèse. Les méthodes nouvelles ont été élaborées de divers côtés à la fois (1). Il est difficile, nous le verrons, de leur trouver un nom, une étiquette, et d'en indiquer les porte-drapeau. Les

(1) La littérature est abondante. Nous nous limitons à quelques livres ou articles qui nous ont paru des plus suggestifs : H. Gressmann, *Die Aufgaben der alttestamentlichen Forschung*, dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.*, 1924, nouv. sér., t. I, p. 1-33. — W. Staerk, *Zur alttestamentlichen Literaturkritik. Grundsätzliches und Methodisches, ibid.*, p. 34-74. — H. Gunkel, *The Historical Movement in the Study of Religion*, dans l'*Exp. Times*, 1927, t. XXXVIII, p. 532-536. — R. Kittel, *Die*

chefs de file furent nombreux, les troupes, variées, les manœuvres, diverses, les champs de bataille, dispersés. Nous pouvons cependant dès à présent attirer l'attention sur les bataillons de l'école que d'aucuns ont appelée historico-folklorique, et mettre en un relief spécial deux exégètes qui se sont montrés particulièrement entreprenants, et dont les noms resteront à jamais associés : Hermann Gunkel (professeur à Goettingue, Halle, Berlin, Giessen et Halle, né en 1862, décédé en 1932) et Hugo Gressmann (professeur à Kiel et à Berlin, né en 1877, décédé en 1927) (2).

Nous voudrions dans ce second article, comme nous l'avons fait pour la critique wellhausénienne, écrire un aperçu histori-

Alttestamentliche Wissenschaft in ihren wichtigsten Ergebnissen, 5e édit., Leipzig, 1929. — A. Noordtzij, *Het Probleem van het Oude Testament,* Kampen, 1927 ; *Das Rätsel des Alten Testaments.* Uebersetzt von W. Kolthaus. Braunschweig, 1928. — G. H. Van Senden, *Een paar opmerkingen over Professor Noordtzij's Dies-rede,* dans la *Nieuw Theologisch Tijdschrift,* 1927, p. 259-265. — W. Eichrodt, *Hat die alttestamentliche Theologie noch selbstständige Bedeutung innerhalb der alttestamentlichen Wissenschaft,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1929, t. VI, p. 83-91. — J. Pedersen, *Die Auffassung vom Alten Testament, ibid.,* 1931, t. VIII, p. 161-182. — H. Torczyner, *Das literarische Problem der Bibel,* dans la *Zeitschr. Deutsch. Morg. Gesellsch.,* 1931, t. LXXXV, p. 287-324. — I. Zolli, *La teoria documentaria e la questione della Genesi,* dans *La Rassegna Mensile di Israel,* 1935, t. X (tiré-à-part), p. 1-10.

Du point de vue catholique, on lira l'article, écrit non sans un grain d'enthousiasme, d'A. Bea, *Biblische Kritik und neuere Forschung,* dans les *Stimmen der Zeit,* 1928, t. CXIV, p. 401-412. — J. Levie, *La Crise de l'Ancien Testament,* dans la *Nouv. Rev. Théol.,* 1929, t. LVI, p. 818-839, et les divers bulletins que nous avons nous-même consacrés aux études scripturaires récentes : I. *Quelques publications récentes sur les Livres de l'Ancien Testament.* Bruges, Beyaert, 1934. II. *Quelques publications récentes sur les Livres de l'Ancien Testament. Les Livres prophétiques. Le Psautier.* Ibid., 1935. III. *En marge de l'Histoire sainte.* Ibid., 1936.

Signalons au début de cet article les meilleurs répertoires bibliographiques. *Bibliographie courante* pour la Bible : *Biblica,* Roma, Istituto Pontificio Biblico ; pour l'Ancien Orient : *Archiv für Orientforschung,* Berlin ; pour le monde classique : *Philologische Wochenschrift,* Leipzig, O. R. Reisland. — *Bibliographie courante choisie* : *Theologische Revue,* Munster-en-W. ; *Ephemerides Theologicae Lovanienses,* Louvain. — *Bibliographie rétrospective analytique* : *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft,* Berlin. — *Bibliographie analytique et systématique* : *Biblische Zeitschrift,* Paderborn. — *Bulletins critiques* : *Revue Biblique,* Paris-Jérusalem.

(2) *Ephem. Theol. Lov.,* 1928, t. V, p. 194-195 et 1932, t. IX, p. 571-574.

que des principales écoles qui se sont donné comme tâche de renouveler l'histoire littéraire de l'Ancienne Loi, et en même temps les situer dans le cadre des idées et des faits qui en ont préparé, puis déclenché l'apparition. Ce second panneau du triptyque que nous avons en vue, — ce sera, si nos lecteurs veulent se le représenter ainsi, le tableau central, — n'est pas moins instructif que le premier, et il est tout aussi nécessaire à la fin que nous poursuivons du reste modestement : dresser le bilan des études critiques et en dégager quelques directives pour l'exégèse des Livres saints et l'historiographie du peuple élu.

1. *Les principales réactions anti-wellhauséniennes.*

Dans l'exposé des travaux de l'école wellhausénienne, nous avons attribué à trois facteurs une importance primordiale dans l'élaboration des hypothèses critiques : d'abord à la théorie de l'évolution et à son application systématique à l'histoire religieuse du peuple élu ; ensuite aux conceptions rudimentaires et, au surplus, largement erronées des wellhauséniens sur la méthode historique et son usage en ce qui concerne les peuples de l'antiquité, surtout ceux du Proche Orient ; enfin aux présupposés d'une méthode critique littéraire singulièrement étroite, prônant le culte absolu de la tradition écrite et de son interprétation hypercritique, suivant l'adage : *Quod non est in actis, non est in re.* Or, c'est précisément à ces trois points de vue que nous assistons au cours de ces trente dernières années à des réactions vigoureuses dont les résultats ont compromis, nous le verrons plus loin, dans une mesure appréciable l'image wellhausénienne de la littérature et de l'histoire religieuse de l'Ancien Testament. Faisons connaître un peu plus dans le détail ces diverses réactions et indiquons les positions que les méthodes nouvelles semblent avoir opposées avec succès à un wellhausénianisme désormais démodé.

A. *La première réaction que nous avons à signaler concerne le principe même de l'évolution en matière d'histoire religieuse.* — Nous avons plus haut rappelé l'enthousiasme avec lequel les premières théories d'histoire des religions ont prétendu expliquer l'origine des croyances de l'humanité. La théorie animiste surtout a obtenu près du public rationaliste un gros succès,

mais les hypothèses qui lui ont succédé : celles du totémisme, du magisme, du préanimisme, pour n'évoquer ici que les principales, eurent, elles aussi, leur heure de célébrité. Elles eurent leur répercussion sur l'exégèse de l'Ancien Testament et sur la manière de comprendre l'histoire religieuse d'Israël.

Toutes ces théories, bien qu'elles se différencient à l'infini, ont proclamé en commun leur foi inébranlable en l'évolution rectiligne de l'humanité, évolution qui tend des formes élémentaires de la vie spirituelle vers les formes supérieures de la perfection religieuse et morale ; toutes aussi ont été d'accord pour ne postuler d'autre raison explicative de cette ascension qu'un merveilleux dynamisme inclus dans l'âme humaine et la travaillant pour soulever l'humanité, sans arrêt et d'un élan généreux, vers un avenir de plus en plus transcendant.

Malheureusement ces belles constructions se sont effondrées au cours de ces trente dernières années. Elles n'ont pu supporter le contrôle de l'ethnologie historique, la confrontation avec les faits que l'étude des civilisations dites élémentaires nous a fait connaître. Il est faux, — tel est le bilan des recherches les plus récentes, — d'attribuer à l'humanité une évolution religieuse rectiligne. Des périodes de régression ont succédé à des époques de progrès, des crises de décadence et de corruption ont affecté même les grandes périodes d'épuration progressive, et rien n'est moins démontré que la soi-disant barbarie religieuse et morale que l'on s'est plu à situer au point de départ de la marche spirituelle de l'humanité.

Au reste, le principe de l'évolution a été en lui-même vivement discuté, et sa portée rigoureusement circonscrite. Des historiens, philosophes de l'histoire, n'ont pas eu de peine à montrer qu'il ne s'applique pas à l'histoire ancienne d'Israël. En effet, raisonnent-ils, pour que l'on puisse parler d'évolution, il faut d'abord qu'il s'agisse d'un groupe d'individus ou d'un corps d'institutions qui soient organiquement unis entre eux, ensuite que l'objet ou le sujet évoluant soit animé d'un principe intrinsèque, immanent, et supérieur par son dynamisme aux formes concrètes d'organisation qui sont au point de départ de l'évolution. Or, dans l'application de l'hypothèse évolutionniste à l'histoire d'Israël, ces deux conditions font généralement défaut. Les auteurs critiques affirment, il est vrai, un processus évolutif, mais ils n'en expliquent pas les ressorts et,

au surplus, ils le postulent pour un conglomérat de croyances et d'institutions qui n'ont entre elles aucun lien vital et, par conséquent, qui n'offrent aucune possibilité de croissance simultanée.

En outre, c'est aussi d'une manière concrète, et à posteriori, que les théories évolutionnistes se sont avérées insuffisantes. Aucune d'elles n'a réussi à démontrer rigoureusement qu'au point de départ de l'évolution religieuse du peuple d'Israël se soient réalisés l'un ou l'autre de ces systèmes religieux soi-disant primitifs dont le processus évolutif a besoin. On a essayé de reporter aux origines le mânisme, l'animisme, le totémisme, et d'autres systèmes encore, mais chaque fois on a dû se replier sur des nouvelles positions devant le verdict des faits [3].

B. *Plus efficace encore fut la réaction déclanchée contre le système wellhausénien au point de vue de l'histoire ancienne d'Israël et du Proche Orient.* — Aux yeux des wellhauséniens, nous l'avons vu, Israël se présente dans l'histoire du monde à la fois comme un peuple ancien et comme un peuple isolé. Or, ces deux affirmations apparaissent désormais contraires aux faits les mieux établis. Pour le démontrer, il suffit d'un bref aperçu des fouilles archéologiques qui ont été entreprises à travers le Proche Orient et dont les résultats ont bouleversé de fond en comble les opinions reçues. Nous ne songeons aucunement à tracer ici un tableau un tant soit peu complet de ce que les archéologues ont réalisé. Seuls les faits importants seront retenus [4].

(3) Parmi les exégètes croyants qui ont discuté avec succès les opinions fantaisistes d'une certaine école d'histoire des religions signalons E. König (*Geschichte der alttestamentlichen Religion kritisch dargestellt,* Gutersloh, 1915) et F.X. Kortleitner. Voir J. Coppens, *Ancien Testament,* dans *Apologétique,* Paris, 1937, p. 1080-1089.

En règle générale, les auteurs récents sont devenus plus modestes en la matière ; lire par exemple W. O. E. Oesterley-Th. H. Robinson, *Hebrew Religion. Its Origin and Development,* 2e édit., Londres, 1937 ; E. Dhorme, *L'évolution religieuse d'Israël,* I : *La religion des Hébreux nomades,* Bruxelles, 1937, et surtout Th. J. Meek, *Hebrew Origins,* New York, 1936.

(4) Nous nous sommes abondamment servi de l'excellente étude de W. F. Albright, *How well can we know the Ancient Near East,* dans le *Journ. Am. Or. Society,* 1936, t. LVI, p. 121-144. — La meilleure bibliographie courante est celle de l'*Archiv für Orientforschung,* Berlin, 1926, t. I et suiv. Depuis 1933, la société orientaliste hollandaise : *Ex*

En résumé, nous pouvons dire que les fouilles archéologiques entreprises dans le Proche Orient depuis le début du XIXe siècle ont ramené à l'existence des civilisations entières, voire des peuples dont l'histoire avait presque oublié le nom. Elles nous ont fait pénétrer dans le cœur des civilisations anciennes de l'Egypte, de l'Assyro-Babylonie, de la Phénicie-Palestine ; en outre, elles ont rendu à la vie les Sumériens, les Hittites, les Mitanniens, les Hourites, les Louites, les Cassites, les Ugaritiens, tous peuples jusqu'alors presque inconnus, et la liste des peuples nouveaux n'est pas encore définitivement close. Nous indiquerons les étapes principales de la science orientaliste dans les deux domaines distincts, bien que voisins, de l'archéologie et de la linguistique.

En archéologie, l'Egypte fut le premier pays de l'Ancien Orient à être exploré systématiquement. On connaît sans doute, les deux premières grandes expéditions : la française de 1798, la prussienne de 1842. Il y aura bientôt un siècle que parurent les premiers albums archéologiques, ceux de Rosellini (1832-1844), Wilkinson (1837-1841) et Tylor (1838). A partir de 1836 les missions se sont succédé presque sans interruption. De 1836 à 1866, Lepsius, Brugsch, Birch, de Rougé, Chabas poursuivent l'exploration du pays des pharaons, et Lepsius publie en 1849-1859 sa collection monumentale : *Denkmäler aus Aegypten und Nubien.* On connaît la négligence avec laquelle les premiers fouilleurs ont entrepris leurs recherches. Cependant il ne faut pas trop leur en vouloir, obligés qu'ils étaient de travailler dans les plus mauvaises conditions. Les pays où ils s'engagaient offraient peu de sécurité ; les crédits dont ils disposaient étaient modestes, les ressources en hommes et en matériel, limitées. La technique des fouilles orientales accomplit ses premiers progrès grâce à Mariette (depuis 1850) et à Sir Flinders Petrie, qui le premier mit en œuvre dans les chantiers égyptiens, à savoir à Naucratis, de 1880 à 1885, la technique que Schliemann avait inaugurée, dès 1870, dans les chantiers d'Asie Mineure. Elle fut dans la suite perfectionnée par Dörpfeld (1882) et, plus récemment encore, par Koldewey et Reisner.

Oriente Lux, publie des annuaires qui ont pris ces deux dernières années une grande ampleur et sont devenus un bon guide dans les divers domaines de l'orientalisme.

L'Assyro-Babylonie fut le deuxième pays du Croissant fertile à renaître à l'histoire (5). Ici également deux grandes expéditions tracèrent les premiers sillons dans un champ pour ainsi dire vierge : en 1842, celle de Botta, consul français à Mossoul, sur le site de Khorsabad, l'ancienne Dur-Scharrukin, la ville bâtie par Sargon l'assyrien à la fin du VIIIe siècle, puis, en 1845 celle de l'anglais Layard sur le site de l'antique Ninive, expédition qui aboutit à la découverte de la bibliothèque du roi Assurbanipal. Ce fut l'album de Rawlison qui totalisa et résuma ici les plus belles découvertes. Pour les années suivantes, nous ne pouvons pas omettre de signaler l'œuvre d'Ernest de Sarzec, qui organisa les fouilles de Tello, l'antique Lagasch, ni celle de Jacques de Morgan qui découvrit à Suse, capitale d'un royaume voisin de l'ancienne Babylonie, la stèle triomphale de Naram-Sin (XXVIIIe siècle) et le Code de Hammurapi (XXIe siècle), le plus important code de lois antiques trouvé jusqu'à ce jour. Ici également la méthode de Schliemann fut adoptée, à savoir par l'allemand Koldewey. Elle fut mise en œuvre à Babylone et à Sendschirli, l'antique Sam'al, par Koldewey lui-même, à Assur et à Erech-Warka par Andrae, Jordan, Nöldeke. Dans son achèvement technique le plus parfait, celui de Reisner, elle s'est révélée comme un instrument délicat de recherches archéologiques entre les mains de H. R. Hall, L.

(5) H. Lamer, E. Unger, G. Venzmer, H. Härlin, *Schätze unterm Schutt. Mesopotamien. Aegypten. Griechenland. Rom.* Stuttgart, s.d. (1930). — Les meilleurs albums de vulgarisation sont : H. Gressmann, A. Ungnad, H. Ranke, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament,* Tubingue, 1909 ; 2e édit., Berlin, 1926. — *Cambridge Ancient History.* Volume of Plates I edited by C. T. Seltman, Cambridge, 1927. — L. Speleers, *Les Arts de l'Asie antérieure ancienne,* Bruxelles, 1926. — G. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale,* Paris, 1927 et suiv. — On trouve un bon exposé de vulgarisation dans M. Brion, *La résurrection des villes mortes. Mésopotamie, Syrie, Palestine, Egypte, Perse, Hittites, Crète, Chypre,* Paris, 1937. — Du point de vue biblique : S. R. Driver, *Modern Research as illustrating the Bible,* dans *The Schweich Lectures,* Londres, 1909. — S. A. Cook, *The Religion of Ancient Palestine in the Light of Archaeology,* dans *The Schweich Lectures,* 1925, Londres, 1930.

Un bon manuel de textes et d'illustrations composé en vue de l'enseignement biblique, fait défaut. L'ouvrage de L. Frohnmeyer et I. Benzinger, *Bilderatlas zur Bibelkunde* (Stuttgart 1905), est mal présenté et aujourd'hui il est largement dépassé par les progrès de la science orientaliste.

On trouve habituellement les premières et les meilleures indications sur les fouilles en cours dans le *Illustrated London News.*

Woolley, H. Frankfort, J. Jordan, E. A. Speiser, A. Nöldeke, L. Watelin, R. Campbell Thompson, M. E. L. Mallowan. On sait l'extension considérable prise par les fouilles au lendemain de la grande guerre, quand la paix de Versailles assura la tranquillité et l'ordre dans ces régions lointaines, tandis que l'or anglo-américain y conduisit les caravanes des chercheurs : rappelons les fouilles de Ur par Hall et Woolley, celles de Kirkuk et Tepe Gawra par Speiser, de Chafadje, Tell Agrab et Tell Esmar par Frankfort, de Tell Halaf par von Oppenheim, d'Uruk par Jordan et Nöldeke, d'El-Obeid par Woolley, de Djemdet Nasr par Mackay, de Tell Schager Bazar par M. E. L. Mallowan, de Til-Barsib, Arslan-Tash, Mari par Barrois, Parrot et Dossin [6].

La Phénicie fit son entrée dans l'histoire moderne de l'antiquité grâce aux travaux philologiques de Gesenius (1786-1842) et aux missions archéologiques françaises, dont la charge, à une certaine époque, incomba à Ernest Renan. La découverte du sarcophage d'Eschmun-Azar, en 1856, fut, en ces temps déjà bien éloignés, l'événement le plus sensationnel.

De tous les pays du Croissant fertile, la Palestine fut la dernière à être explorée méthodiquement [7]. Les débuts furent pénibles, décourageants. Les premiers pionniers y furent envoyés en 1865, par la *Palestine Exploration Fund*, et en 1877 par le *Deutscher Verein zur Erforschung Palestinas*. Déjà avant la grande guerre les pioches avaient déblayé, du moins en partie, un certain nombre de tells importants : les anciens sites d'Eglon (Tell el-hesi, jadis identifié avec Lachisch), Gézer, Beth-Schemesch, Megiddo, Thaanach, Jericho, Sichem et Samarie. Après la guerre, de nouveaux chantiers furent ouverts à Beth-

(6) D'après une communication verbale de M. le professeur Dossin, de l'Université de Liége, les archives de Mari présentent un vif intérêt pour les biblistes. La littérature de Mari contiendrait des données qui seraient de nature à éclaircir plusieurs éléments du vocabulaire hébreu biblique. On sait que le roi de Mari, Zimrilim, dont on a retrouvé la correspondance, était le contemporain de Hammurapi.Voir sur les fouilles de Mari A. Parrot, *Villes enfouies. Trois campagnes de fouilles en Mésopotamie,* Paris, s. d. (1934).

(7) C. Watzinger, *Denkmäler Palästinas. Eine Einführung in die Archäologie des Heiligen Landes,* 2 vol., Leipzig, 1933-1935. — J. Simons, *Opgravingen in Palestina tot aan de Ballingschap* (586 v. Chr.), Ruremonde, 1935. — K. Galling, *Biblisches Reallexikon,* dans le *Handbuch zum Alten Testament,* Tubingue, 1934-1937.

Shan, à Gerar, et sur divers tells que l'on n'a pas encore identifiés avec certitude : Tell el-ful (la Gibéa de Saul), Tell en-Nasbeh (la Mizpah de Benjamin), Seiloen (la Silo biblique), trois localités situées le long de la route qui va de Jérusalem à Sichem, puis le Tell beit Mirsim (Kariath Sepher) sur la route de Berséba à Jérusalem, et le Tell Duweir, le nouveau site de Lachisch, sur la route de Jérusalem vers Gaza. Hélas, à l'exception des lettres dites de Lachisch, dont la publication est imminente, ces fouilles ne nous ont pas fourni de documents écrits.

Mais si le sol de la Palestine garde le silence jusqu'à présent, de trois foyers étrangers la lumière se répand à travers les ténèbres de la préhistoire palestinienne. En 1887, on trouva à Tell el-Amarna, la ville d'Aménophiz IV, le Grand Hérétique, les fameuses tablettes qui contiennent la correspondance de deux pharaons du XV[e] siècle avec leurs vassaux de Palestine ; cette documentation, la plus précieuse qui ait été trouvée sur la Palestine ancienne d'avant l'exode, fut dès 1896 communiquée au public par Hugo Winckler ([8]). De 1901 à 1907 on recueillit, également en Egypte, un second lot de documents anciens concernant l'histoire israélite : les fameux papyrus dits d'Eléphantine. Cette fois, ce fut la période d'après l'exil, celle de Néhémie le judéen et de Sanballat le samaritain, qui s'éclairèrent d'un jour nouveau ([9]). Et voici que les tablettes de Ras Schamra-Ugarit, trouvées dans le tell de Ras Schamra depuis 1929 jusqu'en 1933, nous promettent une ample moisson de renseignements sur la période qui précède immédiatement celle des lettres d'Amarna ([10]). Car il semble bien que les nouveaux documents ne sont pas postérieurs au XV[e] siècle. Quelle aubaine inattendue pour les historiographes de la Palestine ancienne que de pou-

(8) I. A. Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln,* dans la *Vorderasiatische Bibliothek,* II, Leipzig, 1907-1910.

(9) J. Coppens, *Le Chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* Paris, Desclée de Brouwer, 1935, p. 53-67.

(10) H. Bauer, *Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra,* dans les *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen,* Berlin, 1936. — D. Nielsen, *Ras Samra Mythologie und Biblische Theologie,* dans les *Abhandl. für die Kunde des Morgenlandes,* XXI, 4, Leipzig, 1936. — R. Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra* (Ugarit) *et l'Ancien Testament,* Paris, 1937. — On sait que la première édition des textes est entreprise par M. Ch. Virolleaud (Paris, Geuthner).

voir ainsi faire appel à une documentation authentique, contemporaine des événements, pour une période qui atteint l'âge biblique des patriarches.

Déjà nous nous sentons submergés par le flot des trouvailles, et cependant nous n'avons pas encore fait mention de tout ce qui a été exhumé par les fouilleurs dans les pays qui bordent le Croissant fertile ou qui ont été en relations militaires, commerciales, culturelles avec lui : l'Inde, la Perse, l'Arménie, l'Asie Mineure, les îles de Crète et de Chypre, l'Arabie. Quelques indications doivent suffire : la première concerne l'Arabie, où les fouilles modernes nous ont fait connaître diverses civilisations qui se présentent sous un jour différent de celui des *Reste arabischen Heidentums,* le fameux livre-programme de Wellhausen ; la seconde concerne, cela va sans dire, les archives héthéennes de Boghaz-Keui, trouvées en 1906 par Hugo Winckler, archives qui ont déterminé, — le terme n'est pas exagéré, — la résurrection historique du peuple hittite ; la troisième concerne les fouilles préhistoriques de l'ancien Orient : entreprises un peu partout, dans la vallée de l'Indus, par Sir Marshal, dans le Beloutchistan par Aurel Stein, dans la Perse par Herzfeld, en Lybie par Leo Frobenius, en Egypte par Brunton et Caton Thompson, et en Palestine par Garrod, Neuville, Vincent, Mallon, Turville-Petre, elles ont reculé à des dates incalculables les origines des premières civilisations qui ont vu le jour dans le Proche Orient ([11]). Faut-il dire qu'il reste énormément à accomplir en ce domaine et qu'il vaut mieux jusqu'à présent renoncer à vouloir établir les points et les voies de contact entre les foyers de culture préhistorique que l'on est parvenu à reconstituer avec plus ou moins de vraisemblance ?

Parallèlement aux études d'archéologie, — mais nécessairement un peu en retard sur celles-ci, — la linguistique orientaliste se développa ([12]). La connaissance de la langue égyptienne

(11) Voir un essai de chronologie dans J. Coppens, *Ancien Testament, loc. cit.,* p. 1067-1070, d'après F. M. Th. Böhl, *Skizze der mesopotamischen Kulturgeschichte,* dans les *Nieuwe Theologische Studiën,* 1936, t. XXXVI, p. 129-138. Cfr C. Lavergne, *Guide pratique de chronologie biblique,* Paris, 1937.

(12) E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.* I. *Histoire générale des langues sémitiques,* Paris, 1855. — P. Dhorme, O. P., *Langues et écritures sémitiques,* dans *Etudes sémitiques,* I, Paris, 1930.

On trouvera une anthologie des textes dans l'ouvrage cité de H.

débuta par la grammaire posthume de Champollion, en 1836. Deux étapes marquèrent ensuite le progrès énorme de la science nouvelle : le *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch* de Brugsch, en 1867-1868, 1880-1882, et, en 1880, la première grammaire scientifique, la *Neu-ägyptische Grammatik* d'Erman. Puis ce fut la course à la perfection des études lexicographiques et grammaticales, à laquelle prirent part Erman, Sethe, Steindorff et Grapow. L'*Egyptian Grammar* de Gardiner, paru en 1927, et la deuxième édition de la grammaire d'Erman, en 1933, ont codifié la fine fleur de l'érudition égyptologique telle qu'elle s'est constituée après un siècle de savantes recherches.

La science assyriologique eut à sa naissance beaucoup plus de peine à percer la coque de l'œuf. Par contre, dès son apparition, le nouveau-né jouit d'une robuste constitution et d'une excellente santé. Le déchiffrement de la nouvelle langue fut acquis dès 1857, date du « concours » organisé par la Société asiatique de Londres. Puis survint la fondation de la grande école allemande d'assyriologie. Schrader en jeta les bases, Friedrich Delitzsch et ses disciples : Haupt, Zimmern, Jensen, Jeremias en assurèrent le magnifique développement. L'apogée fut atteint par la publication, à quelques années d'intervalle, des trois grandes œuvres de Delitzsch lui-même : l'*Assyrisches Wörterbuch* en 1887, l'*Assyrische Grammatik* en 1889 et l'*Assyrisches Handwörterbuch* en 1896. Nombreux furent les travailleurs qui dans la suite ont voué leurs meilleurs efforts à explorer le domaine immense de la littérature et de l'histoire assyro-babyloniennes, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France. Les noms de Hommel, Hilprecht, Weidner, Meissner, Landsberger, Bezold, Ungnad, Lewy, Bauer, Forrer, Unger, von Soden, Ebeling, Moortgat, Sayce, King, Hall, Langdon, Luckenbill, Knudtzon, Jastrow, Clay, Olmstead, Waterman, Thompson, Scheil, Dhorme, Delaporte, Tallqvist, Thureau-Dangin, de Genouillac, Jean, Cruveilhier, San Nicolo, Furlani, jalonnent la route. Le *Chicago Assyrian Dictionary*, qui paraît sous la direction de Poebel, nous permet de mesurer les progrès accomplis au cours des quarante dernières années.

Gressmann et dans C. Jean, *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ*, 3 vol. : I. *Histoire et Civilisation*. II. *La littérature*. III. *Les idées religieuses et morales*, Paris, 1922, 1923, 1936.

On sait que les anciens Babyloniens ont conservé le souvenir des Sumériens, un peuple qui les a précédés dans l'occupation de la basse Mésopotamie et auquel ils ont emprunté les meilleurs éléments de leur civilisation. Les souvenirs babyloniens historiques au sujet de ce peuple semblent remonter à 3.200 avant Jésus-Christ. Les Sumériens disparurent de la scène de l'histoire vers 2000, lors des campagnes entreprises par Hammurapi et ses sémites amorrhéens contre Babylone et les autres villes de la plaine mésopotamienne inférieure. En fait, dès 2000 la langue sumérienne semble être devenue une langue morte, bien qu'elle continuât à être enseignée par les prêtres jusqu'à l'aube de l'ère chrétienne, pareille en son destin sacré à l'hébreu ou au latin liturgiques. Ce fut aussi Friedrich Delitzsch qui défricha la littérature sumérienne. Au cours d'une seule et même année, l'année fatidique de la grande guerre (1914), parurent les *Grundzüge der Sumerischen Grammatik* et le *Sumerisches Glossar*. Dans la suite d'autres grammaires ont paru : les *Grundzüge der sumerischen Grammatik* de Poebel, en 1923, et, en 1924, le *Sumerian Reading Book* de C. J. Gadd, tandis que le Révérend Père Deimel, de l'Institut Biblique Pontifical, a entrepris la publication d'un grand lexique sumérien. Ce savant religieux est parvenu à grouper autour de lui une phalange de travailleurs, tels Witzel, Schneider, Pohl, qui font honneur à l'Institut Biblique romain.

On sait le succès obtenu dans l'antiquité par les signes cunéiformes à travers tout le Proche Orient. Leur usage ne se limita pas au sumérien, à l'accadien, à l'assyrien, les trois langues principales de la Mésopotamie, mais ils furent adoptés vers l'Est, entre autres langues, par le vieux-perse et le susien, — l'inscription trilingue de Béhistoun-Persépolis, gravée sur l'ordre de Darius le Grand et rédigée en accadien, vieux-perse et susien, était libellée en écriture cunéiforme ; c'est elle qui fournit la clef du déchiffrement de cette écriture, — à l'Ouest, par le hittite et par le phénicien d'Ugarit-Ras Schamra, deux langues qui occupent de nos jours l'avant-plan des études orientalistes. Les documents hittites, — dès 1877, l'anglais Sayce avait commencé à les rassembler, — sont en bonne voie de déchiffrement. Forrer, Friedrich, Götze, Sommer, Sturtevant et Hrozny ont ici fourni un labeur considérable. Il semble même que, depuis les travaux de Meriggi (1928), les textes

hittites hiéroglyphiques et pictographiques, grâce aussi aux recherches de Forrer, Gelb, Bossert, Hrozny, sont sur le point de nous livrer leurs secrets (13). Quant aux textes de Ras Schamra, auxquels nous avons déjà fait allusion, leur principal intérêt linguistique consiste en ce qu'ils nous donnent un type d'écriture cunéiforme alphabétique et une langue qui s'apparente au phénicien, au chananéen, à l'hébreu, une langue par conséquent dans laquelle on pourra rechercher un des archétypes du chananéen-phénicien. Malgré les nombreux travaux déjà consacrés aux nouveaux documents, on commence à peine à entrevoir les richesses, archéologiques, linguistiques, historiques, que la bibliothèque de Ras Schamra, — elle date d'environ 1500 avant l'ère chrétienne, — recèle pour l'histoire du Proche Orient et de la terre de Chanaan. Disons dès maintenant que les textes d'Ugarit donnent un regain d'actualité au problème des origines de l'alphabet, déjà posé par les inscriptions proto-sinaïtiques trouvées par Petrie en 1906 et déchiffrées, en partie, par Gardiner en 1917, et qu'une lumière nouvelle rejaillira de cette littérature sur les genres littéraires de l'Ancien Testament.

L'espace nous fait défaut pour signaler encore les progrès accomplis en ce qui regarde l'histoire des peuples qui ont vécu en bordure du Croissant fertile et dont quelques-uns viennent à peine de renaître à l'existence : Mitanniens, Subarréens, Hourites, Louites, Nomades anonymes du désert syro-arabe et de l'Arabie méridionale (14). Cette dernière région, — en raison des prétendues affinités bibliques de certaines de ses traditions et de l'hypothèse de l'origine arabique des Sémites, — mérite une attention spéciale de la part des orientalistes-exégètes. Nielsen,

(13) Sur le déchiffrement du hittite lire E. Dhorme, *Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites,* dans *Syria,* 1933, t. XIV, p. 341-367. — W. Couvreur, *De Hettitische H. Een Bijdrage tot de Studie van het Indo-europeesche vocalisme,* dans la *Bibliothèque du Muséon,* V, Leuven, 1937. — L. Delaporte, *Les Hittites,* Paris, La Renaissance du Livre, 1936.

(14) G. Contenau, *La civilisation des Hittites et des Mitanniens,* Paris, 1934. — A. Ungnad, *Subartu. Beiträge zur Kulturgeschichte und Völkerkunde Vorderasiens,* Berlin-Leipzig, 1936. — A. Götze, *Hethiter, Churriter und Assyrer,* Oslo, 1936. Cfr *Eph. Theol. Lov.,* 1937, t. XIV, p. 366-367. — M. Berkooz, *The Nuzi-Dialect of Akkadian. Orthography and Phonology,* Philadelphia, 1937. — E. A. Speiser, *Notes on Hurrian Phonology,* dans *Journ. Am. Or. Society,* 1938, t. LVIII, p. 173-201.

Rhodokanakis et notre collègue G. Ryckmans y ont déjà accompli une œuvre magnifique.

Est-il étonnant qu'en présence de matériaux aussi divers qu'abondants la science comparative de l'Ancien Orient ait vu le jour au cours des années d'après-guerre ? Instrument indispensable pour la pénétration philologique et historique des textes anciens, elle a été trop longtemps négligée, alors que, dès le siècle passé, dans le domaine des langues indo-européennes, la méthode comparative a pu enregistrer de remarquables résultats. Mais les orientalistes paraissent désormais vouloir regagner le temps perdu. Furtwängler, Pottier, Andrae, Schäder, Moortgat, Herzfeld ont inauguré brillamment l'étude comparative de l'archéologie. La linguistique comparée, déjà abordée par Brockelmann, un génial précurseur, a été reprise par Landsberger, Bergsträsser, Gray. En outre, l'histoire des littératures comparées s'annonce dans les publications de Jeremias, Schott, Pieper et Grapow. Enfin, un peu dans tous les grands pays, quelques orientalistes se risquent à publier de vastes synthèses : citons Jacques de Morgan pour la préhistoire orientale, Erman, Sethe, Kees, Breasted, Moret, Wrezcinski pour l'Égypte, Meissner, Jeremias et Olmstead pour l'Assyro-babylonie, Götze pour l'Asie Mineure, Watzinger, Contenau pour la Palestine et la Syrie, Nielsen pour l'Arabie. Enfin deux encyclopédies : le *Reallexikon der Vorgeschichte* et le *Reallexikon der Assyriologie*, une fois achevés, rendront dans le domaine de l'orientalisme les services jadis rendus aux études classiques par Daremberg-Saglio en France, par Pauly-Wissowa en Allemagne [15].

Un monde nouveau a donc surgi des chantiers de fouilles de l'Ancien Orient depuis l'année 1876, date que nous avons assignée à la grande offensive wellhausénienne. Est-il étonnant qu'il

(15) Voir H. R. Hall, *Israel and the Surrounding Nations* et G. R. Driver, *The Modern Study of the Hebrew Language*, dans *The People and the Book*, Oxford, 1925, p. 1-40, 73-120. — A. Jirku, *Altorientalischer Kommentar zum Alten Testament*, Leipzig, 1923. — A. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients*, 4e édit., Leipzig, 1930. — *Myth and Ritual. Essays on the Myth and Ritual of the Hebrews in relation to the Culture Pattern of the Ancient East.* Edited by S. H. Hooke, Londres, 1933. — Th. J. Meek, *Hebrew Origins*, New York, 1936. — *The Labyrinth. Further Studies in the Relation between Myth and Ritual in the Ancient World.* Edited by S. H. Hooke, Londres, 1935.

ait renversé l'image de l'histoire israélite telle que les wellhauséniens se l'étaient représentée ? Que subsiste-t-il de l'hypothèse d'un peuple israélite qualifié de peuple ancien, isolé, doué de remarquables aptitudes intellectuelles et morales, qui en auraient fait le champion du monothéisme dans le monde païen d'avant Jésus-Christ ? Rien ou presque rien.

Que l'on adopte la chronologie longue et classique pour la migration d'Abraham et pour l'Exode, c'est-à-dire ± 2000 et ± 1450 avant J.C., ou que l'on se rallie à une chronologie plus modeste : pour Abraham soit 1800-1700, date de la migration des Hycsos et des Hourites, soit 1500, date de la migration des Habiri, et 1225-1215, le règne de Merneptah, pour l'Exode, dans les deux cas, par rapport aux autres peuples de l'Ancien Orient, — par exemple les races préhistoriques auxquelles nous devons les civilisations de Badari, d'El-Obeid, d'Uruk, de Djemdet Nasr, de Ghassul, puis les Égyptiens, Sumériens, Babyloniens et Assyriens, — les premiers ancêtres d'Israël et les tribus qui se sont confédérées sous Moïse et Josué, apparaissent comme des tard-venus dans l'histoire ([16]).

De même, le mythe de l'isolement spirituel d'Israël, mythe destiné à expliquer les réalisations uniques de ce peuple dans le domaine des idées religieuses et morales, s'est dissipé comme une brume estivale. Il ne peut plus en être question si l'on tient compte du mélange de peuples et de civilisations dont la Palestine fut le théâtre et qui ont fait comparer ce pays aux chaudières des magiciennes de Shakespeare.

Enfin, il est faux d'exalter les aptitudes et les qualités dont le peuple d'Israël aurait été doué, encore une fois dans le but à peine voilé de se passer d'une explication surnaturelle du prophétisme et du monothéisme hébreux. « Bornons-nous à dire, écrit P. Humbert, qu'Israël ne fut pas richement doté par les Muses, qu'il n'eut jamais de vocation artistique impérieuse, que le champ de son imagination était assez étroit et surtout que l'éducation de son goût resta rudimentaire... Toute préoccupation scientifique semble avoir été non seulement étrangère, mais même suspecte à Israël... (Enfin) le mot néant n'est pas de trop

(16) Sur la chronologie biblique voir J. Coppens, *En Marge de l'Histoire sainte*, Bruges, 1936, p. 27-47 et *Eph. Theol. Lov.*, 1937, t. XIV, p. 640-641.

pour exprimer l'inaptitude philosophique d'Israël, c'est le vide parfait » ([17]).

C. *Il reste à considérer une troisième réaction contre les conceptions de l'école wellhausénienne, la plus importante puisqu'elle s'est produite sur le terrain même de la critique littéraire.* — Les nombreuses divergences de vue qui se sont manifestées sur les problèmes littéraires que les premiers wellhauséniens avaient présentés comme résolus une fois pour toutes, — nous en avons donné une idée dans notre premier article, — ont fait perdre à beaucoup d'auteurs leur belle confiance dans les méthodes d'une critique uniquement littéraire. Une génération nouvelle d'exégètes s'est levée. Sous l'impulsion de Gressmann et de Gunkel, ils ont eu des paroles très dures pour leurs prédécesseurs. Ils leur décochent les épithètes de « Stubenphilologen », philologues casaniers, ronds de cuir de l'érudition, papyrovores, barnums de la science livresque. Ils leur reprochent de travailler sans aucune ouverture d'esprit, en marge des découvertes archéologiques et psychologiques, qui seules permettent de serrer de près la réalité historique, de pénétrer l'âme des civilisations et, par conséquent, celle des littératures anciennes.

La méthode wellhausénienne, telle est plus en détail la première affirmation de l'école historico-comparative, est incapable de reconstruire sur la seule base des documents écrits l'histoire de la littérature israélite. Pour le faire les wellhauséniens sont tenus d'accorder une foi aveugle à la tradition manuscrite des Massorètes ou des Septante, puis de construire sur les détails douteux de ces traditions textuelles toutes espèces de raisonnements subtils et audacieux, — *ebenso geistreich wie kühn, und ebenso kühn wie geistreich,* — pour discuter l'authenticité des écrits inspirés, leur historicité et leur signification précise. Or, la fragilité de ces raisonnements est apparue au grand jour depuis que l'on a entrevu l'incertitude de la base sur laquelle ils s'appuient. Nombreuses sont les vicissitudes que le texte sacré a traversées, les rédactions et les révisions qu'il a subies ([18]).

(17) P. Humbert, *Le Génie d'Israël,* dans la *Rev. Hist. Philos. Rel.,* 1927, t. VII, p. 493-515.

(18) La bibliographie du sujet s'est notablement accrue au cours de ces dernières années. Voir J. Coppens, *En Marge de l'Histoire sainte,*

L'incertitude du texte de base a été démontrée dans un cas particulier spécialement important, à savoir quant à l'usage des noms divins : *Jahvé* et *Elohim,* et leur alternance dans le Pentateuque, un des arguments classiques, on se le rappellera, sur lesquels depuis Witter, Astruc, Eichhorn, Ilgen, la théorie documentaire s'appuie ([19]). De Rossi (1780), J. D. Michaelis (1767), J. Ph. Plüschke (1837) avaient déjà exprimé des doutes au sujet du crédit à accorder au texte massorétique en la matière. Depuis lors ces doutes ont fait l'objet de pénétrantes études, qui tendent toutes à rendre l'argument caduc. Une série d'auteurs notables n'hésitent pas à le reconnaître : A. Klostermann (1893), J. Dahse (1903), Joh. Lepsius (1903), H. Redpath (1904), Fr. Hommel (1904), B. Eerdmans (1908), H. M. Wiener (1910-1912), Fr. Baumgärtel (1914), P. Metzger (1925), E. Sellin (1924), F. M. Th. Böhl (1930). La même incertitude affecte un autre nom divin, à savoir Adonai, qui apparaît à la fois dans le Pentateuque et dans la littérature prophétique ([20]). Enfin on sait combien sont incertaines les mentions de Juda et d'Israël, ainsi que la signification précise de ce dernier terme, dans les oracles des prophètes de l'Ancien Testament ([21]).

Ce n'est pas seulement la teneur originale des textes qui se dérobe aux critiques, mais aussi leur intelligence. Celle-ci en toute hypothèse est beaucoup plus difficile à saisir que ne l'ont

p. 7-11, et *Pour une Nouvelle Version latine du Psautier,* dans les *Eph. Theol. Lov.,* 1938, t. XV, p. 5-33, surtout les notes 20-21. — P. Kahle, *Der alttest. Bibeltext,* dans la *Theol. Rundschau,* 1933, t. V, p. 227-238. — G. Bertram, *Zur Septuaginta-Forschung.* I. *Textausgaben der Septuaginta,* dans la *Theol. Rundschau,* 1931, t. III, p. 283-296 ; II. *Das Textproblem der Septuaginta, ibid.,* 1933, t. V, p. 173-186 ; III. *Das Problem der Umschrifttexte, ibid.,* 1938, t. X, p. 69-80, 133-159.

(19) Voir U. Cassuto, *La questione della Genesi,* Florence, 1934. — C. Bernheimer, *La Questione della Genesi di Umberto Cassuto,* dans la *Rivista degli Studi Orientali,* 1937, t. XVI, p. 307-336. — U. Cassuto, *La mia Questione della Genesi, ibid.,* p. 337-374.

(20) W. von Baudissin, *Kyrios als Gottesname und seine Stelle in der Religionsgeschichte,* édité par O. Eissfeldt, 4 vol., Giessen, 1926-1929. — L. Cerfaux, *Le nom divin « Kyrios » dans la Bible grecque,* dans la *Rev. Sc. Philos. Théol.,* 1931, t. XX, p. 25-51 ; *Adonai et Kyrios, ibid.,* p. 417-452.

(21) Voir un exemple des hypothèses que l'on construit sur la révision du texte dans R. E. Wolfe, *The Editing of the Book of the Twelve,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1935, t. XII, p. 90-129. — Sur l'attestation de Juda et d'Israël voir L. Rost, *Israel bei den Propheten,* dans les *Beitr. zur Wiss. vom Alten und Neuen Testament,* 4e sér., fasc. 19, Stuttgart, 1937.

cru les commentateurs du dernier demi-siècle, qui ont vécu dans un sentiment d'euphorie philologique, imputable sans doute aux premiers progrès de la linguistique orientale. Au reste, les wellhauséniens ont eu le tort énorme d'avoir voulu lire les textes anciens sans suffisante préparation. Ils se sont essayés à les discuter, analyser, disséquer, à la seule lumière de préceptes littéraires empruntés aux manuels des littératures gréco-romaines ou modernes. Ils ont prétendu juger la valeur et la composition des livres sacrés d'après leurs propres règles et goûts esthétiques. Quelques auteurs wellhauséniens, tels certains maîtres d'école pédants, férus de grammaire, d'analyse logique, de préceptes de littérature, ne font grâce aux scribes inspirés, d'aucune négligence, d'aucune imperfection ou peccadille littéraires. Ils taillent dans le vif, coupent et recoupent le texte, transposent, suppriment, ajoutent, permutent les vocables reçus, en un mot reconstituent arbitrairement la teneur des livres sacrés chaque fois qu'ils ont le tort de leur déplaire.

Aujourd'hui que le recul des temps nous permet de mieux apprécier l'œuvre wellhausénienne, les procédés que nous venons de signaler, — ils sont mis en œuvre presque sans interruption dans les commentaires des Budde, Duhm, Marti, Wellhausen, — nous paraissent inconcevables. On s'explique à peine comment ils ont pu prendre origine et s'imposer. A notre avis, c'est surtout parce que les critiques wellhauséniens ont oublié le conseil de l'Imitation : *Omnis scriptura eo spiritu debet legi quo scripta est,* qu'ils ont prêté aux vieux auteurs leurs propres préoccupations.

Aussi les écoles dites de littératures comparées, d'histoire des religions, et de l'histoire des formes ont-elles rendu les plus grands services à la cause de l'exégèse des Livres saints. Elles nous ont appris à pénétrer de nouveau dans l'âme des vieux textes : d'abord par l'étude comparative des anciennes littératures orientales, ensuite par l'étude systématique des divers genres littéraires de la littérature israélite elle-même, fouillés jusque dans leurs plus petites articulations. Seule la conjugaison de ces deux méthodes permet de reconstituer les canons littéraires anciens, aussi bien en général que pour les divers auteurs en particulier. Certaines curiosités ou imperfections du style israélite, qui jadis étaient le point de départ de corrections textuelles arbitraires ou d'argumentations fantaisistes contre l'au-

thenticité, s'expliquent désormais comme des indices tout à fait classiques du style oriental ancien. Comme toute littérature, celle de l'Ancien Orient possède en propre ses traits spéciaux, qui déroutent les non-initiés. Nous commençons à savoir maintenant, d'une manière positive, que les vieux orientaux affectent les répétitions, les dédoublements, les palabres, le style oral ampoulé ; nous avons appris à connaître les règles de leur imagerie et leur poétique ; nous connaissons même les habitudes qui régissent leurs divers styles : prophétique, apocalyptique, sapiential, piétiste, et, dans chaque catégorie, les particularités qui s'y rattachent. A l'heure présente, l'ouvrage le mieux conçu au point de vue de l'histoire des formes littéraires est sans conteste celui du professeur Hempel, publié dans la collection berlinoise : *Handbuch der Literaturwissenschaft.* Nous pouvons dire qu'il marque le triomphe des vues nouvelles. Bref, ce que Fustel de Coulange, Joseph Bédier et Victor Bérard ont réalisé pour les épopées anciennes de la littérature gréco-romaine, l'école Gunkel-Gressmann-Hempel est parvenue à l'instaurer dans le domaine biblique ([22]).

Enfin, si la méthode critique wellhausénienne est incapable, ainsi que nous venons de le voir, de résoudre par ses propres moyens les problèmes qui touchent à l'interprétation des vieux livres, à leur intégrité et à leur authenticité, elle doit aussi renoncer à vouloir établir la chronologie de la littérature israélite, tant relative qu'absolue. Sans doute elle y a prétendu autrefois, surtout en prônant le recours à deux échelles de comparaison : d'abord, le schéma évolutif qu'elle avait élaboré de la religion israélite, en second lieu l'aide de la *Zeitgeschichte,* c'est-à-dire l'utilisation systématique des prétendues allusions du texte sacré aux événements marquants de l'histoire profane. De ces deux échelles, la première surtout fut utilisée, les allusions historiques précises n'étant pas très nombreuses.

Encore une fois l'école historico-comparative a démontré l'insuffisance de ces deux critères et des hypothèses qu'ils ont fondées. Rien de plus arbitraire, nous l'avons déjà vu, que le schéma évolutif de la religion d'Israël tracé par l'école wellhausénienne. Par ailleurs, les données historiques sont tellement

(22) Voir J. Coppens, *En Marge de l'Histoire sainte,* p. 21-23 et surtout J. Hempel, *Althebräische Literatur und ihr hellenistisch-jüdisches Nachleben,* Wildpark-Postdam, 1930.

rares qu'elles ne permettent d'élaborer aucun système un tant soit peu complet de chronologie.

Au surplus, l'école nouvelle, non contente de faire œuvre négative, a élaboré elle-même un nouvel instrument de recherches chronologiques plus objectif, et cependant extrêmement délicat. En se basant à la fois sur les quelques écrits bibliques bien datés, sur les documents datés des autres littératures orientales, et sur le *Sitz im Leben* des principales œuvres littéraires, elle s'est essayée à reconstituer l'évolution interne des genres littéraires représentés dans la Bible, puis, à l'aide de l'échelle mobile chronologico-littéraire ainsi établie, elle porte, timidement il est vrai, un jugement sur les dates de composition, absolues et relatives, des principaux livres qui s'y rattachent. Sans doute, elle sait que les nouvelles échelles de comparaison offrent, elles aussi, pas mal de défauts. Rien ne prouve par exemple que tous les genres littéraires aient évolué suivant une progression constante ; il peut y avoir eu progrès, puis décadence, puis reviviscence soudaine, sinon par voie de génération spontanée, par voie d'emprunt ou de restauration ou de création, à la suite de l'intervention de quelques personnalités puissantes. Mais on concédera que ces cas sont l'exception et que, pour l'ordinaire, l'échelle mobile rendra service, quitte à contrôler son usage par tous les autres moyens, y compris les quelques allusions à la *Zeitgeschichte,* dont nous disposons ([23]).

Insuffisante à reconstituer l'histoire littéraire d'Israël, la méthode critique wellhausénienne s'est avérée à fortiori incapable, — et c'est une seconde affirmation capitale, — à reconstituer sur la seule base des documents écrits l'histoire politique et religieuse des Hébreux.

Qui songerait de nos jours à reprendre l'audacieuse formule des premiers wellhauséniens : *Quod non est in actis, non est in re !* Ainsi que nous l'avons démontré, les trouvailles archéologiques, même limitées à la terre de Palestine, ont fait surgir un monde dont les premiers critiques n'ont pas soupçonné l'existence. Il est désormais établi que, pour des périodes entières, la documentation biblique est fragmentaire, et, par conséquent,

(23) J. Hempel, *Althebräische Literatur und ihr hellenistisch-jüdisches Nachleben,* p. 19-101.

que certains silences des Livres saints doivent être interprétés avec la plus grande circonspection. D'autre part, certaines données scripturaires, mises en doute par la critique, ont trouvé une étonnante confirmation. Il n'y a pas un rapport de fouilles qui n'apporte, sur l'un ou sur l'autre point particulier, une merveilleuse illustration des traditions bibliques.

Même quand les textes sacrés sont abondants pour une époque, la méthode wellhausénienne se révèle encore insuffisante à les comprendre. On sait, en effet, que, dans la théorie wellhausénienne, l'histoire d'Israël est essentiellement conditionnée par les solutions des problèmes littéraires critiques. Or, celles-ci, nous venons de le voir, sont le plus souvent marquées d'incertitude, sinon d'arbitraire. Au reste, à supposer les solutions critiques wellhauséniennes suffisamment établies et acceptées, l'école historico-comparative, dont nous venons de résumer, hélas trop sommairement, les positions, leur reproche : 1) de ne pas faire la préhistoire orale des documents écrits (24), 2) de ne pas en proposer une exégèse plus réelle à la lumière de l'histoire religieuse et littéraire de l'Ancien Orient, en dépendance d'une meilleure compréhension psychologique des peuples anciens, puisque les recherches de la phénoménologie religieuse nous en donnent aujourd'hui l'occasion et les moyens. Ce que représente l'ouvrage de J. Hempel pour l'histoire littéraire d'Israël, a été réalisé, pour la compréhension psychologique de la mentalité primitive, par J. Pedersen : *Israel. Its Life and*

(24) La valeur des traditions orales se pose également pour les écrits du Nouveau Testament. On connaît, dans ce domaine, les recherches et les conclusions du Rév. Père M. Jousse. Il faut en user avec circonspection, mais tout n'est pas sans valeur : *Le style moral et mnémotechnique chez les verbo-moteurs. Etudes de psychologie linguistique,* Paris, 1925. On sait que le problème des traditions orales regarde plusieurs grandes œuvres littéraires de l'antiquité, notamment l'Awesta ; nous, les enfants de l'âge du papier, et, en outre, grands papyrovores, nous ne sommes plus en état d'apprécier à sa juste puissance la mémoire des peuples primitifs et anciens.

Sur l'histoire d'Israël voir S. A. Cook, *L'arrière-plan historique de l'Ancien Testament,* dans la *Rev. Hist. Philos. Rel.,* 1929, t. IX, p. 295-318. — K. Galling, *Geschichte Israels,* dans la *Theol. Rundschau,* 1930, t. II, p. 94-128. — S. A. Cook, *Salient Problems in O. T. History,* dans le *Journ. Bibl. Lit.,* 1932, t. LI, p. 273-299. — W. F. Albright, *The History of Palestine and Syria,* dans le *Jew. Quart. Rev.,* 1934, t. XXIV, p. 363-376. — A. Causse, *Du groupe ethnique à la communauté religieuse,* Paris, 1937.

Culture (Oxford 1926) et, sur un plan plus général, par G. Van der Leeuw : *Phänomenologie der Religion* (Tubingue 1933), *De Primitieve Mensch en de Religie* (Groningue, 1937).

2. *Les principales conclusions littéraires nouvelles.*

Nous avons décrit jusqu'ici les principales réactions anti-wellhauséniennes dont l'action constante et profonde, bien que parfois souterraine, a compromis le prestige de l'école critique. Mais nous pouvons mieux faire que d'exposer ces considérations générales, quelles que soient leur ampleur et les répercussions qu'elles ont déjà eues et qu'elles continueront à avoir sur le développement des études bibliques. En effet, rien ne pourra mieux faire comprendre la révolution qui s'est achevée, les *landslides* qui se sont déjà accomplis, que de montrer comment les positions des problèmes et les solutions qu'on leur donne ont changé d'aspect. Nous parcourrons de nouveau, trop rapidement il est vrai, le domaine entier de la littérature biblique, en considérant les divers livres inspirés par grandes catégories ([25]).

La *littérature sapientiale*, nous l'avons déjà insinué dans notre premier article, a subi relativement peu de bouleversements ([26]). L'aile conservatrice des exégètes s'étant elle-même repliée sur des positions critiques, la lutte ne fut jamais vive en ce domaine. Le fait le plus marquant à signaler, c'est la découverte et l'étude comparative de certaines pièces littéraires provenant des autres littératures orientales. Pendant quelque temps l'attention se porta sur un document babylonien où l'on a cru reconnaître tour à tour un pendant du Livre de Job ou de l'Ecclésiaste ([27]). Mais la pièce montée que l'on a servie sur la table des études

(25) Voir une bonne bibliographie rétrospective analytique et critique : R. H. Pfeiffer, *The History, Religion, and Literature of Israel. Research in the Old Testament, 1914-1925,* dans *The Harvard Theol. Review,* 1934, t. XXVII, p. 241-325.

(26) W. Baumgartner, *Die israelitische Weisheitsliteratur,* dans la *Theol. Rundschau,* 1933, t. V, p. 259-288. — K. Galling, *Stand und Aufgabe der Kohelet-Forschung, ibid.,* 1934, t. VI, p. 355-373. — C. Kuhl, *Das Hohelied und seine Deutung, ibid.,* 1937, t. IX, p. 137-167. — H. Duesberg, *Les Scribes inspirés.* I. *Le Livre des Proverbes,* Paris, 1938.

(27) E. Ebeling, *Ein babylonischer Qohelet,* dans les *Berliner Beiträge zur Keilschriftforschung,* I. Berlin, 1922. — P. Dhorme, *Ecclésiaste ou Job,* dans la *Rev. Biblique,* 1923, t. XXXII, p. 5-27.

comparatives fut incontestablement la collection de sentences égyptiennes connue sous le nom de *Sagesse d'Amen-em-ope*. Il faut sans doute faire la part du premier enthousiasme qui a accueilli la traduction et l'étude de cette collection. Il reste que les proverbes du sage égyptien, dont plusieurs se rapprochent de près de ceux de la tradition biblique, ont démontré l'ancienneté de la littérature sapientiale dans l'Ancien Orient (28). La renommée qui a fait de Salomon le sage israélite par excellence, a donc gagné en vraisemblance historique. Rien ne s'oppose plus à faire remonter les traditions des sages hébreux à une haute époque et à leur assigner même une certaine part d'influence dans le perfectionnement du monothéisme hébreu. L'historicité des textes prophétiques qui, déjà avant l'exil, énumèrent les sages à côté des prophètes et des prêtres se trouve ainsi confirmée (29).

Y eut-il à côté de ces trois catégories de chefs spirituels de la nation une quatrième, groupant les chantres, les poètes religieux de la classe des piétistes, peut-être même, ainsi qu'on les a appelés, les prophètes cultuels ? La question a été vivement débattue sans que l'on soit parvenu à s'entendre. Cependant il apparaît que *la littérature piétiste*, celle des psaumes en particulier, est beaucoup plus ancienne que ne l'ont affirmé Wellhausen et son école. Le grand manœuvrier en ce domaine fut le génial Hermann Gunkel. La théorie des genres littéraires, qu'il eut l'idée d'appliquer au psautier, est en réalité très simple et, à certains égards, aussi ancienne que l'exégèse des psaumes. Mais, — comme pour l'œuf de Christophe Colomb, — il a fallu y songer et en faire son profit. Annoncée par de nombreux articles, mise en œuvre dans le grand commentaire de 1926, la théorie de Gunkel a trouvé son expression classique dans un ouvrage posthume, qui reste jusqu'à présent la meilleure introduction à l'étude du psautier (30).

(28) P. Humbert, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*, Neuchâtel, 1929.

(29) L. Borlée, *Hakam et Hokmah dans la littérature hébraïque jusqu'à Esdras* (Dissertation polycopiée présentée à la Faculté de théologie de Louvain), Louvain, 1929. Voir surtout *Jerem.*, XVIII, 18 et *Ezéch.*, VII, 26.

(30) H. Gunkel, *Einleitung in die Psalmen. Die Gattungen der religiösen Lyrik Israels*, éditée par J. Begrich, 1928-1933. — Voir aussi *The Psalmists. Essays on their religious experience and teaching, their social background, and their place in the development of Hebrew Psal-*

Mais Hermann Gunkel fit mieux que nous livrer quelques bons ouvrages : il réussit à faire rayonner au loin son influence et à former une école de brillants élèves. L'un d'eux, M. Sigmund Mowinckel, le brillant second de Gunkel, ne le cède pas à son maître, ni en originalité de pensée, ni en activité littéraire vraiment prodigieuse. Nous ne pouvons pas songer à décrire ici, même dans ses lignes principales, l'œuvre du plus influent des exégètes norvégiens. Dans beaucoup de ses conclusions, nous la croyons manquée. Mais il en subsiste beaucoup plus, et mieux, que quelques conclusions particulières : d'abord, l'énorme documentation patiemment colligée ; ensuite l'esprit et les points de vue largement nouveaux sous lesquels l'étude du psautier doit désormais être entreprise ; enfin quelques thèses générales ([31]). Nous pensons pouvoir les résumer comme suit : 1° le psautier est un recueil de prières cultuelles ([32]) ; on fait dès lors fausse route en l'interprétant surtout comme une collection de méditations et de prières de la piété privée ; 2° le caractère cultuel dérive de la liturgie du temple, non pas toutefois du second temple, mais du temple et des sanctuaires jahvéistes d'avant l'exil ; 3° le caractère cultuel et préexilien peut être établi critiquement au moins pour trois groupes : les psaumes royaux, les psaumes des *anawim* : pauvres, malades et opprimés, voire les psaumes de l'intronisation royale de Jahvé ([33]).

mody. Edited by D. C. Simpson, Oxford, 1926. — M. Haller, *Ein Jahrzehnt Psalmforschung,* dans la *Theol. Rundschau,* 1928, t. I, p. 377-402. — J. Begrich, *Zur Hebräischen Metrik,* dans la *Theol. Rundschau,* 1932, t. II, p. 67-89. — W. O. E. Oesterley, *A Fresh Approach to the Psalms,* Londres, 1937.

(31) S. Mowinckel, *Psalmenstudien.* I. *Awän und die individuellen Klagepsalmen.* II. *Das Thronbesteigungsfest Jahwäs und der Ursprung der Eschatologie.* III. *Kultprophetie und prophetische Psalmen.* IV. *Die technischen Termini in den Psalmenüberschriften.* V. *Segen und Fluch in Israels Kult und Psalmendichtung.* VI. *Die Psalmendichter.* Oslo, 1921-1924.

(32) Voir G. Quell, *Das kultische Problem der Psalmen,* dans les *Beiträge zur Wissenschaft des Alten Testaments,* 2e sér., fasc. 11, Stuttgart, 1926.

(33) Pour une bonne orientation voir les ouvrages signalés dans la note 30. On y ajoutera I. Loeb, *La littérature des Pauvres dans la Bible,* Paris, 1892. — A. Causse, *Les « Pauvres » d'Israël. Prophètes, psalmistes, messianistes,* Paris, 1922 ; *Les plus vieux chants de la Bible,* Paris, 1926. — H. Birkeland, *Ani und Anaw in den Psalmen,* Oslo, 1933 ; *Die Feinde des Individuums in der israelitischen Psalmenliteratur,* Oslo, 1933.

Pour renversantes que soient ces conclusions, celles sur *la littérature prophétique* nous paraissent à bien des égards encore bien plus marquantes. Elles proviennent de deux courants de recherches. Le premier est issu de l'histoire des littératures comparées de l'Ancien Orient et se réclame, lui aussi, de Gunkel et de son partenaire Gressmann ([34]). Le second dérive de l'interprétation psychologique des prophètes, telle qu'elle fut inaugurée surtout par la monographie de Gustav Hölscher, publiée en 1914 ([35]). Nous n'exagérons pas en disant qu'en aucun autre domaine les thèses wellhauséniennes n'eurent à subir d'aussi furieux et victorieux assauts. Le fameux cloisonnement introduit par Duhm et Wellhausen entre les prophètes d'avant l'exil et d'après l'exil ne subsiste plus, et les objections soulevées contre l'authenticité des prophéties eschatologiques et messianiques de bonheur, si elles n'ont pas disparu, ont été singulièrement réduites. Par ailleurs, il s'est développé une exégèse des prophètes, toute en nuances, dont la meilleure étude justificative me paraît être la monographie de M. Johann Lindblom, un autre représentant éminent de la science scripturaire des pays nordiques ([36]).

L'ancienne littérature historique des Hébreux n'a pas bénéficié dans une mesure aussi notable de l'herméneutique nouvelle. A nous rapporter aux commentaires que Gunkel et Gressmann ont composés sur la Genèse et les plus anciens écrits historiques des Hébreux, l'opinion critique tend à se modifier sur deux

(34) H. Gressmann, *Der Ursprung der israelitisch-jüdischen Eschatologie,* dans les *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments,* fasc. 6, Goettingue, 1905 ; *Der Messias,* Goettingue, 1929.

(35) G. Hölscher, *Die Propheten. Untersuchungen zur Religionsgeschichte Israels,* Leipzig, 1914.

(36) J. Lindblom, *Die Literarische Gattung der Prophetischen Literatur,* dans *Uppsala Universitets Arsskrift, 1924. Teologi 1,* Uppsala, 1924 ; *Hosea literarkritisch untersucht,* dans les *Acta Academiae Aboensis Humaniora,* V, 2, Abo, 1928 ; *Micha literarisch untersucht, ibid.,* VI, 2, Abo, 1929.

Sur l'ensemble de la littérature prophétique : Ed. Tobac-J. Coppens, *Les prophètes d'Israël.* I. *Le prophétisme en Israël,* 2e édit., Malines, 1932. — Th. H. Robinson, *Neuere Propheten-Forschung,* dans la *Theol. Rundschau,* 1931, t. III, p. 75-103. — L. Köhler, *Amos-Forschungen von 1917 bis 1932,* dans la *Theol. Rundschau,* 1932, t. IV, p. 195-213. — C. Kuhl, *Zur Geschichte der Hesekiel-Forschung,* dans la *Theol. Rundschau,* 1933, t. V, p. 92-118.

points : 1° les documents jahviste et élohiste seraient moins l'œuvre de deux auteurs particuliers que celle de deux écoles littéraires ; par conséquent leur caractère de documents uniques et homogènes serait compromis du fait des additions, modifications, recensions successives, qu'ils auraient subies ; 2° s'il en est ainsi, il importe beaucoup moins de préciser la date de leur composition que celle de leurs origines premières orales et historiques, leur *Sitz im Leben* ; ce qui permet de remonter à une date beaucoup plus ancienne que celle à laquelle s'arrête l'école wellhausénienne ([37]).

Il nous reste à dire un mot des *Livres de la Loi* ou plus exactement des divers documents et codes de lois que les études critiques ont prétendu discerner dans le Pentateuque. C'est, disons-le de suite, le domaine où les méthodes de l'histoire comparée et de l'histoire des formes ont fait sentir leur influence en dernier lieu.

Parmi les auteurs qui ont essayé de démolir ou, du moins, de discuter *la théorie documentaire,* nous ne pouvons guère signaler qu'en passant J. Dahse, J. C. Aalders, F. Baumgärtel, M. Kegel, P. Metzger, W. Möller, J. Horovitz, B. Jacob, U. Cassuto, parce que leurs observations portent seulement sur certains aspects du problème ou sur certains livres, et qu'ils ne visent pas à substituer à l'hypothèse Graf-Wellhausen une autre plus complète et mieux fondée. Nous retenons surtout, avant d'aborder les études entreprises du point de vue de la *Formgeschichte,* les recherches d'August Klostermann, Bernard Dirk Eerdmans, Wilhelm Rudolph, Paul Volz, Harold M. Wiener et Max Löhr ([38]).

(37) H. Gunkel, *Die Sagen der Genesis,* 1901. — H. Gunkel, *Die Urgeschichte und die Patriarchen,* dans *Die Schriften des Alten Testaments,* 2e édit., Goettingue, 1921. — H. Gressmann, *Die Anfänge Israels, ibid.,* Goettingue, 1910 ; 2e édit., 1922 ; *Die älteste Geschichtsschreibung und Prophetie Israels, ibid.,* 2e édit., Goettingue, 1921. — A. Lods, *Le rôle de la tradition orale dans la formation des récits de l'Ancien Testament,* dans la *Rev. Hist. Relig.,* 1923, t. LXXXVIII, p. 51-64. — P. Humbert, *Die neuere Genesis-Forschung,* dans la *Theol. Rundschau,* 1934, t. VI, p. 147-160, 207-228.

(38) A. Klostermann, *Der Pentateuch. Beiträge zu seinem Verständnis und seiner Entstehungsgeschichte,* I et II, Leipzig, 1893-1907. — B. D. Eerdmans, *Alttestamentliche Studien.* I. *Die Komposition der Genesis.* II. *Die Vorgeschichte Israels.* III. *Das Buch Exodus.* IV. *Das Buch Leviticus,* Giessen, 1908, 1908, 1910, 1912. — P. Volz-W. Rudolph, *Der Elohist als Erzähler ein Irrweg der Pentateuchkritik ? An*

Déjà en 1904, l'hébraïsant bien connu, H. L. Strack, dans l'article *Pentateuch,* de la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche,* 3e édition, tout en reconnaissant sans ambages que la majorité des critiques était gagnée dans tous les pays à la théorie Graf-Wellhausen, formula certaines réserves ; en outre, il tint à rappeler celles déjà faites par August Dillmann, dans le *Kommentar zu Nu-Dt-Jos* (Leipzig, 1886), ainsi que les protestations d'August Klostermann. Les réserves de Strack valent la peine d'être rapportées : 1° sans doute, le Deutéronome paraît bien être le code de Josias, mais tout porte à croire qu'il est bien plus ancien que la réforme entreprise par ce roi ; 2° si la rédaction du Code sacerdotal est post-exilienne, le *Petit Code de Sainteté* est antérieur à Ezéchiel et d'autres lois sacerdotales sont vraisemblablement anciennes, en toute hypothèse antérieures à l'exil ; 3° la composition finale de l'Hexateuque a consisté dans l'incorporation de D dans J E P et non, vice versa, dans celle de P dans J E D, ainsi que le prétend la théorie grafienne.

Plus importants que les réserves de Strack, où l'on retrouve sous une forme atténuée les observations critiques d'August Dillmann, auxquelles nous venons de faire allusion, me paraissent être les articles d'August Klostermann, parus en diverses revues, puis groupés en deux volumes. L'origine de ces études fait tort à leur unité. L'auteur aurait dû prendre la peine de les récrire, d'en retrancher certaines longueurs et digressions, de les unifier. On éprouve aujourd'hui quelque difficulté à saisir le système. Il semble même que celui-ci n'est pas complètement élaboré. De la solution qu'il propose, l'auteur donne plutôt un croquis qu'un plan détaillé. Si j'ai bien compris sa pensée, son système est à considérer comme une hypothèse documentaire simplifiée, presque comme une théorie de compléments. L'Hexa-

der Genesis erläutert, Giessen, 1933. — W. Rudolph, *Der Elohist von Exodus bis Josua,* Giessen, 1938. — M. Löhr, *Der Priesterkodex in der Genesis,* Giessen, 1924 ; *Das Ritual von Lev. 16,* Berlin, 1925 ; *Das Deuteronomium,* Berlin, 1925. — H. M. Wiener, *Pentateuchal Studies,* Londres, 1912 ; *Essays in Pentateuchal Criticism,* Londres, 1910 ; *The Origin of the Pentateuch,* Londres, 1910. — En ce qui concerne la théorie documentaire et la Genèse, nous ne pouvons pas oublier de renvoyer à l'ouvrage de Cassuto (voir *supra,* note 19) et au commentaire de B. Jacob, *Das erste Buch der Tora. Genesis übersetzt und erklärt,* Berlin, 1934. Cf. J. Coppens, *En Marge de l'Histoire sainte,* p. 53-55.

teuque actuel se composerait de deux documents fondamentaux : d'abord un Pentateuque ancien, comprenant la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Livre de Josué, et datant d'avant le roi Josias, puis le Deutéronome, qui serait un recueil d'instructions sur la Loi, mises par écrit entre l'époque de Samuel-Saul et celle de David-Salomon, retrouvées dans le temple durant le règne du monarque judéen déjà nommé. Toutefois à la base du Pentateuque ancien il y aurait à distinguer d'abord plusieurs documents : un recueil de données de statistiques, des collections de récits et divers codes de lois, puis plusieurs rédactions successives, dont les auteurs se seraient préoccupés d'harmoniser et d'adapter les sources employées. Les premières rédactions auraient abouti plutôt à une juxtaposition qu'à une véritable refonte des documents : ce qui expliquerait la facilité avec laquelle, même après leur juxtaposition, certaines péricopes ont voyagé à travers l'Hexateuque et celle avec laquelle les rédacteurs ont supprimé des péricopes ou en ont ajouté de nouvelles. La rédaction définitive du Pentateuque ancien, concluait M. Klostermann, remonte vraisemblablement aux années qui ont suivi la dédicace du temple de Jérusalem ; il prétendait le déduire du système chronologique que les rédacteurs ont introduit dans leur œuvre et qui tourne, semble-t-il, précisément autour de la 20e année de Salomon, celle de la dédicace du sanctuaire royal de Jahvé. Quant aux sources, l'auteur a étudié surtout les sections sacerdotales et le Livre de l'Alliance. Pour les unes et pour les autres, il remonte à l'époque mosaïque, tout en postulant une refonte radicale du *Bundesbuch,* — l'étude critique de ce code est une perle de l'ouvrage et prépare les discussions d'Eerdmans sur le même sujet, — et en affirmant que les traditions sacerdotales ont été fixées par écrit principalement durant les règnes de David et de Salomon ([39]).

C'est à la grande œuvre critique de M. Eerdmans que celle d'August Klostermann nous conduit presque directement. L'auteur se réfère relativement peu à l'ouvrage de son prédécesseur.

(39) August Dillmann proposait les dates suivantes : E (±800-750), H et Q (±800), J (±750), D (±622), Q + E + J (±600), Q E J + D (587-537), Q E J D + H + autres *toroth* sacerdotales (avant 444), promulgation de Q E J D H par Esdras en 444. Le sigle Q représente dans ce système le *Quatuor foederum Liber,* c'est-à-dire les sections narratives de P, avec les lois y afférentes.

Il est toutefois d'accord avec celui-ci sur plusieurs questions de méthode, sur quelques conclusions, et sur la tendance générale antiwellhausénienne. A d'autres égards, il s'écarte assez loin de son collègue allemand. Au lieu de construire, comme celui-ci, un vaste système où les vues d'ensemble l'emportent sur les analyses, le professeur hollandais s'attache étroitement aux pas des critiques et démontre, chapitre par chapitre, verset par verset, l'invraisemblance ou l'absurdité de leurs positions. Puis maniant lui-même les outils de ses contradicteurs, il substitue à leurs vues une théorie ou plutôt un ensemble d'hypothèses nouvelles qu'il n'a pas eu l'occasion, hélas ! de conduire jusqu'au bout, l'auteur ayant versé, au cours de sa carrière, dans d'autres occupations, notamment dans la politique : cas plutôt rare parmi les exégètes de l'Ancien Testament.

Disons de suite que pour M. Eerdmans la question du Pentateuque se décompose au moins en trois problèmes distincts, qui concernent respectivement la Genèse, les livres de l'Exode et du Lévitique, le Deutéronome. Alors que pour les origines littéraires du Deutéronome il se rallie en bonne partie à la solution critique de Riehm-Wellhausen, il explique l'origine de la Genèse par une théorie de compléments : la *Grundschrift* de l'œuvre serait *le Livre des Toledoth* (I, p. 83-88), puis il ressuscite pour l'Exode et le Lévitique, — le livre des Nombres n'est pas étudié, — l'hypothèse des fragments. Il estime, en effet (t. III, p. 146), que primitivement les lois israélites n'ont pas été incorporées à des récits. Rien ne s'oppose, conclut-il, à attribuer la substance du *Bundesbuch* à l'époque de Moïse. Les lois, groupées dans l'actuel Lévitique, représentent les us et coutumes du temple de Jérusalem. Leur codification et promulgation, sous la forme qu'elles possèdent dans le Pentateuque actuel, remonte, déduction faite de quelques amplifications postexiliennes, au roi Ezéchias. Enfin le Deutéronome est à considérer comme le Code de lois promulgué en 621 sous le roi judéen Josias. Dans chacun de ces codes, surtout dans le Lévitique, il faudrait aussi tenir compte d'additions et d'adaptations postérieures, notamment de celles y introduites par les chefs de la nouvelle communauté juive après l'exil babylonien.

La troisième grande œuvre de critique antiwellhausénienne me paraît être celle que viennent de publier, partiellement en étroite collaboration, deux bons exégètes allemands, nullement

suspects de traditionalisme, MM. P. Volz et W. Rudolph. Leur œuvre ne considère pas les lois ; elle porte presque tout entière sur les sections narratives de l'Hexateuque. Elle aboutit, elle aussi, sinon à une hypothèse de compléments, du moins à une énorme simplification de la théorie documentaire. M. Volz n'admet dans la Genèse que la présence d'un seul narrateur, le jahviste ; les soi-disant éléments élohistes ou sacerdotaux, — pour le Code sacerdotal, Max Löhr l'avait déjà affirmé avant lui, — dans la mesure où ils ne peuvent pas être ramenés au document jahviste, doivent être mis sur le compte de glossateurs, interpolateurs, commentateurs, rédacteurs ou recenseurs de l'épopée et des lois israélites. M. Rudolph supprime de même le narrateur élohiste. Quant au narrateur sacerdotal, à ne considérer que la Genèse, il s'était montré hésitant. Aujourd'hui l'étude des autres livres de l'Hexateuque l'a convaincu de la présence d'une histoire sacerdotale au point que les conclusions de Volz sur la Genèse seraient à revoir sur ce point particulier. En résumé, les sections narratives de l'Hexateuque seraient à distribuer entre P et J. De ces deux documents, le jahviste est de loin le plus important ; son auteur aurait été autant un collecteur de traditions qu'un écrivain libre et original. En outre, son œuvre aurait subi pas mal de transpositions de péricopes, d'interpolations et d'additions, dont il serait possible de faire l'histoire en les rattachant à plusieurs tendances ou écoles bien délimitées, car on ne pourrait leur attribuer un commun diviseur. Bref, nous sommes en présence d'une hypothèse critique que l'auteur lui-même, en un certain endroit de son livre, nous présente comme une théorie de compléments.

A part Klostermann, les ouvrages signalés jusqu'à présent ne soulèvent guère ex professo *le second problème capital que l'étude critique du Pentateuque a posé, à savoir la part d'influence qui revient à Moïse dans la rédaction de l'épopée israélite et dans la codification des lois.* Dans la mesure où ils le considèrent, ils n'ont guère songé à revendiquer une part notable de cette littérature pour celui que la tradition appelle le législateur des Hébreux. Toutefois tous sont d'accord pour accorder une certaine ancienneté aux lois israélites et, en toute hypothèse, à les considérer comme originaires, en grande partie, d'avant l'exil. Eerdmans en particulier est revenu à la thèse qui

prévalut avant Graf-Wellhausen, d'après laquelle le corps des lois lévitiques serait antérieur à la promulgation du Deutéronome (t. IV, p. 144).

Le problème de l'origine mosaïque a été discuté plus directement par Harold M. Wiener et Max Löhr. Le premier de ces deux auteurs, — il périt tragiquement en 1929 au cours d'une émeute antisioniste à Jérusalem, — s'est passionné toute sa vie pour le problème du Pentateuque. De son œuvre très vaste, mais assez disparate, et un peu subtile, comme il arrive plus d'une fois quand il s'agit d'auteurs juifs qui n'ont pas tout à fait oublié les pilpouls rabbiniques, il subsiste surtout, à ce qu'il me semble, l'affirmation capitale suivante : « Les lois mosaïques ne se sont pas élaborées d'un coup, à une époque tardive de l'histoire israélite ; elles représentent au contraire le trésor des lois, préceptes, ordonnances, arrêts de justice et sentences de tribunaux, dont le peuple hébreu s'est enrichi dès ses premières origines jusqu'aux temps d'Esdras et de Néhémie. Par son cadre général, par plusieurs de ses idées dominantes, par des lots notables de lois, la *Torah* remonte à l'époque de Moïse. » Les lois ont grossi au cours des temps comme une pelote de neige, mais le nom de Moïse est resté attaché à l'ensemble, à peu près comme le nom de Pie V au missel romain et celui de Napoléon au code civil des nations de l'Europe occidentale.

Max Löhr insiste beaucoup plus que Wiener sur l'œuvre littéraire d'Esdras, d'accord en cela avec l'opinion critique, mais, reprenant à son compte une donnée traditionnelle, il la fait consister principalement dans un travail de rédaction. Les documents qu'Esdras a rassemblés et qui lui ont permis de constituer l'Hexateuque auraient été, en ordre principal, composés avant l'exil de Babylone ; un certain nombre d'entre eux remonterait même à l'époque de Moïse. Löhr prétend le démontrer, — le choix du document n'était peut-être pas très heureux, — pour la législation deutéronomique. Bref Max Löhr penche, lui aussi, vers une théorie de compléments, qui s'apparente à celles de Klostermann, Eerdmans, Volz, Rudolph, et auxquelles pour les distinguer facilement des anciennes « Ergänzungshypothesen », plusieurs auteurs récents donnent le nom de « théories de cristallisation ».

A lire les analyses pénétrantes de Löhr et surtout celles d'Eerdmans il apparaît bien difficile de retrouver dans les lois

israélites de quoi reconstituer les quatre documents classiques de la théorie grafienne, au moins d'y retrouver un code jahviste et un code élohiste qui se rattachent, par leurs caractères littéraires et réels, aux sections narratives du même nom. Ce fait, ainsi que le succès de la *Formgeschichte* en d'autres domaines, ont amené quelques exégètes récents à expérimenter la méthode des formes littéraires même sur les lois mosaïques ([40]). Au reste, la diversité des termes dont la Bible se sert pour désigner les lois : *debarim, mischpatim* et *toroth,* semblait en quelque sorte inviter les critiques à rechercher autant de catégories de lois, et d'autres encore, littérairement distinctes.

Le premier essai de diviser les lois non plus suivant le critère des noms divins : Jahvé et Elohim, mais d'après les formes littéraires est, à ma connaissance, le petit travail de M. A. Jirku, paru en 1927. Nous y voyons introduite pour la première fois la distinction établie par Koschacker entre *Gesetzeskodex,* code de lois, et *Rechtsbuch,* recueil de lois. Tandis qu'un code de lois est toujours composé suivant un plan préconçu, les recueils consistent simplement dans une compilation matérielle de lois particulières sans connexion et sans ordre entre elles. A en croire M. Jirku, la plupart des collections de lois que la critique littéraire a dépistées dans le Pentateuque ne sont plus que des recueils, formés par les débris d'anciens codes. Par conséquent, la *Formgeschichte* aurait pour tâche de reconstituer les *Corpora juris* disparus. Il en arrive ainsi à distinguer lui-même dix genres ou styles littéraires de la législation israélite, dont les plus anciens se caractériseraient par les formules d'introduction « Si » et « Tu devras... ». En outre, c'est parmi les lois dont l'incipit consiste dans la conjonction conditionnelle, que se rencontrerait le plus grand nombre de parallèles avec les lois de l'Ancien Orient. L'auteur de conclure que rien ne

(40) A. Jirku, *Das weltliche Recht im Alten Testament. Stilgeschichtliche und rechtsvergleichende Studien zu den juristischen Gesetzen des Pentateuchs,* Gutersloh, 1927. — A. Jepsen, *Untersuchungen zum Bundesbuch,* dans les *Beiträge zur Wiss. vom Alten und Neuen Testament,* 3e sér., fasc. 5, Stuttgart, 1927. — A. Alt, *Die Ursprünge des israelitischen Rechts,* dans les *Berichte über die Verhandl. der Sächs. Akad. der Wissenschaften,* t. LXXXVI, fasc. 1, Leipzig, 1934. — K. Möhlenbrink, *Die levitischen Ueberlieferungen des Alten Testaments,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1934, t. XI, p. 184-230. — J. Begrich, *Die priesterliche Tora,* dans *Werden und Wesen des Alten Testaments. Beihefte zur Zeitschr. Altt. Wiss.,* t. LXV, Berlin, p. 63-88.

s'oppose à ce que Moïse ait composé et promulgué, en se servant des lois existantes, un code de lois suivant ce genre littéraire ancien et oriental.

La méthode de M. Jirku fut reprise par M. Albrecht Alt, un des meilleurs représentants de la génération montante des exégètes allemands, dans une petite monographie qui l'emporte de loin sur l'ouvrage précédent par la finesse des analyses, par la rigueur des raisonnements, par la sobriété des conclusions. D'après M. Alt, l'ancien droit des Hébreux comprend deux grandes classes de lois au point de vue de la rédaction : les lois de forme conditionnelle, relevant de la casuistique, et celles de forme apodictique ; de plus, ces dernières se diversifieraient, au moins suivant six patrons différents. Il suffit de comparer les deux classes pour saisir leur profonde opposition.

Les lois que j'appellerai casuelles, introduites à l'ordinaire par *'îm,* « quand » et *kî,* « à supposer que », dérivent des cours de justice locales et laïques. Ces *mischpatim,* — c'est le nom qui leur revient, — n'ont rien de spécifiquement israélite ; leur *Sitz im Leben* est la terre de Canaan, les tribus cananéennes, qui occupaient la Palestine durant la période des Hycsos. On peut même remonter plus haut et voir en elles l'ancien droit oriental, commun à nombre de peuples du Proche Orient. La judicature israélite accepta cette jurisprudence, la sanctionna et l'imposa aux tribus confédérées. La Bible elle-même semble en un endroit établir certains rapports de ce droit avec Josué et la ville de Sichem.

Les lois apodictiques, appelons-les constitutionnelles, se présentent, quant à la forme et quant au fond, sous un jour totalement distinct. L'auteur allègue *Exod.,* XXI, 12, par manière d'exemple typique : *makkèh 'îsch wáméth, môth jûmáth* (p. 41). Ici le *Sitz im Leben* apparaît dans la plupart des cas comme spécifiquement israélite, national et jahvéiste (p. 60). En outre, le ton solennel dépasse le style légal en usage dans les tribunaux ordinaires et le droit casuel (p. 61). Il implique dès lors que les lois émanent, par la voie de promulgations solennelles, d'assemblées religieuses, telle celle qui est décrite dans le Deutéronome, XXVII, et qui s'est accomplie dans l'amphithéâtre prestigieux formé par les montagnes Ebal et Garizim. L'auteur pense que pareilles promulgations solennelles de lois jahvéistes ont eu lieu régulièrement, à savoir, — suivant une suggestion de Mo-

winckel, — tous les sept ans, à l'automne, lors de la Fête des Tabernacles, au cours de laquelle le peuple renouvelait son alliance avec Jahvé. C'est à ces assemblées septennales, affirme M. Alt, que primitivement se rapportait la prescription du Deutéronome, XXXI, 10-13. Et il ajoute : rien ne s'oppose à ce que la première de ces assemblées ait coïncidé avec la conclusion de l'alliance mosaïque dans le désert. Le droit constitutionnel étant essentiellement jahvéiste et le jahvéisme nous ramenant nécessairement par ses origines à la période du désert, c'est à Moïse et à son action sur les tribus que ce droit remonte naturellement (41).

L'étude de M. Alt n'est qu'un essai, mais il nous paraît plein de promesses. Il faudrait, cela va de soi, continuer les recherches sur la voie qu'il a indiquée, et les poursuivre dans le domaine des autres lois, notamment celui des *toroth* sacerdotales. M. Begrich vient d'entreprendre ce travail. Les prémices en furent publiées dans *Werden und Wesen des Alten Testaments,* mais jusqu'à présent elles ne laissent pas encore entrevoir les conclusions historiques de l'auteur.

3. *Approximations d'une synthèse nouvelle de l'histoire profane et religieuse d'Israël.*

Ayant exposé pour le mieux les principales conclusions littéraires nouvelles, il nous reste une dernière tâche, la plus importante et la plus ingrate, à accomplir : celle de dégager des nombreuses publications les lignes générales qui nous permettent dès à présent de nous représenter la synthèse de l'histoire religieuse israélite qui sera peut-être celle de l'avenir, du moins dans les milieux indépendants. Tâche ingrate, écrivions-nous, car les matériaux sont abondants, les variations des auteurs,

(41) Les conclusions que formule M. A. Jepsen (*Untersuchungen zum Bundesbuch,* Stuttgart, 1927) me paraissent moins réussies. L'auteur distingue quatre classes de lois : 1) les *mischpatim* hébreux introduits par la conjonction *'îm* ; 2) puis trois collections de lois non pas hébraïques, mais israélites : a) des *mischpatîm* énoncés par un verbe construit au participe ; b) des lois morales ; c) des lois cultuelles. L'auteur distingue donc les traditions des Israélites et celles des Hébreux ; les deux auraient été combinées par les prêtres jahvéistes peu de temps avant l'organisation de la royauté pour favoriser la fusion des cananéens-hébreux et des israélites.

nombreuses, les lignes synthétiques, à peine soulignées. Nous courons dès lors le risque de dessiner une image qui ne subsiste qu'en nous et de vous présenter une école d'exégètes qui ne se rencontre nulle part hors les pages que nous lui consacrons ici. Qu'on veuille donc bien ne jamais perdre de vue que notre essai de synthèse est nécessairement un peu factice : il groupe des données éparses, il rapproche des membres séparés, il emboîte des articulations disjointes et fait passer par eux un souffle de vie un tant soit peu créatrice. Nous grouperons nos conclusions sous trois chefs : l'histoire politique des Hébreux, leur histoire religieuse, l'histoire de la littérature israélite.

L'histoire politique des Hébreux, faut-il encore le répéter, s'est transformée depuis 1895, année au cours de laquelle Wellhausen publia son dernier ouvrage original sur l'Ancien Testament, d'une manière vraiment remarquable. La toile de fond de cette histoire a été complètement changée. Sur l'horizon historique de l'Ancien Orient se profilent désormais les civilisations de la Babylonie et de l'Assyrie, à partir du règne de Hammurapi, celles de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine, surtout à l'époque de Tell el Amarna, et bientôt celles de la Phénicie grâce aux tablettes de Ras Schamra, et de la Mésopotamie araméenne du Nord grâce aux archives de Mari. Le changement de décor a été aussi profond quant au milieu plus restreint de la terre de Palestine. Les fouilles archéologiques nous ont permis de saisir sur le vif le mélange remarquable d'influences qui s'est accompli dans cette terre de passage, depuis les guerres de conquête de la douzième dynastie égyptienne, — qu'on se rappelle la curieuse description des pérégrinations de l'égyptien Sinuhe, — jusqu'à l'époque du Christ. A l'intérieur même des cycles historiques que les Israélites ont parcourus du XVe au Ier siècle, nous aurions encore à signaler pas mal d'opinions nouvelles qui se sont affirmées avec succès. Je m'arrête à quelques conclusions sur lesquelles, comme sur des gonds, tournent d'importantes sections de cette histoire : la résurrection historique, si j'ose dire ainsi, de Moïse [42], et, en ordre secondaire,

(42) Sur l'œuvre mosaïque lire P. Volz, *Mose und sein Werk,* Tubingue, 1907 ; 2e édit., Tubingue, 1932. — H. Gressmann, *Mose und seine Zeit,* 1913. — F. M. Th. Böhl, *Mozes en zijn werk* (Extrait de *Internationaal Christendom*). S. l. e., 1934. — L. Köhler, *Der Dekalog,* dans la *Theol. Rundschau,* 1929, t. I, p. 161-184. — W. Baumgart-

le retour sur l'avant-scène de quelques personnages dont la critique wellhausénienne avait fait bon marché, notamment de Samuel et de David ; la physionomie nouvelle du roi Josias et de la réforme qu'on lui prête ; l'appréciation beaucoup plus modeste des répercussions que l'exil babylonien a eues sur les origines des croyances monothéistes, messianiques et eschatologiques ; enfin les vues nouvelles sur l'activité d'Esdras et de Néhémie dans la reconstitution de la communauté juive de Jérusalem et dans ce que l'on appelle la naissance du judaïsme ([43]).

Les déplacements des points de vue et des positions stratétiques sont beaucoup moins apparents en ce qui concerne *l'histoire religieuse du peuple élu.* Le terrain est beaucoup plus vallonné ; l'atmosphère, plus brumeuse ; les couleurs, en demiteintes. Les conditions de visibilité sont mauvaises, surtout pour des yeux inexpérimentés. Mais une fois le brouillard percé, on est frappé du chemin parcouru depuis Wellhausen. Les quelques événements de l'histoire religieuse israélite, sur lesquels la critique wellhausénienne a fait reposer sa synthèse, ont été ébranlés : nous visons ici en particulier la réforme de Josias, le prétendu planisme d'Ezéchiel (XL-XLVIII), les répercussions de la crise exilienne, le rayonnement du second temple, le dynamisme d'Esdras et de Néhémie. De même on n'admet plus que l'histoire religieuse d'Israël ait été tout entière pour ainsi dire conditionnée par le jeu de quelques forces qui

ner, *Der Kampf um das Deuteronomium, ibid.*, p. 7-25. — A. Lods, *Israelitische Opfervorstellungen und - bräuche, ibid.*, 1931, t. III, p. 347-366. — W. Caspari, *Neuere Versuche geschichtswissenschaftlicher Vergewisserung über Mose,* dans la *Zeitschr. für Altt. Wiss.*, 1924, t. I, p. 297-313.

(43) Voir sur l'histoire d'Israël la note 24 et la bibliographie critique de R. H. Pfeiffer, *art. cit.* Pour l'Allemagne, il faut faire une mention spéciale des nombreuses publications des professeurs A. Alt et M. Noth, dont plusieurs ouvrent des vues vraiment nouvelles sur l'histoire palestinienne : A. Alt, *Die Landname der Israeliten in Palästina,* Leipzig, 1925. — M. Noth, *Das System der zwölf Stämme Israels,* Stuttgart, 1930. — A. Alt, *Die Staatenbildung der Israeliten in Palästina,* Leipzig, 1930 ; *Die Rolle Samariens bei der Entstehung des Judentums,* dans la *Festschrift Procksch,* Leipzig, 1934 ; *Völker und Staaten Syriens im frühen Altertum,* Leipzig, 1936. — Je tiens aussi à signaler l'abondante documentation qui se trouve rassemblée dans A. H. Godbey, *Premosaic Hebrew Religion. Inductive Outlines for Students,* Durham (U. S.), 1935, et surtout *New Light on the Old Testament,* 3e édit., Durham (U. S.), 1936.

se seraient concentrées autour de deux pôles : le prophétisme et le sacerdoce lévitique. A côté de ces facteurs, dont on ne nie ni l'existence, ni le rôle souvent prépondérant, on en a découvert d'autres plus obscurs, plus modestes, plus oubliés, mais non moins efficaces : la foi populaire, les religions étrangères et leurs influences soit par la voie de l'emprise directe soit par celle des réactions, le réformisme des corporations religieuses : lévites, réchabites, nebiim, fils de prophètes, et d'autres puissances encore sans doute qui n'ont pas été repérées (44).

De plus, la tension entre les prêtres et les prophètes est apparue moins profonde que les wellhauséniens ne l'ont cru, ou, plus exactement, il appert que des formations intermédiaires ont vu le jour, notamment celles des prêtres et chantres qui étaient par ailleurs doués de l'inspiration prophétique. Enfin on a appelé l'attention sur d'autres facteurs de polarisation et de tension : l'opposition entre les royaumes du Nord et du Sud, entre le sanctuaire central de Jérusalem et les sanctuaires régionaux, entre les aspirations messianiques des milieux religieux et le laïcisme du pouvoir royal (45).

Quant *à l'histoire littéraire,* j'avouerai simplement que c'est le domaine où j'éprouve le plus de peine à saisir les lignes maîtresses de l'évolution. Me tromperai-je de beaucoup en indiquant comme traits les plus caractéristiques d'abord le dégoût des procédés de morcellement excessif : les plumpuddings critiques sont passés de mode, ensuite la tendance à cliver les dépôts littéraires de l'Ancien Testament moins dans le sens horizontal, de la succession chronologique, que dans le sens vertical, de

(44) Voir par exemple J. M. P. Smith, *Southern Influences upon Hebrew Prophecy,* dans l'*Am. Journ. Sem. Lit.,* 1918, t. XXXV, p. 1-19. — Le même, *The Effect of the Disruption on the Hebrew Thought of God, ibid.,* 1916, t. XXXII, p. 261-269. — L. Köhler, *Alttestamentliche Theologie,* dans la *Theolog. Rundschau,* 1935, t. VII, p. 255-276 ; 1936, t. VIII, p. 55-69, 247-284.

(45) Un des ouvrages qui font le mieux connaître l'éclairage nouveau sous lequel on commence à envisager l'histoire culturelle et religieuse d'Israël est incontestablement celui de J. Pedersen, *Israel. Its Life and Culture,* Oxford, 1926. Voir aussi J. Kaufmann, *Probleme der israelitisch-jüdischen Religionsgeschichte,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1930, t. VII, p. 23-43. — J. Pedersen, *Die Auffassung vom Alten Testament, ibid.,* p. 161-181. — O. Eissfeldt, *Zwei Leidener Darstellungen der israelitischen Religionsgeschichte* (Kuenen-Eerdmans), dans la *Zeitschr. Deutsch. Morgenl. Gesellschaft,* 1931, t. LXXXV, p. 172-195.

l'élaboration plus ou moins synchronique, de diverses traditions parallèles. Wellhausen tenait rigoureusement à l'ordre chronologique : d'abord les Prophètes, puis la Loi. Désormais on veut bien reconnaître, jusqu'à un certain point, que la Loi et les Prophètes sont deux filons distincts qui remontent, chacun par ses veines propres, jusqu'aux origines du jahvéisme lui-même.

Subsidiairement, pour les tranches littéraires parallèles ainsi distinguées, on se préoccupe relativement peu de leur trouver des noms d'auteurs ; on préfère rechercher les milieux d'où ils sont originaires : écoles, sanctuaires, cercles politiques ou culturels, en d'autres termes le milieu vital, — *der Sitz im Leben,* — qui les a amenés à l'existence et les a nourris de sa substance. Pour chacune des tranches, on reconnaît volontiers que les premières origines remontent à plus haut que Wellhausen ne l'a pensé. Même M. Eissfeldt n'a pu se dérober à cette dernière conclusion, puisqu'il consent à écrire pour chacun des documents wellhauséniens ce que lui-même appelle : sa préhistoire ([46]).

Rien ne permet de saisir davantage sur le vif l'évolution des idées et les approximations de la nouvelle histoire d'Israël, qui est en voie de lente élaboration, que de parcourir attentivement certains ouvrages récents sur lesquels nous avons déjà appelé l'attention. Que nos lecteurs nous autorisent à les renvoyer aux vues de MM. Welch, Böhl, Oesterley-Robinson sur la formation des lois hébraïques, aux synthèses de l'histoire religieuse d'Israël par MM. B. Eerdmans et Meek, voire à l'histoire d'Israël par M. Lods, et aux nombreux ouvrages déjà publiés par un exégète particulièrement actif, M. le professeur Causse, de l'université de Strasbourg ([47]). Ces dernières publi-

(46) O. Eissfeldt, *Einleitung in das Alte Testament,* Tubingue, 1934, p. 8-168. — Voir aussi W. Baumgartner, *Wellhausen und der heutige Stand der alttestamentlichen Wissenschaft,* dans la *Theol. Rundschau,* 1930, t. II, p. 287-307 ; *Alttestamentliche Einleitung und Literaturgeschichte, ibid.,* 1936, t. VIII, p. 179-222. — R. Abramowski, *Vom Streit um das Alte Testament, ibid.,* 1937, t. IX, p. 65-93.

(47) A. C. Welch, *Deuteronomy. The Framework to the Code,* Londres, 1932. Voir sur l'œuvre de Welch l'article précédent, note 58. — F. M. Th. Böhl, *Genesis,* 2e édit., t. I, p. 11-20, Groningue, 1930. — W. O. E. Oesterley - Th. Robinson, *An Introduction to the Books of the Old Testament,* Londres, 1934. Voir dans J. Coppens, *En Marge de l'Histoire sainte,* p. 13, le stemma généalogique des documents

cations reflètent fidèlement les fluctuations de la pensée critique et nous donnent une idée prenante des forces nouvelles et créatrices qui travaillent en ce moment l'exégèse de l'Ancien Testament. C'est encore, à beaucoup d'égards, le tohu-wabohu, mais l'ordre finit toujours par émerger du chaos.

Conclusion.

Les études critiques entreprises et accomplies depuis une trentaine d'années en marge, sinon en opposition, du wellhausénianisme, sont nombreuses et importantes. Plusieurs de leurs résultats peuvent dès maintenant être considérés comme définitivement acquis. Peut-être cependant ces études n'ont-elles pas encore remporté sur toutes les lignes le succès qu'elles méritent. J'en vois la raison, à tout le moins partielle, en ce que les méthodes nouvelles n'ont pas encore produit un travail de synthèse qui se soit imposé comme leur expression classique, ainsi que ce fut le cas pour l'œuvre de Wellhausen au sein de l'école critique. Les histoires d'Israël, publiées par E. Sellin et R. Kittel, ont certes obtenu un large succès, mais il leur manque, à toutes deux, d'avoir pris position résolue en certaines questions fondamentales, que les méthodes nouvelles ont soulevées. Quant à l'histoire littéraire de Hempel, nous en avons dit tout le bien que nous en pensons, mais elle n'est qu'une esquisse et il lui manque un peu d'érudition (48).

d'après la théorie de MM. Oesterley-Robinson. — B. D. Eerdmans, *De Godsdienst van Israël,* 2 vol., Huis ter Heide (Utrecht), 1930. — Th. J. Meek, *Hebrew Origins,* New York, 1936. — A. Lods, *Israël des origines au VIIIe siècle,* Paris, 1930. — M. Causse que nous avons dans le précédent article rangé pour certains aspects de son œuvre parmi les partisans du wellhausénianisme, trouve aussi sa place ici. Il représente en France le dynamisme de l'école Gunkel-Gressmann-Mowinckel. Son œuvre est déjà imposante : *Les Pauvres d'Israël. Prophètes, psalmistes, messianistes,* Paris, 1922 ; *Israël et la vision de l'humanité,* Paris, 1924 ; *Les plus vieux chants de la Bible,* Paris, 1926 ; *Les dispersés d'Israël. Les origines de la Diaspora et son rôle dans la formation du judaïsme,* Paris, 1929 ; *Du groupe ethnique à la communauté religieuse. Le problème sociologique de la religion d'Israël,* Paris, 1937.

(48) R. Kittel, *Die alttestamentliche Wissenschaft in ihren wichtigsten Ergebnissen,* 5e édit., Leipzig, 1929. — A. Lods, *Israël des origines au milieu du VIIIe siècle,* Paris, 1930. — A. T. Olmstead, *History of Palestine and Israel to the Macedonian Conquest,* New York, 1931 (cf. W. F. Albright, dans le *Jew. Quart. Rev.,* 1934, t. XXIV, p. 363-376). — R. Kittel, *Geschichte des Volkes Israel,* 3 vol., 7e édit.,

Mais peut-être l'ouvrage de synthèse, dont nous rêvons, n'est-il pas réalisable. Il est toujours plus facile d'élaborer quelques hypothèses audacieuses, — adaptant une parole connue, nous dirons qu'il suffit à cela de voir les faits à travers une seule idée, — que de vouloir serrer de près la vérité toujours infiniment complexe, surtout dans le domaine historique. La vérité ne peut pas pécher par monoïdéisme et, dès lors, elle doit renoncer à ce fameux ressort de propagande qu'est la simplicité, voire la primarité. Le *simplex veri sigillum* peut trouver son application peut-être à la fine pointe des spéculations métaphysiques ; il se vérifie beaucoup moins souvent dans l'imbroglio de la vie des peuples et des individus.

Mais nous aurions tort de finir sur cette pensée plutôt décourageante. Disons plutôt que la moisson des faits nouveaux n'a pas encore suffisamment mûri ou peut-être que les exégètes n'ont pas fini de battre tout le blé dont ils ont pu, — s'ils n'ont pas failli à leur devoir, — remplir les granges de la science biblique au cours des trente dernières années.

Stuttgart, 1932. — E. Sellin, *Geschichte des israelitisch-jüdischen Volkes,* 2 vol., 1924-1932. — Th. H. Robinson, *A History of Israel,* 2e édit., 2 vol., Oxford, 1934.

LES PERSPECTIVES D'AVENIR

CHAPITRE TROISIEME

L'Histoire critique de l'Ancien Testament.

Les Perspectives d'avenir.

Si nous avions voulu choisir quelques titres sensationnels pour nos articles, nous aurions pu intituler le premier : *D'où venons-nous ?*, puisque nous y avons retracé, dans ses grandes lignes, l'évolution des idées qui ont abouti au succès de l'histoire critique de l'Ancien Testament. Le second, qui nous a fait connaître les principales réactions contre le wellhausénianisme, les orientations nouvelles de la critique d'avant et d'après la grande guerre, aurait pu être libellé : *Où sommes-nous ?* Quant à ce troisième et dernier article, nous pourrions l'inscrire à peu près : *Où allons-nous,* puisqu'il vise à tirer les leçons de l'expérience acquise et à suggérer quelques directives dont nous puissions faire usage dans nos recherches ultérieures. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, ni pour profiter des leçons du passé (1).

(1) Pour la bibliographie, nous pouvons renvoyer aux nombreuses références données au cours des deux articles précédents. Ajoutons-y : A. D'un point de vue critique protestant ou indépendant : J. Batersby-Harford, *Since Wellhausen,* dans l'*Expositor,* 1925, sér. IX, t. V, p. 4-26, 83-102, 164-182, 244-265, 323-349, 403-429. — M. Löhr, *Zum Hexateuchproblem,* dans l'*Or. Lit. Zeit.,* 1926, t. XXIX, p. 4-13. — E. König, *Der doppelte Wellhausenianismus im Lichte meiner Quellenforschungen,* Gutersloh, 1927. — A. S. Peake, *Recent Development in Old Testament Criticism,* extrait du *Bull. John Rylands Library,* Manchester, University Press, 1928. — R. Kittel, *Die alttestamentliche Wissenschaft in ihren wichtigsten Ergebnissen dargestellt,* 5e édit., Leipzig, 1929. — F. M. Th. Böhl, *Hoofdvragen aangaande het Oude Testament,* dans les *Nieuwe Theol. Stud.,* 1930, t. XIII, p. 193-205, 225-238. — E. König, *Ist die moderne Pentateuchkritik auf Tatsachen begründet ? Zur Beleuchtung allerneuester Behauptungen,* Stuttgart, 1933. —

Qu'on nous permette dès l'abord, avant de descendre aux exposés particuliers, de recueillir les impressions générales que nous éprouvons à embrasser, une dernière fois, d'un seul regard le long chemin parcouru.

Si, en l'an de grâce 1938, Julius Wellhausen revenait au monde et s'il inspectait une nouvelle fois le chantier des études critiques de l'Ancien Testament, il le trouverait bien changé, peut-être au point de ne plus s'y reconnaître, depuis qu'il le quitta bruyamment en 1895, en déclarant, à qui voulait l'entendre, la besogne complètement achevée. Les livres de l'Ancien Testament sont de nouveau devenus un vaste champ de travail où les démolisseurs restent nombreux, presque aussi nombreux que les constructeurs. La jonction de l'Ancien Testament avec l'Ancien Orient d'une part, avec le Nouveau Testament de l'autre, n'a pas été réalisée, du moins dans le sens où le génial historien avait cru pouvoir l'accomplir.

Au moment où l'école wellhausénienne fut à son apogée, elle se vanta de la fougue de son coryphée, de l'ardeur irrésistible de ses fidèles lieutenants et de ses troupes. On sait qu'on lui reprocha, plus d'une fois, de manquer de modestie, en lui rappelant le vers d'Horace : *Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.* Mais elle de répondre, en toisant de bien haut ses adversaires :

Bescheidenheit ist eine Zier,
Doch weiter kommt man ohne ihr.

Aujourd'hui les partisans de la modération et du conserva-

W. F. Lofthouse, *The Evolution of Religion in the Old Testament,* dans *The Modern Churchman,* 1934, t. XXIV, p. 259-274. — T. H. W. Maxwell, *The Evolution of Judaism in the Post-Exilic Period, ibid.,* p. 275-294. — S. A. Cook, *Biblical Criticism and the Interpretation of History, ibid.,* 1936-1937, t. XXVI, p. 121-129, 183-194. — G. Hölscher, *Johannes Pedersen « Israel »,* dans les *Theol. Stud. Krit.,* 1937-1938, t. CVIII, p. 234-262. — B. Du point de vue catholique : A. Bea, *Der heutige Stand der Pentateuchfrage,* dans *Biblica,* 1935, t. XVI, p. 175-200. — M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* dans la *Rev. Bibl.,* 1938, t. XLVII, p. 162-183. — C. Du point de vue juif : E. Urbach, *Neue Wege der Bibelwissenschaft,* dans *Monatsschr. Gesch. Wiss. Jud.,* 1938, t. LXXXII, p. 1-22. — L'auteur discute le tome I de l'ouvrage hébreu de J. Kaufmann, *Histoire de la Foi israélite depuis les origines jusqu'à la fin du second Temple,* Tel Aviv, s. d.

tisme ont obtenu une belle revanche et peuvent savourer une certaine victoire. Du ton affirmatif, tranchant, pontifiant de Wellhausen et surtout de ses épigones, la critique de l'Ancien Testament s'est heureusement affranchie. Même ceux qui restent fidèles au système wellhausénien classique, « pour ne pas chavirer une fois de plus dans l'incertitude », et chassent par conséquent, comme de mauvaises pensées, les doutes de Klostermann, Eerdmans, Volz, Rudolph, Jacob et Cassuto, avouent que la construction est bel et bien lézardée, qu'à l'ausculter, à l'aide des plus délicats instruments, elle oscille sur des fondements déjà mis à nu et fortement ébranlés.

Nous pouvons de toutes façons nous réjouir de la leçon de modestie que l'histoire a ainsi infligée à des auteurs trop sûrs d'eux-mêmes et trop présomptueux. Nous pouvons nous réjouir de ce que les meilleurs exégètes indépendants se mettent de nouveau à inculquer les préceptes élémentaires de la méthode historique : « Défions-nous de nos idées, disait G. Lanson, et prenons garde que rien n'y dépasse les faits établis » et Fontenelle, non sans une pointe d'exagération : « Dans les sciences les conjectures ont toutes un droit égal de se produire et souvent n'en ont guère de se combattre ».

Cependant il ne faudrait pas que le sentiment de satisfaction dégénère en celui d'un triomphe absolu, d'autant plus exubérant qu'on profiterait de la victoire sans avoir dû se dépenser beaucoup pour la remporter. Ce sentiment me semble poindre principalement chez quelques auteurs protestants conservateurs, surtout archéologues, qui exploitent les moindres découvertes archéologiques pour en tirer de suite des confirmations de l'une ou de l'autre donnée biblique ou, pire encore, de l'une ou de l'autre thèse de l'exégèse ultraconservatrice. Or, le plus souvent ils procèdent à la légère et font montre d'un manque notable de sens critique, prenant leurs désirs pour des réalités. Nous songeons ici non pas seulement aux informations fantaisistes qui paraissent régulièrement dans la presse tapageuse anglo-américaine, et que parfois nos journaux du continent, même catholiques, reproduisent sous une forme au surplus souvent défigurée, — il n'y a que les grands journaux comme *Le Temps, Le Journal des Débats,* qui veillent à s'informer minutieusement en ces matières et qui puisent leurs informations directement près des Sociétés savantes et des Académies, — mais

même à des publications de certains archéologues, ou de leurs mécènes et protecteurs. C'est par exemple le cas de quelques publications de Woolley, destinées au grand public, ou du petit ouvrage de Sir Charles Marston : *La Bible a dit vrai* (2). Il est dangereux de vouloir replacer dans le cadre des derniers résultats de l'archéologie tel ou tel épisode biblique, par exemple l'histoire du paradis, celle du déluge, voire des événements déjà plus rapprochés de nous, comme la vocation d'Abraham.

Nous voudrions donc apprécier d'un point de vue objectif et, si nous osons dire, avec plus de sérénité, les apports de l'archéologie orientale et des nouvelles méthodes de critique littéraire. Nous serons préoccupé moins de publier un bulletin de victoire que de dresser un inventaire rigoureux et d'établir une balance de comptes exacte. Les faux bilans ne profitent guère. Nous nous demanderons en particulier quelle est la situation nouvelle faite à l'histoire critique de l'Ancien Testament après les diverses réactions dont elle a subi le contre-coup, puis quelle peut être l'attitude de l'exégèse catholique en présence de ces mêmes réactions et de ce que nous pouvons appeler la faillite partielle du wellhausénianisme.

I. *Le Bilan de l'Histoire critique de l'Ancien Testament.*

La première question que nous avons à nous poser, concerne la situation où se trouve l'histoire critique de l'Ancien Testament après les trouées que les diverses réactions, dont nous avons donné un aperçu, ont faites dans le front de combat wellhausénien.

A lire les critiques wellhauséniens eux-mêmes, leurs positions ne sont guère enfoncées. C'est l'avis qu'expriment, avec des nuances bien entendu, par exemple A. S. Peake, Ed. König, J. Battersby-Harford ; c'est aussi l'avis auquel, sous une forme plus mitigée, finit par se rallier M. Lofthouse (3). En fait, si l'on désire porter un jugement sur la situation actuelle de la critique, il nous semble qu'il faut, une nouvelle fois, distinguer dans l'œuvre wellhausénienne trois aspects fondamentaux : historique, religieux et littéraire.

(2) C. Marston, *La Bible a dit vrai.* Version française de Luce Clarence, Paris, 1935.

(3) W. F. Lofthouse, *The Evolution of Religion in the Old Testament,* dans *The Modern Churchman,* 1934, t. XXIV, p. 259-274.

Au point de vue de l'histoire d'Israël, nous avons vu que le wellhausénianisme est en déroute. Que peut-il opposer aux faits archéologiques dont l'exploration du Proche Orient a enrichi notre connaissance ? Ceux que nous avons fait connaître nous paraissent largement acquis, et ruinent à tout jamais l'image wellhausénienne du peuple israélite : peuple soi-disant primitif, isolé des autres nations, animé d'un dynamisme religieux particulier mais naturel.

Au point de vue de l'histoire religieuse d'Israël, nous pouvons affirmer qu'au moins les thèses fondamentales du wellhausénianisme sont passées de mode. Nous croyons l'avoir établi, en dévoilant dans notre précédent article la faiblesse du schéma évolutif présenté par les wellhauséniens pour expliquer la position religieuse unique du peuple israélite dans le Proche Orient. Les études comparatives, loin d'avoir affaibli l'unicité et la transcendance de la religion d'Israël, les ont mises dans un plus puissant relief. L'*Einzigartigkeit* ou l'unicité de cette religion est telle qu'elle ne s'explique aucunement par les seuls facteurs naturels, notamment sociaux et politiques, auxquels les wellhauséniens ont fait appel. Aussi pour rendre compte de la transcendance de la religion d'Israël, les plus sensés d'entre les critiques indépendants reviennent-ils à l'hypothèse d'une série d'expériences religieuses hors ligne, qui auraient débuté par celle de Moïse et qu'ils se hasardent presque à appeler « mystiques ». Mais qui ne voit que c'est là simplement reculer le problème, — car comment expliquer que ces expériences se soient produites uniquement en Israël, et cela d'une façon continue, merveilleusement progressive, — ou bien c'est se rapprocher singulièrement de l'explication traditionnelle et surnaturelle ? C'est pourquoi certains critiques vont jusqu'à dire : « Du point de vue scientifique rien ne s'oppose à ce que l'on considère désormais l'histoire religieuse d'Israël comme supérieure à celle de tous les autres peuples de l'antiquité et que l'on réserve aux facteurs qui l'ont déterminée le nom de mystère ; ce que les croyants pourront traduire : miracle historique. »

D'autres thèses sont également compromises, nous l'avons vu. Toutefois, comme l'histoire de la religion d'Israël est essentiellement liée à celle de la littérature biblique, c'est à celle-ci que nous devons en dernier lieu consacrer notre attention.

Hélas ! c'est le domaine, répétons-le, où il est le plus malaisé de porter un jugement d'ensemble. Assurément, même ici de larges poches se sont formées dans les premières lignes du front de combat littéraire des wellhauséniens, mais la question est de savoir si celui-ci a été réellement rompu.

Pour plus de clarté, envisageons l'*histoire littéraire du peuple d'Israël* sous les principaux aspects qu'elle présente. Distinguons d'abord entre l'histoire critique et l'exégèse proprement dite ; puis, en ce qui concerne l'histoire critique, appliquons-nous à porter un jugement sur ce que nous pourrions appeler les positions-clés, à savoir : la composition du Pentateuque, les rapports entre la Loi et les écrits des Prophètes, les origines littéraires de la prophétie messianique et eschatologique, les origines historiques du Psautier. Plusieurs de ces questions ont déjà été abordées dans notre article précédent, mais nous devons y revenir une dernière fois pour porter sur elles un jugement définitif.

Nous pouvons être bref dans *notre appréciation des critiques adressées à la méthode d'exégèse wellhausénienne*. Nous y souscrivons presque entièrement. Les commentaires de l'école de Wellhausen sont des œuvres froides, cérébrales, où trop souvent les préoccupations esthétiques et religieuses font défaut, alors que l'âme d'Israël, plus que celle de tout autre peuple antique, fut un instrument délicat, où, sous les touches du luthier divin, ont résonné les cordes les plus sensibles du sentiment religieux. Quand on quitte ces commentaires pour prendre en main l'une ou l'autre des grandes œuvres littéraires de l'école de Gunkel-Gressmann, on est saisi par le souffle de vie qui a passé par la critique biblique grâce à l'humanisme de ces deux auteurs. Je n'oublierai jamais l'impression profonde que moi-même j'ai ressentie quand, pour la première fois, j'ai pris connaissance du commentaire de Gunkel sur les psaumes. Quelle fraîcheur de vues, d'idées, de sentiments dans cette œuvre remarquable, surtout à la comparer à certains travaux de l'école dite des *Stubenphilologen !* Il y a entre les wellhauséniens et les critiques de style nouveau toutes les différences profondes qui distinguent, — j'accommode ici une parole de M. Abel Bonnard, — les philologues-abeilles et les philologues-fourmis. Certes, nous restons à distance de ce que les croyants peuvent et doivent

attendre d'un commentaire d'un livre saint, mais il s'y rencontre déjà tant de belles considérations, même religieuses, que l'on est tenté de pleurer de ne pas en rencontrer plus souvent de pareilles chez nous.

En histoire littéraire proprement dite, nous l'avons déjà insinué, nous ne sommes pas à même de porter un seul jugement d'ensemble. Le plus utile nous paraît de grouper nos remarques d'après les principales catégories que nous avons déjà distinguées dans les Livres saints de l'Ancienne Loi. Comme les pages dont nous disposons sont limitées, — d'ailleurs elles nous ont déjà été généreusement octroyées, — on nous permettra de présenter nos conclusions sous une forme un peu abrégée et dans un ordre peut-être un peu trop systématique.

Nous avons montré dans nos deux articles précédents combien *la question de l'Hexateuque* est fondamentale dans l'histoire critique de l'Ancien Testament, par la complexité des problèmes qu'elle soulève, par la portée des solutions qu'elle propose, par les nombreuses et violentes réactions qu'elle a provoquées. Nous sommes donc tenu une nouvelle fois de nous y arrêter un peu plus longtemps qu'aux autres questions. Voici, formulées en quelques thèses, si je puis ainsi dire, les positions autour desquelles une nouvelle théorie critique tend à s'élaborer.

En ce qui concerne la théorie documentaire, remarquons que celle-ci, tout en continuant à exercer une puissante attraction, a subi, du fait des observations critiques dont elle a fait l'objet, plusieurs limitations :

1. Dans la rédaction présente de l'Hexateuque, *les sections narratives et législatives* sont plus ou moins étroitement unies ; toutefois, contrairement à l'opinion wellhausénienne, rien ne prouve que dès les origines des liens littéraires aient existé entre les deux groupes d'éléments ; il apparaît par conséquent, à priori, très discutable de vouloir retrouver dans les deux groupes exactement les mêmes documents (4). Au surplus, la

(4) Déjà le chanoine Van Hoonacker a émis des doutes au sujet des prétendus rapports des sections narratives avec les lois : voir J. Coppens, *Le chanoine Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* Paris, 1935, p. 71-72. Cfr aussi B. D. Eerdmans, *Das Buch Exodus,* Giessen, 1910, p. 146.

critique semble avoir tort de vouloir rechercher la présence des mêmes sources au-delà de l'Hexateuque ([5]).

2. Même *à ne considérer que les sections purement narratives,* la présence des quatre documents classiques : J E D P, est sujette à caution. Seules les histoires jahviste et sacerdotale émergent facilement de la rédaction présente, et possèdent une physionomie et une unité propres qui soient suffisamment attestées. En tant que document distinct, le *Second Elohiste,* nous l'avons vu, est une pièce littéraire de plus en plus discutée ([6]). Quant au *Deutéronomiste,* s'il est bien constitué, il se limite pour ainsi dire au Deutéronome et au Livre de Josué, de sorte que la prétendue recension deutéronomique de l'Hexateuque tout entier est mise en question par plusieurs auteurs.

3. Nonobstant les efforts des critiques pour établir *l'homogénéité* et pour préciser *les origines littéraires des divers documents,* celles-ci restent fort obscures. Aussi parmi les auteurs qui retiennent provisoirement les documents, plusieurs en font-ils honneur à des écoles plutôt qu'à des écrivains particuliers. Quelques-uns, notamment le critique hollandais Böhl, estiment même que les sigles représentent moins des documents proprement dits, — ceux-ci, plus nombreux et plus anciens, seraient à concevoir plutôt à la manière de fragments, — que diverses recensions, qui auraient groupé et coordonné les traditions orales et écrites dont les anciens Hébreux étaient les dépositaires ([7]). Le fait que, dans un même récit, les prétendus documents apparaissent souvent non pas par manière de deux ou plusieurs récits, plus ou moins complets et juxtaposés, mais par petites coupures fort déchiquetées et dispersées, dont l'assemblage forme un curieux imbroglio littéraire, une mosaïque, une marquetterie, s'explique si les diverses coupures représentent des gloses ou des interpolations rédactionnelles, — car c'est par petites doses qu'un rédacteur procède, — mais dans l'hypothèse documentaire, pareil procédé est une absurdité ([8]).

(5) M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* p. 178-179.

(6) Voir P. Volz et W. Rudolph, à la note 38 de l'article précédent : *Les orientations nouvelles.*

(7) F. M. Th. Böhl, *Genesis,* 2 vol., 2e édit., Groningue, 1930 ; *Exodus,* Groningue, 1925.

(8) Il est intéressant de se souvenir ici de l'aventure de l'helléniste Tournier, « qui ayant commencé par trouver dans l'*Ajax* de Sophocle

Se représente-t-on des rédacteurs découpant les textes en quelque sorte aux ciseaux, puis ajustant les diverses coupures, par un jeu de patience, de façon à en faire de nouveau, dans la mesure du possible, un récit plus ou moins suivi ? (9)

4. Si l'on passe des sections narratives aux *collections de lois* que l'Hexateuque contient, les positions de l'école documentaire sont jugées encore plus chancelantes. Sans doute, on reste d'accord pour admettre un groupe de lois deutéronomiques et un groupe, tout aussi important, de lois provenant des milieux sacerdotaux. Mais convient-il de considérer les *toroth* sacerdotales comme une seule et vaste œuvre littéraire, qui se décomposerait ultérieurement en trois documents fondamentaux : le *Heiligkeitsgesetz*, le *Code sacerdotal* proprement dit et l'*Histoire sacerdotale* ? M. Eerdmans, par exemple, conteste formellement l'existence du *Heiligkeitsgesetz* et de l'*Histoire sacerdotale.* A son avis les collections actuellement existantes représenteraient plutôt un dépôt littéraire où se sont accumulées et entreposées, au cours des temps, les nombreuses lois cultuelles qui se sont élaborées progressivement au sein des écoles sacerdotales et lévitiques. On explique ainsi que toutes sont habillées d'un même style. On sait, en effet, comment le style d'école se transmet de génération en génération, surtout quand il s'agit d'une transmission dans des milieux fermés.

Quant aux *Codes élohiste et jahviste,* ce sont des entités dont l'existence apparaît de plus en plus problématique. Les tentatives entreprises pour les identifier, ne paraissent pas réussies. Sur quoi repose l'identification du *Bundesbuch* et de la *Loi élohiste* ? Et peut-on vraiment se contenter d'*Exod.,* XXXIV, 10-26, pour y reconnaître le *Code jahviste* dont la théorie well-

des passages peu dignes de ce grand poète, finit par rejeter la tragédie entière, et qui mourut doutant de l'authenticité des sept tragédies sophocléennes, en demandant pardon à Dieu et aux hommes d'avoir édité de fausses tragédies classiques ». On sait qu'en 1913 Mgr Duchesne rappela cette histoire à M. Loisy. — Voir A. Loisy, *George Tyrrell et Henri Bremond,* Paris, p. 204 et J. Lebreton, *Foi dogmatique et religion mystique. A propos des derniers livres de M. Loisy,* dans *Etudes,* 1937, t. CCXXX, p. 204.

(9) Les auteurs critiques ont essayé de rendre le procédé vraisemblable en invoquant diverses analogies, telles la composition du Diatessaron, et les méthodes de l'ancienne historiographie arabe (Löhr, Eissfeldt, Bevan). M. O. Eissfeldt a signalé tout récemment un nouvel exemple : *Hegel-Kritik und Pentateuchkritik,* dans les *Theol. Blätter,* 1938, t. XVII, col. 33-41.

hausénienne a besoin ? C'est pourquoi, si la plupart des critiques ne nient pas la présence de plusieurs collections de lois, si même le plus souvent ils retiennent matériellement les divisions wellhauséniennes, un nombre croissant d'auteurs se refusent à les répartir entre les quatre documents de l'école grafienne, et cherchent à leur trouver d'autres origines ([10]).

Passons au *second problème critique de l'Hexateuque, l'origine mosaïque de l'épopée et des lois israélites.*

De ce qui précède, ainsi que de notre précédent article, il ressort que la thèse wellhausénienne a subi, ici également, de fameux assauts. Nous croyons qu'en ses affirmations radicales et tranchantes, elle ne subsiste plus. Toutefois, nos collègues catholiques, surtout ceux qui par tempérament inclinent vers les positions conservatrices, se souvenant de la formule de Mgr Batiffol : *Rien n'est si hardi que d'être conservateur,* ne peuvent se faire illusion sur la portée des théories nouvelles. En effet, l'école historico-comparative ne songe pas à attribuer à Moïse tels quels les divers codes de lois que la méthode critique ou la méthode des formes littéraires distingue dans l'Hexateuque. Quelques auteurs toutefois attribuent à Moïse la substance de l'Hexateuque, les institutions fondamentales du mosaïsme, y compris le décalogue, le cadre littéraire général des lois, notamment les allusions au désert et à la Tente de l'alliance, la terminologie essentielle, voire un nombre assez notable de lois particulières dans les divers genres de droit que l'ancienne législation israélite comprend : droit constitutionnel ou national, civil, pénal, rituel, sacerdotal, — lois dont nous ne pourrions cependant guère circonscrire le volume exact.

(10) On trouvera quelques exemples de la manière nouvelle de raisonner, qui recourt pour la diversité des lois par exemple à la diversité des sanctuaires, dans les ouvrages de Welch, Oesterley-Robinson, Böhl, Löhr. D'après Welch : Bb, Qadesch, Sichem, Silo ; H, sanctuaire de Jérusalem ; D, code des prophètes éphraïmites ; Po, lois des prêtres lévitiques. D'après Oesterley-Robinson : E, D, sanctuaires du Nord ; H et Code d'Ezéchiel, Jérusalem ; P, compromis entre le Nord et le Sud, avec préférence marquée pour H et Ezéchiel. D'après Böhl : *Exod.,* XX, 1-17, Sinaï ; Exod., XXXIV, 10-26, Qadesch-Barnéa ; *Exod.,* XX, 20-XXIII, 33, Gilgal-Sichem (*Jos.,* XXIV, 25-26) ; *Exod.,* XXV-XXXI, XXXV-XL, Silo. D'après Löhr : d'une part, les lois du Sanctuaire de l'arche, de l'autre, les lois du Sanctuaire de la tente de l'alliance, ces dernières se rattachant à Qadesch et comprenant le Deutéronome.

Pour une évaluation approximative des lois civiles promulguées par Moïse, le *Bundesbuch* et son édition prophétique, le *Deutéronome,* affirme-t-on, peuvent rendre des services appréciables. Quant aux plus anciennes lois sacerdotales, elles sont à reconstituer, avec moins de certitude, sur la base d'*Exod.,* XXV-XXXI, XXXV-XL, et de *Lev.,* XVII-XXVII, *Lev.,* I-XVI, où l'on distingue le *Heiligkeitsgesetz,* l'*Opfer-* et la *Reinheitstorah.*

Enfin, d'une manière générale, en ce qui concerne les lois, les critiques, même les plus conservateurs, ne perdent pas de vue les remarques judicieuses de Fustel de Coulanges : « Il n'est pas dans la nature du droit d'être absolu et immuable ; il se modifie et se transforme, comme toute œuvre humaine. Chaque société a son droit, qui se forme et se développe avec elle, qui change avec elle ; et qui enfin suit toujours le mouvement de ses institutions, de ses mœurs et de ses croyances » (11).

Si l'origine mosaïque n'est affirmée qu'avec des restrictions notables, par contre l'origine anté-exilienne, voire très ancienne, de la majeure partie des lois israélites est désormais une hypothèse à laquelle beaucoup de critiques se rallient. Les milieux historiques et culturels dans lesquelles la législation israélite s'emboîte le mieux, — en d'autres termes, plus techniques, ceux mêmes de l'histoire des formes littéraires, leur *Sitz im Leben,* — nous reportent avant l'exil : pour certaines lois, c'est l'ancien droit oriental, peut-être de façon plus précise, le droit cananéen ; pour d'autres, ce sont les origines du jahvéisme, les temps de Moïse et de Josué ; pour d'autres encore, la période du sanctuaire de Silo ou celle de la splendeur du premier temple, c'est-à-dire les règnes de David, qui en prépara les fondements, et de Salomon, qui en acheva la construction ; pour d'autres enfin, la période d'étroite collaboration du sacerdoce et du prophétisme, telle qu'elle s'établit aux premières origines du jahvéisme, — Moïse est un lévite-prophète, — et lors de l'entente cordiale entre les prêtres et les *nebiim* sous le haut patronage de Samuel. Au surplus, parmi les gloses et additions nombreuses, il n'en est guère, de l'avis même des wellhauséniens, qui combattent les institutions ou mœurs païennes d'après

(11) Fustel de Coulanges, *La Cité antique,* Paris, Hachette, s. d., chapitre VIII, p. 363-364.

l'exil ; toutes à peu près visent les abominations de la terre de Canaan d'avant l'exil. Or, si les gloses se révèlent déjà comme originaires d'avant la catastrophe de 587, il en est ainsi, à fortiori, des documents auxquels elles ont été incorporées pour en modifier la portée primitive. Au reste, — et c'est une contre-épreuve excellente, — contrairement à l'avis des wellhauséniens, les temps postexiliens se prêtent très mal à un *Sitz im Leben* pour la législation du Pentateuque. Plusieurs critiques conviennent qu'à lire les écrits de l'époque d'Esdras et de Néhémie, les préoccupations sacerdotales ne sont pas à l'avant-plan. Si quelque code paraît avoir eu de l'influence à cette époque, c'est plutôt au Deutéronome, nous dirions à une nouvelle édition du Deutéronome qu'il faudrait songer ([12]).

Après ce que nous venons de dire touchant les origines de l'Hexateuque, nous pouvons considérer comme résolu *le second grand problème de critique littéraire soulevé par l'école wellhauśénienne : celui des rapports de la Loi avec le prophétisme.* La position de Wellhausen ne peut plus se soutenir. A parler même critiquement, le droit israélite, aussi bien religieux que civil, est antérieur dans sa substance au mouvement prophétique qui débuta, au cours du IXe siècle, avec Elie et Elisée. Les prophètes n'ont pas écrit sur une page toute blanche leur prédication morale. A leur arrivée, l'âme israélite se présentait déjà à eux comme un palimpseste. Leur œuvre fut une entreprise de réforme ; leur message fut un appel pour le retour aux traditions. Sans doute, on ne « repristine » jamais entièrement le passé ; toute réforme, même quand elle prétend simplement restaurer les mœurs, entraînée qu'elle est par son propre mouvement, dépasse toujours les buts qu'elle s'était fixés. Ce fut sans doute le cas de la réforme prophétique. Cela n'empêche pas que sincèrement, et non par un artifice de propagande, les prophètes se soient réclamés des traditions mosaïques et nomadiques les plus anciennes.

Réformateurs du présent, par désir de conserver le passé,

(12) On connaît les tendances prophétiques et messianiques (voire p. ex. l'étude de Volz sur le messianisme) qui se manifestent dans le Deutéronome. Le chanoine Van Hoonacker s'était vivement rendu compte de la position particulière de ce code : voir J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 26-28, 56-77, 65-67, 74.

les prophètes se sont montrés les collaborateurs du sacerdoce lévitique. Telle que les wellhauséniens l'ont décrite, l'opposition entre le sacerdoce et le prophétisme n'a jamais existé. Il y eut sans doute entre les deux institutions des heurts et des froissements, peut-être même des luttes occasionnelles, le prophétisme représentant l'aile marchante du jahvéisme. Mais l'opposition ne fut jamais radicale. Je me représente volontiers leurs rapports mutuels suivant l'image qu'en a tracée M. Welch, l'exégète écossais auquel nous avons déjà plus d'une fois renvoyé (13).

Ce n'est pas seulement du point de vue de la Loi que les wellhauséniens ont envisagé le prophétisme, mais aussi en rapport avec les *origines de l'eschatologie nationale et messianique.* On sait combien les critiques ont été portés, sous l'influence des théories wellhauséniennes, à reculer jusqu'à l'exil, même jusqu'après l'exil, les premières manifestations claires de l'espérance messianique et des visions eschatologiques. Nous croyons que, sur ces deux articles du crédo israélite, l'école de Gunkel-Gressmann leur a infligé un démenti catégorique (14). Il faut toutefois ne pas oublier que les espérances d'Israël ont revêtu au cours des temps diverses expressions matérielles. Ce serait pécher gravement contre l'histoire que de vouloir les ramener à quelques thèmes extrêmement simplistes, au surplus empruntés aux catégories de la théologie chrétienne. Ici, plus qu'ailleurs, il s'agit de nuancer. Les couleurs restent sans doute les mêmes au cours des temps, les nuances varient (15).

Il reste un dernier domaine d'études à signaler, — le quatrième de ceux que nous nous sommes proposé d'examiner : *les origines des psaumes.* Ici la critique réactionnaire, il faut en convenir, s'est rapprochée beaucoup moins de l'opinion traditionnel-

(13) A. C. Welch, *Prophet and Priest in Old Israel,* Londres, 1936. — Lire aussi J. Kaufmann, *Probleme der israelitisch-jüdischen Religionsgeschichte,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1930, t. VII, p. 23-43 ; 1933, t. X, p. 35-47.

(14) On mesurera la distance parcourue en comparant aux conclusions de Gunkel-Gressmann celles d'un ouvrage de jeunesse de Paul Volz, dédié à Julius Grill : *Die vorexilische Jahweprophetie und der Messias,* Goettingue, 1897.

(15) Ed. Tobac-J. Coppens, *Les Prophètes d'Israël,* 2e édit., Malines, 1932.

le, — l'origine davidique des psaumes, — qu'elle ne l'a fait pour l'origine mosaïque du Pentateuque. Par conséquent, il continue à subsister un fossé difficilement franchissable entre les vues de la tradition et celles de la critique même réformiste. Mais un fossé tout aussi large s'est creusé du côté des conclusions wellhauséniennes, puisque désormais on veut bien reconnaître un large psautier préexilien, royal et liturgique. Certains auteurs vont jusqu'à dire que les idées, les croyances, les pratiques qui se font jour dans les psaumes manifestent un stage de la pensée israélite pour lequel, du moins quant aux sources de son inspiration, la période royale de David n'est peut-être pas assez reculée ([16]).

Est-il encore besoin de revenir, au terme de nos conclusions, sur *l'histoire religieuse d'Israël* d'après les wellhauséniens ? Personne ne songe à nier que les idées et les événements sur lesquels Wellhausen a attiré l'attention : le réformisme des prophètes, l'œuvre de Josias, la crise exilienne, la restauration du judaïsme sous Esdras et Néhémie, ne représentent certaines puissances ou étapes de l'évolution religieuse du peuple élu, mais il n'est plus permis d'y voir les grandes coupures, ni, à fortiori, les plaques tournantes de cette histoire.

On nous demandera sans doute : et le canon critique mitigé, que vous venez de nous faire connaître, n'a-t-il pas, lui aussi, déjà son avenir derrière lui ? et, par ailleurs, est-il mieux conciliable avec les données de la foi chrétienne que le canon critique wellhausénien ?

Comme nous n'avons pas le charisme de la prophétie, il nous est difficile de répondre à ces questions, surtout à la première. Risquons-nous toutefois à dire ceci. *D'abord, quant à l'avenir du canon critique mitigé,* je crois que ce canon présente plus de garanties de viabilité que l'ancien système wellhausénien dans la mesure où il est le résultat de plusieurs contre-épreuves ; mais, sans doute, comme toute hypothèse scientifique, il est susceptible

(16) J. Pedersen, *Israel. Its Life and Culture*, Oxford, 1926 ; *Israel* I, Copenhague, 1920 ; 2ᵉ édit., 1934 ; II, Copenhague, 1934. — Voir le résumé de l'ouvrage et les critiques que lui adresse G. Hölscher, *Johannes Pedersen, « Israel »*, dans *Theol. Stud. Krit.*, 1937-1938, t. CVIII, p. 234-262.

de correction : *Souvent critique historique varie, bien fol est qui s'y fie.* Quant à son orthodoxie, si l'on consent à interpréter largement les données de la Bible sur l'authenticité des écrits inspirés, — je crois qu'en général cela est possible sans dommage pour la doctrine de l'inspiration, ainsi que l'Eglise nous en a donné un exemple frappant en ce qui concerne les soi-disant livres de Salomon, — je ne crois pas que le canon littéraire critique mitigé, libéré au surplus des fausses présuppositions religieuses ou historiques, heurte les données certaines de la foi. Mais, il y a aussi à considérer les directives ecclésiastiques. De ce point de vue, des réserves graves sont à formuler, comme nous le verrons plus loin en traitant de l'enseignement et des recherches bibliques dans les universités catholiques.

Mais, quoi qu'il en soit de cette dernière question, en présence des graves insuffisances du système wellhausénien, il importe que les auteurs qui entreprennent encore d'écrire l'histoire d'Israël, se libèrent désormais des cadres critiques reçus jusqu'à présent et cherchent pour leurs œuvres un plan et des points de vue largement nouveaux. Pourquoi ne chercheraient-ils pas, pour la mise en œuvre des matériaux et le choix des points de vue, quelques modèles parmi les auteurs qui ont renouvelé parmi nous l'historiographie profane, des temps anciens et modernes ? Jadis Ewald ne dédaigna pas de se mettre à l'école de Niebuhr ; aujourd'hui aussi le contact des sciences sacrées avec les disciplines plus profanes peut parfois produire d'excellents fruits.

II. *L'Histoire critique de l'Ancien Testament et l'enseignement biblique dans les Séminaires.*

Il va de soi qu'en présence de l'énorme travail critique dont nous n'avons tracé qu'une faible image, l'exégèse catholique ne peut pas rester indifférente ni se croiser oisivement les bras dans un sentiment de supériorité. Il ne lui suffirait pas non plus de traiter les théories critiques à la légère d'hypothèses fantaisistes ou de peste rationaliste pour en avoir triomphé. Les gros mots n'ont pas de cours légal sur le marché de la science. Au reste, peut-on estimer que l'immense travail accompli par des générations de savants, dont plusieurs, — quoi qu'on puisse penser au premier abord, — n'étaient animés d'aucune hostilité

à l'égard des traditions judéo-chrétiennes, n'aurait abouti qu'à des châteaux de cartes que le moindre souffle de prétendu bon sens suffirait à renverser ? Car, ne l'oublions pas, certaines thèses, — par exemple celle du deutéro-Isaïe, — continuent à recueillir parmi les critiques une adhésion unanime. Ce serait bien étrange, ce serait à désespérer, sinon de la raison humaine, au moins de la méthode historique, alors que, en d'autres domaines, nos propres historiens prisent celle-ci comme un instrument merveilleux de la recherche scientifique. Les règles qui valent pour l'étude d'un document littéraire de l'âge patristique, médiéval ou moderne, perdraient-elles par hasard leur valeur quand il s'agit d'un écrit inspiré ? Qui oserait, en théorie, soutenir pareille affirmation ? Qui, en pratique, peut se conduire, comme s'il en était ainsi ?

L'exégèse catholique doit donc, me semble-t-il, prendre position vis-à-vis de l'histoire critique : *vivere non est necesse, navigare necesse est !* Toutefois, et c'est une affirmation liminale sur laquelle je me permets d'insister, il ne faut pas qu'elle le fasse à tous les degrés de l'enseignement dans la même mesure et avec la même netteté. Dans l'enseignement biblique des séminaires notamment, les questions critiques ne doivent occuper, nous semble-t-il, qu'une place secondaire. Expliquons-nous !

D'abord, ne perdons jamais de vue que l'histoire critique, quelle que soit en elle-même son importance, n'est qu'une science auxiliaire de l'exégèse. Elle en est le vestibule d'où rayonnent les corridors vers les diverses branches du savoir biblique. Appelée à guider nos pas dans les travaux d'approche de l'exégèse, elle doit se retirer aussitôt sa besogne accomplie. Les esprits une fois orientés, qu'on lui donne congé, qu'on aborde franchement l'explication du texte, qu'on fasse lire aux étudiants l'Ecriture sainte elle-même. N'est-ce pas un défaut de certains manuels de s'arrêter durant des pages nombreuses et fastidieuses à l'énumération d'auteurs, au déballage érudit d'opinions, d'arguments pour et contre l'authenticité et l'historicité des livres, et d'oublier dans l'entretemps l'essentiel : l'étude des écrits inspirés en eux-mêmes ? On se retire de la lecture de pareils ouvrages, l'esprit creux, sans amour de la sainte Ecriture, sans connaissance positive de la doctrine inspirée. On n'a pas dé-

passé le paillasson d'orientation ; on s'est arrêté au vestiaire ([16bis]).

Ensuite, l'histoire critique présuppose en règle générale des connaissances linguistiques que la moyenne des séminaristes ne possède pas et n'est pas appelée à posséder. En ce qui concerne l'Ancien Testament, l'ignorance de l'hébreu offre une difficulté particulière. Ce ne sont pas quelques bribes du vocabulaire hébreu ni, à fortiori, l'explication de quelques hébraïsmes qui aideront les séminaristes à comprendre par exemple les arguments internes pour ou contre l'authenticité d'un livre inspiré.

Même indépendamment des notions de linguistique qu'elle présuppose à l'ordinaire, la critique littéraire est à la fois une science et un art des plus difficiles à manier. C'est une opinion répandue que l'histoire est à la portée de tout le monde, que la philosophie est la chasse réservée à quelques élus. Hélas ! il n'en est rien. Peut-être tout le monde est-il capable de dresser plus ou moins convenablement une bibliographie, de noircir des fiches, voire de publier un gros bouquin d'érudition ; rares ceux qui parviennent à digérer la matière historique et à hausser leur exposé jusqu'à un plan où il se transforme en une vision, non plus en superficie mais en profondeur, des hommes et des événements qu'ils décrivent. S'il est difficile de saisir un argument de philosophie ou de théologie spéculative, il l'est tout autant de comprendre un subtil argument de critique. Dès lors, l'histoire critique doit être réservée aux meilleurs éléments, à ceux qui disposent du temps nécessaire à une formation approfondie. Sans doute, M. Goebbels, le ministre du Reich, exagère-

(16bis) Si le professeur doit éviter dans ses cours les questions spéciales et techniques, il ne peut pas s'en dispenser dans ses études personnelles. Tout maître sait par expérience que seule une connaissance approfondie, exhaustive, si c'est possible, des questions qu'il doit enseigner, lui permet d'en faire un exposé simple, clair, substantiel. Ce sont les demi-savants qui brouillent leur enseignement. Heureux les professeurs de séminaire qui n'ont jamais fini d'étudier, et qui ne cèdent pas aux tentations de se disperser, si fréquentes de nos jours. Si la tête ne réfléchit plus, que feront les autres membres ?

Nous avons déjà dit ailleurs qu'il y aurait avantage à confier dans les grands séminaires à un maître spécial l'enseignement de l'Ancien Testament. Quand un seul et même professeur est chargé d'expliquer toute l'Ecriture sainte, son attention se porte, et c'est naturel, sur les écrits néo-testamentaires : voir J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* p. 73-74.

t-il en affirmant qu'à peine dix pour cent des hommes sont capables de comprendre un raisonnement et que, par conséquent, la propagande et l'enseignement, cette forme plus parfaite et plus raffinée de propagande, doit se faire par voie d'énoncés positifs, catégoriques, qui suggestionnent l'auditoire et ne souffrent pas la contradiction ([17]). Il n'en est pas moins vrai que ce serait faire fausse route que de vouloir construire sur une base principalement critique l'éducation de la grande masse, même des séminaires.

Qu'on ne perde d'ailleurs pas de vue quel est l'objet précis de l'enseignement que l'on doit donner aux clercs : non pas précisément de poursuivre la spécialisation : *to know more and more about less and less,* mais de fournir aux aspirants du sacerdoce, dans les divers domaines du savoir ecclésiastique, une synthèse solide de la science sacrée, puis les moyens de pouvoir communiquer celle-ci, avec conviction et chaleur, aux fidèles qu'ils seront appelés un jour à évangéliser et à instruire. Or, les prêtres n'auront pas précisément à discuter devant les fidèles sur les documents J E P D, mais ils auront à leur présenter, dûment préparés, les aliments de choix que contiennent les divines Ecritures, ces livres saints que Dieu dans sa bonté a légués à l'Eglise, suivant une parole de l'*Imitation,* comme la nourriture spirituelle de ses enfants ([18]).

(17) On s'explique ainsi la part énorme faite dans la formation naziste à l'art oratoire. Pour M. Hitler, l'éloquence est à la base de toute action directe sur les masses. Il a même noté, dans *Mein Kampf,* que celles-ci étaient plus accessibles à la parole le soir que le matin. Un des premiers hommes de confiance du Führer dans le parti des Allemands des Sudètes, M. Krebs, est l'auteur d'un livre sur l'art de parler : *Redner, lerne reden ! Fas est ab aliis doceri !* Cependant, dans l'enseignement proprement dit, l'art oratoire risque souvent de faire tort à la pénétration de la pensée : *Der Professor hört auf wo der Redner beginnt !*

(18) On sait comment dans l'Eglise protestante le besoin d'une interprétation plus théologique et « pneumatique » des saintes Ecritures s'est fait jour. Toutefois certains auteurs trop réactionnaires versent dans un fidéisme dangereux : cfr F. Feldge, *Die Frage des alttest. Christuszeugnisses,* dans les *Theol. Blätter,* 1936, t. XV, col. 25-30 ; G. von Rad, *Sensus Scripturae Sacrae duplex ? ibid.,* col. 30-34 ; H. Strathman, *Zum Ringen um das christliche Verständnis des Alten Testaments, ibid.,* col. 257-260 ; H. Hellbardt, *Die Auslegung des Alten Testaments als theologische Disziplin, ibid.,* 1937, t. XVI, col. 129-143 ; W. Eichrodt, *Zur Frage der theologischen Exegese des Alten Testaments, ibid.,* 1938, t. XVII, col. 73-87.

Chez les catholiques des tendances similaires se font jour, mais sous

Au reste, il y a dans l'enseignement de la sainte Écriture d'autres branches sur lesquelles il importe au professeur et aux élèves des séminaires de porter toute leur attention. Qu'on nous permette d'en signaler quelques-unes.

Une première branche des disciplines scripturaires qu'il faudrait cultiver, c'est la théologie biblique. Nous n'inventons rien en la matière. Qu'on se donne la peine de relire les excellentes instructions de la lettre apostolique *Quoniam in re biblica,* du 25 mars 1906 (19). La théologie biblique y figure, on le verra, à une place d'honneur. Surtout la doctrine monothéiste et messianique de l'Ancien Testament doit être remise en honneur. Jadis l'enseignement catholique disposait de bons ouvrages en la matière. La critique ayant tout bouleversé, un grand nombre d'exégètes se sont découragés ; jugeant l'entreprise d'élaborer une théologie de l'Ancien Testament désormais trop difficile, ils se résignent à n'en plus parler. Quelle grave négligence ! Nous paraissons d'autant moins excusables qu'en ce domaine nous pourrions nous livrer à la recherche même scientifique à cœur joie. Rien, ici, n'entrave nos investigations, car l'exposé des idées religieuses et de leurs nuances peut être entrepris en dehors des cadres de l'histoire littéraire et politique, sur un plan qui transcende le temps et l'espace et qui évite, par conséquent, l'histoire critique et ses guet-apens. Pareil tableau doctrinal serait une admirable toile de fond pour une explication comparative de l'Ancien Testament avec l'enseignement religieux néo-testamentaire (20). On ne peut donc que féliciter chaudement les Révérends Pères Vosté et Ceuppens d'avoir inauguré par leurs publications un renouveau de la théologie biblique (21).

une forme plus sobre, dans des limites raisonnables. Elles viennent d'aboutir à la publication d'une grande anthologie biblique que nous venons de parcourir. Notre première impression est favorable : *Herders Laienbibel zur Einführung ins Bibellesen mit Geleitwort des Herrn Kardinal-Erzbischofs Karl Joseph Schulte von Köln.* Ausgabe A. Fribourg-en-Br., Herder, 1938.

(19) *Enchiridion Biblicum,* Rome, 1927, p. 60.

(20) Voir un essai de pareille explication comparative par C. Montefiore, un des plus brillants représentants du judaïsme libéral : *The Old Testament and After,* Londres, 1923.

(21) J. M. Vosté, *Studia Paulina,* Rome, 1928 ; *Studia ioannea,* 2e *édit.,* Rome, 1930 ; *Studia Theologiae Biblicae N.T.,* 3 vol., Rome, 1933, 1934, 1937. — F. Ceuppens, *De prophetiis messianicis in Antiquo*

En second lieu, on veillera à donner aux séminaristes un exposé solide de l'histoire générale d'Israël, histoire dont ils ne peuvent se passer ni dans l'enseignement de l'Histoire Sainte, ni dans celui de l'apologétique chrétienne, et on fera bien d'y incorporer brièvement, en traitant des sources, les quelques substantielles notices littéraires dont l'auditoire aura besoin (22). Par contre, on ne s'arrêtera pas aux nombreuses difficultés de l'histoire critique ; en présence des divergences de vues qui se manifestent sur quelques points particuliers, notamment la rédaction présente du Pentateuque, les origines littéraires du psautier, la paternité littéraire du *Livre de la Consolation d'Israël* (*Is.*, XL-LXVI), j'estime qu'il est sage d'en faire abstraction, suivant les conseils d'un certain nombre de bons exégètes, dont l'orthodoxie est au-dessus de tout soupçon, — nous avons jadis signalé parmi eux les éditeurs de la *Bible des Jeunes,* — et à l'avis desquels nous nous sommes rangé (23). On traitera donc du psautier et du *Livre de la Consolation d'Israël* à l'époque où ces écrits ont exercé le plus d'influence. Quant au Pentateuque, on en parlera, pour ses origines et sa substance, à

Testamento, Rome, 1935. — Voir aussi J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* Paris, 1936, p. 80-81, et les nombreux articles publiés par les soins de M. le chanoine Pirot, dans le *Supplément* au *Dictionnaire de la Bible.*

(22) Voir l'essai de E. Magnin, *L'Ancien Testament. Préparation évangélique,* dans *Apologétique,* p. 243-315. Paris, 1937, et les directives de mon petit ouvrage : *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* p. 53-66.

(23) *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* p. 34-35, 71-72. — Evidemment il ne faudrait pas laisser l'impression aux jeunes gens qu'on leur cache ou qu'on leur dérobe en partie la vérité, le vrai visage de l'histoire israélite. Cela n'est pas. Le professeur est parfaitement sincère quand il dira à peu près à ses auditeurs : « Nous ne pouvons pas vous laisser ignorer qu'à propos de nos documents se posent de graves problèmes de critique. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ces discussions, d'autant moins que la science critique elle-même reconnaît ne pas encore avoir pu résoudre toutes les difficultés. Il suffit, pour l'instant, que vous sachiez que ces discussions, quelle qu'en soit l'issue, ne peuvent mettre en doute aucune donnée de la foi, et que l'Eglise, déclarant les preuves non avenues, tient largement aux positions traditionnelles. En pratique, comme ces écrits ont exercé leur influence sur de longues périodes, il nous est loisible, pour reconstituer, à l'aide d'eux, l'histoire d'Israël, de les utiliser à diverses époques. Ce qui nous offre, entre autres avantages, celui de pouvoir éviter les imbroglios critiques et de construire sur un terrain où le danger d'éboulements éventuels est le plus possible circonscrit. »

l'époque de Moïse, puis, aussi à l'époque de Néhémie et d'Esdras pour le regain d'influence qu'il obtint alors et qui a abouti au pharisaïsme et au rabbinisme. On pourra se rendre compte plus en détail de ce plan et de son exécution dans l'opuscule déjà cité : *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* auquel mes collègues ont réservé un accueil des plus bienveillants. Peut-être pourrait-on encore ajouter au plan y exposé un chapitre sur *La littérature royale d'Israël aux temps des rois David et Salomon.* Ce serait l'occasion d'amorcer à leur contexte historique et traditionnel la littérature des psalmistes et des sages israélites.

Enfin, nous tenons à signaler un troisième aspect de l'exégèse, auquel nous attachons du prix, à savoir l'aspect esthétique ou littéraire. Il y eut un temps où il était de bon ton d'approcher d'un point de vue littéraire les saints Livres. On cherchait à inculquer le goût de leur lecture en vantant, en détaillant même, toutes leurs beautés. Le succès des théories critiques a largement contribué à faire oublier l'aspect esthétique, pourtant si prenant, des Livres saints. D'aucuns même n'ont pas manqué de s'en moquer comme de la *Schöngeisterei.* Et cependant l'intelligence littéraire et esthétique des Livres saints a son intérêt non seulement pour la pénétration philologique de ces vieux documents, mais aussi pour la formation religieuse et catéchétique des clercs. Il y a dans les saintes Ecritures une puissance d'expression remarquable, dont la meilleure prédication a, de tout temps, fait son profit et qui garde son efficacité, même pour les temps présents. Revenons donc à une interprétation un peu plus esthétique des saints Livres et exigeons du futur professeur d'exégèse qu'il ait l'âme un tant soit peu poétique ([24]). Cette nécessité d'une exégèse esthétique des vieux textes, M. Abel Bonnard l'a exposée avec un grand talent devant l'auditoire humaniste qui s'était réuni, le 20 avril, à Strasbourg pour le Troisième Congrès « Guillaume Budé », dans une conférence intitulée : *L'art d'approcher les chefs-d'œuvre littéraires.* « Autrefois, disait l'éminent académicien, nos maîtres n'étaient pas des puits de science, mais ils savaient l'essentiel. Ils s'entendaient à éveiller le goût et l'admiration

(24) Voir par exemple A. Wünsche, *Die Schönheit der Bibel.* I. *Die Schönheit des Alten Testaments,* Leipzig, 1903.

des chefs-d'œuvre, parfois jusque chez le dernier de la classe, qui n'était pas nécessairement le plus stupide. Ils étaient des lettrés, si l'érudition n'était pas leur fait. Or, l'érudit est une fourmi, et le lettré une abeille. Un détail d'érudition, assurément, n'est pas toujours inutile », mais les savants qui font de l'érudition pour le plaisir d'en faire « ressemblent à des astronomes qui accumuleraient délibérément la poussière devant l'astre sur lequel ils braquent leur lunette ». C'est la vérité même, elle est admirablement dite, et il convient qu'on en tienne compte dans l'enseignement, même dans celui des séminaires.

En bref, nous pensons pouvoir inviter les professeurs des séminaires à donner dans leur enseignement le pas à la synthèse sur l'analyse, à la compréhension historique sur l'érudition. Les prêtres ont grandement besoin de quelques excellentes vues d'ensemble. Si nous ne sommes plus capables de présenter aux jeunes gens que nous devons former une synthèse vitale de l'histoire du monde et notamment des origines judéo-chrétiennes, ils en chercheront une ailleurs, et quelque mythe du XXe ou d'un autre siècle viendra meubler leur intelligence. Le besoin de synthèse, — *the quest for unity,* — est inné à l'esprit humain, depuis l'intelligence des primitifs jusqu'à celle d'aujourd'hui. L'histoire critique n'y peut rien changer ([25]).

III. *L'Histoire critique de l'Ancien Testament, l'enseignement universitaire et la recherche scientifique.*

Si l'enseignement élémentaire, moyen, voire l'enseignement supérieur des séminaires peut dans une large et salutaire mesure éviter les questions critiques, il en est tout autrement de l'enseignement et de la recherche universitaires. Il appartient en effet à la science historique de ne pas s'aventurer à reconstruire la physionomie du passé aussi longtemps qu'elle n'a pas dressé un inventaire rigoureusement objectif et critique des sources dont elle dispose.

En face de cette nécessité, l'Eglise n'a pas le choix de beaucoup d'attitudes. Il ne s'en présente que deux : celle de s'abstenir

(25) Sur l'enseignement des sciences sacrées dans les séminaires voir désormais : *Sacra Congregatio de Seminariis et Studiorum Universitatibus. Enchiridion Clericorum. Documenta Ecclesiae alumnis instituendis,* Rome, 1938.

de toute histoire en se cantonnant dans l'indifférence, ou celle de pratiquer cette science suivant toutes les exigences que comporte sa méthode.

Je ne crois pas que les autorités qui ont la responsabilité de la bonne marche des affaires ecclésiastiques aient jamais sérieusement envisagé la première alternative. Sans doute, l'Eglise ne doit pas trop compter sur la science comme instrument d'apostolat. On ne se convertit pas pour avoir été battu à coups de syllogismes ou d'arguties philologiques. Si la science rend service à la foi, c'est plutôt comme arme de protection, dans la mesure où elle met les croyants à l'abri des incursions ennemies, où elle triomphe de leurs hésitations, et prévient leurs doutes, dans la mesure aussi où elle fournit aux fidèles les éléments dont ceux-ci ont besoin pour intégrer leurs croyances dans les grands systèmes des sciences humaines, auxquels aucun homme, un tant soit peu cultivé, ne peut rester étranger. C'est pourquoi, à la rigueur, en certaines circonstances exceptionnelles, l'Eglise pourrait renoncer à pratiquer elle-même la science et se présenter au monde dans un état de dépouillement complet, n'ayant plus rien d'autre à lui montrer que la magnificence de sa foi, l'héroïsme de ses vertus, le prodige de ses miracles. L'hypothèse que nous envisageons, n'appartient pas uniquement au domaine des contes féériques. L'état d'exception, dont nous parlons ici, s'est déjà réalisé plus d'une fois, quand l'Eglise molestée, persécutée, limitée dans son activité, appauvrie, se retirait dans les catacombes et n'avait plus d'autres armes à fourbir que les conseils évangéliques de son Maître.

En temps ordinaires, l'Eglise, mère généreuse et fervente protectrice de l'humanisme au sens le plus large, désireuse, par surcroît, de prouver à la face du monde qu'aucun conflit n'existe entre l'ordre de la grâce et celui de la nature, tient à promouvoir toutes les disciplines qui enrichissent le patrimoine spirituel de l'humanité, y compris celle des sciences historiques.

L'Eglise veille donc à promouvoir même chez elle l'histoire critique des Livres inspirés, et ceux auxquels elle fait appel pour remplir cette mission doivent avoir à cœur de répondre à cette invitation, en se consacrant à cette tâche difficile de toutes leurs forces. Car, et nous tenons à le dire, mieux vaudrait l'abstention complète, l'attitude de renoncement évangélique aux biens de ce monde, y compris ceux de la science, que le culte

imparfait des disciplines scientifiques sur lesquelles, ne l'oublions jamais, les non-croyants possèdent, qu'on le veuille ou non, un droit de regard, sinon de contrôle. Ceux-ci, et peut-être aussi un certain nombre de fidèles hésitants dans la foi, chercheraient et trouveraient dans nos sophismes, dans nos hypothèses et conclusions scientifiques mal bâties, les prétextes dont ils sont à l'affût, pour refuser ou retirer leur adhésion aux dogmes chrétiens.

Je suis un tant soit peu confus de rappeler ici ces vérités de La Palice, auxquelles tous les savants catholiques souscrivent pleinement. Toutefois ce rappel n'est peut-être pas inutile, vu qu'un certain nombre d'auteurs indépendants ou protestants continuent à croire et à affirmer que la pratique de l'histoire objective est rendue impossible dans l'Église et que l'exégèse chrétienne se trouve engagée dans des voies sans issue ([26]). Ils en appellent surtout, personne ne l'ignore, à deux chefs d'argumentation : d'abord au fait que l'Église enchaînerait l'exégèse scientifique d'avance, à priori, aux opinions de la tradition patristique, ensuite à l'existence des directives ecclésiastiques, « para-scientifiques », promulguées depuis le début de la crise moderniste par la Commission biblique. L'objection, on le voit, est grave. Elle mérite que nous l'examinions de plus près.

Les difficultés qui découlent de l'autorité de l'Église sur l'Écriture sainte ou de celle des Pères reposent, à l'ordinaire, sur des malentendus. Les penseurs protestants ou indépendants que nous visons ne connaissent pas ou comprennent mal la doctrine catholique en la matière. L'autorité des Pères est rigoureusement circonscrite par les principes de la théologie fondamentale : elle ne s'impose que dans les cas, moins nom-

(26) Aux auteurs protestants et indépendants qui reprochent en termes parfois violents ou amers à l'Eglise catholique son étroit conservatisme en matière d'Ecriture sainte, nous pouvons répondre de suite : 1° il ne manque pas de conservateurs étroits dans le camp protestant ; le pasteur W. Möller en est peut-être le représentant le plus connu : *Die Einheit und Echtheit der fünf Bücher Moses,* Bad Salzuflen, 1931 ; *Einleitung in das Alte Testament,* Zwickau, 1934 ; 2° il y eut dans les diverses Eglises protestantes des réactions beaucoup plus violentes et plus puériles contre l'histoire critique de la Bible que dans l'Eglise catholique. Si quelques-uns de nos exégètes se sont laissé entraîner trop loin dans leur opposition au progrès de la recherche scientifique, la cause en remonte souvent à ce qu'ils ont subi l'influence des réactions protestantes.

breux que nos contradicteurs ne le pensent, où d'une part il s'agit du dépôt de la foi, et de l'autre où les Pères parlent comme des témoins qui proposent unanimement leur interprétation, au nom même de l'Église, et formellement sur le plan de la foi ; si par exception l'autorité d'un ou de quelques Pères suffit, il faut que l'on puisse rigoureusement prouver qu'ils sont mandatés directement par l'Église ou qu'ils la représentent manifestement. Quant au magistère, quand il réclame pour lui le droit et l'autorité de juger, en dernière instance, du sens des saintes Écritures, c'est encore une fois, suivant les termes du Concile du Vatican, sur le plan de la foi, et dans les domaines qui touchent à la morale et aux dogmes chrétiens ([27]).

Nous devons même aller plus loin. A qui se souvient de ce que les théologiens enseignent au sujet des différences qui existent entre les méthodes de la foi et de la théologie d'une part, celles des sciences purement humaines, telle l'exégèse dans son aspect historico-philologique, de l'autre, il appert que l'interprétation scripturaire se faisant par voie d'autorité au nom de l'Église, ne s'oppose aucunement au progrès de la science biblique. Le cas de l'exégèse historico-philologique est assez analogue à celui de la philosophie chrétienne. On se rappelle le courage avec lequel Léon XIII et, particulièrement chez nous, le cardinal Mercier ont revendiqué l'autonomie de la méthode philosophique pure. Ils sont parvenus ainsi à acquérir pour la philosophie chrétienne pignon sur rue et à gagner jusqu'à l'audience des incroyants. Est-ce à dire que le philosophe ou l'exégète chrétien font abstraction des données de la foi, en l'occurrence, de l'exégèse des Pères et de la doctrine du Magistère ? Nullement. Pareilles à un phare lumineux, — pour reprendre une comparaison classique en la matière, — elles leur signalent les écueils à éviter et laissent entrevoir le havre du salut ; mais elles laissent subsister intacte en elle-même la méthode propre, — philosophique, historique et philologique, — des sciences qui leur sont subordonnées, et elles ne prétendent à aucun titre s'im-

(27) Lire sur l'autorité de l'Eglise M. J. Scheeben, *Handbuch der katholischen Dogmatik*, t. I, Fribourg-en-Br., 1873, p. 126-137. — Cfr *Conc. Vat., De fide catholica*, c. 2 : « Nos, idem decretum renovantes, hanc illius mentem esse declaramus ut in rebus fidei et morum, ad aedificationem doctrinae christianae pertinentium, is pro vero sensu Sacrae Scripturae habendus sit, quem tenuit ac tenet Sancta Mater Ecclesia. »

miscer dans leurs opérations. Loin d'être troublé dans ses recherches par les lumières de la foi, l'exégète travaillera à l'aise d'autant plus qu'elle lui donne l'assurance absolue qu'il ne peut y avoir aucun conflit entre les deux ordres de vérité, la vérité révélée et la rationnelle. S'il lui arrivait, dans un cas particulier, de ne pas aboutir à l'exégèse imposée par la foi, il n'en serait pas bouleversé. Ou bien il n'hésiterait pas à penser qu'il s'est trompé, et que son travail est à refaire, ou bien il reconnaîtrait que les seuls moyens d'investigation historico-philologique ne lui permettent plus d'atteindre jusqu'au sens premier ou profond des vieux textes. Même cette dernière constatation ne serait pas de nature à le scandaliser. Comment, en effet, prétendre déceler, même à l'aide de nos meilleurs instruments de travail, le sens de textes dont l'origine se perd le plus souvent dans la nuit des temps ?

Les objections qui proviennent des directives ecclésiastiques sont infiniment plus délicates à résoudre, pour la bonne raison que plusieurs de ces directives se placent, — ce fut en partie une nouveauté lors de leur apparition, — sur le domaine propre de la science, en faisant accompagner leur contenu non pas de renvois aux conciles ou aux Pères, mais d'arguments de raison, empruntés aux ouvrages parus sur les problèmes dont ils envisagent la solution (28).

La réponse que nous proposons, s'efforce de ne voiler aucune difficulté, de considérer la question sous tous ses aspects, d'esquisser une solution objective et cependant fidèle aux désirs de l'Église.

D'abord qu'on nous permette de rappeler, pour que notre exposé soit complet, la situation propre et exceptionnelle où se trouve l'apologétique. Il appartient en effet aux apologistes de vouloir rencontrer les non-croyants sur leur propre terrain et, par conséquent, de s'essayer à établir la crédibilité de la religion catholique, ainsi que celle de sa préparation providentielle, l'économie religieuse de l'Ancien Testament, à partir de données au sujet desquelles l'entente règne entre les divers partis. Or, il va de soi que l'apologiste ne peut guère espérer

(28) Sur la Commission biblique lire L. Pirot, *Commission biblique,* dans le *Dictionnaire de la Bible. Supplément,* 1930, t. II, p. 103-111. — Les textes des réponses romaines sont groupées dans l'*Enchiridion Biblicum. Documenta ecclesiastica Sacram Scripturam spectantia auctoritate pontificiae commissionis de re biblica,* Rome, 1927.

trouver ces données qu'à partir d'un certain canon critique sur lequel il s'entendra avec ses contradicteurs. En outre, il y aura souvent avantage pour lui, sinon stricte nécessité, s'il ne veut pas se contenter de battre l'air, — ce à quoi saint Paul s'est toujours refusé : *non aerem verberans,* — d'argumenter *ad hominem,* et, par conséquent, de prendre comme point de départ les positions mêmes de ses contradicteurs.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, l'apologétique pourra donc, devra même en certaines circonstances, adopter à titre provisoire, et par manière d'argumentation *ad hominem,* le canon critique mitigé auquel la majorité des critiques se rallie, et essayer de prouver, à partir de ces présupposés, qui constituent un terrain d'entente avec nos contradicteurs, et un excellent tremplin, le caractère prodigieux et surnaturel de la révélation de l'Ancien Testament. Nous pensons, en partie pour l'avoir essayé, que cette démonstration est possible à partir de pareils antécédents et que dès lors, en ce domaine, une œuvre immense peut être accomplie, sans limitation aucune, par les auteurs catholiques.

A notre avis, rien non plus ne s'oppose à ce que, dans certaines circonstances particulières, l'exégète se serve des positions critiques à titre de ce que les savants anglo-saxons appellent des « working hypotheses », des hypothèses de travail. Dans pareil cas, il ne s'agit pas d'embrasser l'opinion, mais de contrôler à l'aide d'elle l'une ou l'autre théorie connexe, ou de voir, par un examen rigoureux des faits, dans quelle mesure elle-même est susceptible de vérification. A pareils travaux de recherches préliminaires l'Eglise ne peut qu'applaudir, car ils tendent sans aucun doute à augmenter la connaissance objective des faits bibliques. Or, un fait, même biblique, est toujours plus respectable qu'un lord maire, en l'occurrence, que les plus belles théories, traditionnelles ou critiques. Rassemblons des faits, notait Buffon, pour nous donner des idées.

Le vrai domaine des directives ecclésiastiques, celui où elles trouvent leur totale application, est incontestablement celui de l'exégèse proprement dite. Le travailleur leur doit sa soumission, dictée par la discipline, et même, dans les limites que la théologie fondamentale définit, une adhésion interne. Toutefois avant que de les utiliser dans son œuvre, il importe qu'il cherche à les comprendre à la perfection, préoccupé sans doute de ne pas

en éluder le contenu, mais aussi de ne pas corser leurs affirmations, ni de les plier à un canon d'interprétation rigide et standardisée. Avant donc de pouvoir répondre aux difficultés de nos contradicteurs, nous sommes tenu de lire avec attention les réponses de la Commission biblique sur le Pentateuque, le Livre d'Isaïe, le Psautier, à en analyser tous les termes, à en saisir les nuances, et ils conviendront, je n'en doute pas, que ces réponses sont plus larges qu'ils ne le pensent généralement ([29]).

En ce qui concerne le Pentateuque, la Commission se garde de faire sienne une hypothèse quelconque ; si elle allègue la fameuse théorie des secrétaires, — dont certains exégètes se sont beaucoup gaussés, — c'est non pas pour la recommander mais simplement pour donner un exemple concret du genre des hypothèses auxquelles les exégètes catholiques peuvent avoir recours. La première réponse énonce, il est vrai, l'authenticité mosaïque du Pentateuque, mais cette affirmation est rédigée avec précaution : elle ne définit pas d'une manière formelle et positive cette origine, mais se contente de nier le droit (*jus*) des critiques à affirmer (*affirmandi*), à poser vigoureusement en thèse l'origine postmosaïque de ces mêmes livres. L'opinion de la Commission sur l'authenticité mosaïque s'exprime également, mais uniquement par voie de parenthèse, dans l'énoncé du doute IV, et, cette fois, la formule : *salva substantialiter Mosaica authentia et integritate Pentateuchi,* est particulièrement heureuse et susceptible d'une interprétation large. Je ne dis pas que les auteurs du décret inclinaient personnellement vers une pareille explication. Je ne le crois pas. Nous le saurons plus tard, peut-être, quand les archives de la Commission nous seront ouvertes ; mais il importe de relever que le terme de *substantia,* à le prendre au sens scolastique, certainement familier aux exégètes-théologiens de la Commission, — parmi les signataires du décret figure notre compatriote, Dom Laurent Janssens, O. S. B., de regrettée mémoire, — ouvre des perspectives très larges qu'il serait, à mon avis, imprudent de combattre, puisque aucun charisme ne nous permet de prédire où

(29) Voir J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* p. 70-71 ; *L'Ancien Testament,* dans *Apologétique,* Paris, 1937, p. 1094-1097.

va la science en des matières où le dépôt de la foi n'est pas engagé [30].

La prudence de la Commission s'avère encore davantage dans *ses réponses sur le Psautier.* Sait-on qu'elle admet, même pour les psaumes tenus pour davidiques, la possibilité de rédactions et de révisions, qui en auraient, au moins dans une certaine mesure, changé la physionomie ? Quant à l'authenticité davidique, elle se résume dans l'affirmation que David est le *praecipuus auctor,* c'est-à-dire l'auteur principal, le plus notable, le plus éminent ; au point de vue quantitatif, cette paternité littéraire de David est seulement circonscrite par la négation de l'adjectif « *pauca* ». David a donc composé un certain nombre de psaumes. Les réserves, encore une fois, sont formelles. La Commission biblique s'est souvenue de l'incertitude qui plane sur le problème des origines du Psautier.

Reste *la réponse sur le deutéro-Isaïe,* car les autres réponses n'offrent vraiment guère de difficultés à l'exégèse historico-philologique. Or, c'est bien ici que les membres de la Commission ont manifesté la plus grande circonspection. Personne ne songe à affirmer que la réponse au doute III tranche la question de l'authenticité d'Isaïe, XL-LXVI ; la Commission elle-même ne le pense pas, puisqu'elle reprend le problème dans les questions IV et V. Dans le doute III, la Commission envisage simplement le débat au point de vue de certains présupposés, qu'elle déclare, à bon droit, être faux. Dans les doutes IV et V, par contre, elle se place résolument sur le terrain de la critique. Or, pourquoi l'oublierions-nous, — puisqu'il ne faut pas être plus catholique que le Pape, — la Commission se contente d'affirmer que les arguments critiques ne contraignent pas (*cogat*), ne prouvent pas d'une manière absolument péremptoire (*evincendum*). Pareille réponse n'implique aucunement, suivant les règles de la logique, que la thèse du deutéro-Isaïe est fausse ; elle implique, au contraire, — les règles de

(30) Rappelons à titre documentaire l'ouvrage de A. D. White, *Histoire de la lutte entre la science et la théologie,* Paris, 1899. L'ouvrage connut un grand succès et fit beaucoup de mal. Il s'y trouve beaucoup de sottises, même des calomnies. Mais un théologien avisé peut retirer de sa lecture quelque profit. Un certain nombre de faits historiques y rapportés invitent les théologiens à bien séparer les confins de la foi et de la science, et à ne pas compromettre la crédibilité de la religion chrétienne par des opinions exprimées trop à la légère.

la logique l'exigent, semble-t-il, — que cette thèse ne manque pas d'une certaine probabilité. N'est-ce pas le propre d'une opinion probable de ne pas contraindre, de ne pas être prouvée apodictiquement, de ne pas entraîner un assentiment ferme, de s'énoncer *non absque formidine oppositi ?* Il serait sans doute exagéré de déduire des termes dont la Commission se sert qu'elle-même énonce formellement la probabilité de la thèse critique ; mais l'interprétation stricte paraît laisser aux particuliers la liberté de le penser, de le dire, sinon de l'enseigner. Par contre, elle s'est opposée à ce que l'opinion critique fût vulgarisée dans l'enseignement des écoles catholiques, du moins comme une opinion certaine, définitivement acquise. Mais, en toute hypothèse, la Commission biblique a laissé subsister l'incertitude, et elle a en quelque sorte d'avance insinué la voie moyenne, préconisée plus haut, pour que l'enseignement des Séminaires évite ici les difficultés critiques. Il est en effet piquant de voir combien les réponses prudentes et nuancées de la Commission tranchent avec les affirmations pertinentes de certains auteurs catholiques, — je songe ici au R. P. Knabenbauer, par ailleurs un exégète de valeur, — qui se sont prononcés avant elle en faveur de l'authenticité. Où celui-ci affirme que l'authenticité est établie avec certitude, — l'adverbe *certissime* apparaît au cours de la démonstration, — la Commission s'est limitée, nous l'avons vu, à nier cette certitude pour l'opinion contraire (31).

L'interprétation littérale et philologique des décrets de la Commission biblique que nous venons de développer, — remarquons en passant qu'elle n'est pas une nouveauté, mais qu'elle s'inspire de bons auteurs, — dissipe déjà un certain nombre de difficultés que nos contradicteurs nous objectent. Celles-ci seraient encore d'avance réduites de beaucoup, si cette interprétation pouvait en outre s'élargir un tant soit peu dans le sens où d'excellents auteurs, dont la valeur scientifique est reconnue et la fidélité à l'Église éprouvée, pensent pouvoir orienter l'exégèse catholique. Quiconque, en effet, s'est donné la peine de suivre et d'ausculter toutes les manifestations de la pensée exégétique qui se sont produites dans l'Église depuis

(31) J. Knabenbauer, *Commentarius in Isaiam prophetam,* t. II, 1re édit., Paris, 1887, p. 7 (certissime), p. 11 (satis patet).

une vingtaine d'années, possède à ce sujet une certitude très nette ([32]).

L'espace nous fait défaut pour verser au débat tous les témoignages recueillis. On en trouvera un certain nombre consignés dans les comptes rendus que nous avons fait paraître sur des publications d'Ancien Testament dans les *Ephemerides theologicae Lovanienses*. Ici même, nous devons nous limiter et ne tenir compte que d'un minimum de faits que nous grouperons de nouveau autour des trois questions principales : celles du Psautier, du Pentateuque, du deutéro-Isaïe.

C'est peut-être *touchant le Psautier* que nous avons le moins d'indices d'une exégèse prudemment progressiste à relever. Le fait s'explique. Les réponses de la Commission biblique ne sont pas trop exigeantes. On satisfait aux directives, en affirmant avec Hudal-Ziegler que la rédaction du Psautier s'échelonne de David à Néhémie, que plusieurs psaumes remontent à David, qu'un très grand nombre d'entre eux, — Hudal-Ziegler proposent une centaine, — sont d'avant l'exil. En toute hypothèse, plusieurs bonnes introductions catholiques, par exemple celles de Göttsberger, Hudal-Ziegler, et plusieurs commentaires, ceux de Peters et Herkenne, se montrent prudents et réservés ([33]).

(32) Il serait intéressant d'entreprendre une histoire de l'exégèse critique dans l'Eglise avant et après les décrets romains. Nous avons déjà réuni pas mal de documents à ce sujet. Pour l'instant nous devons nous limiter à l'essentiel. Parmi les introductions d'avant les décrets on consultera surtout F. Gigot, *Special Introduction to the Study of the Old Testament,* New York, 1901. — On trouvera beaucoup de renseignements bibliographiques, exacts et précis dans J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament,* Fribourg-en-Br., 1928.

(33) Le manque d'espace nous invite à limiter la liste des auteurs. Nous nous contentons, ici et dans les notes suivantes, de quelques témoignages choisis : J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament,* Fribourg-en-Br., 1928. — A. Hudal-J. Ziegler, *Kurze Einleitung in die Heiligen Bücher des Alten Testaments,* Vienne, 1936. — De même H. Herkenne (*Das Buch der Psalmen übersetzt und erklärt,* Bonn, 1936) se montre très prudent ; il se contente de dire, p. 5 : « Unzweifelhaft haben wir im Psalter echte Davidslieder » ; quand l'auteur paraphrase le décret de la Commission biblique, il ajoute qu'il n'y a pas d'arguments péremptoires à faire valoir contre la majorité des psaumes dits davidiques en vertu des suscriptions. — N. Peters, *Das Buch der Psalmen übersetzt und erklärt,* Paderborn, 1930, p. 34* : « Festgestellt ist heute schon, dass ein guter Teil der Psalmen sicher *vorexilisch* ist, besonders der weitaus grösste Teil der ersten Hälfte des Buches (1-72), ebenso dass *eine Reihe wirklicher Davidspsalmen* unter ihnen ist, während in anderen wenigstens altes, z. T. Davidisches Material hineingearbeitet ist. »

Est-ce une illusion de croire qu'en l'*étude critique du Pentateuque* l'exégèse catholique tend beaucoup plus à évoluer ? Sans doute, nous sommes tenu de ne pas passer sous silence la condamnation de N. Schlögl et celle de l'article : *Moïse et Josué*, de l'excellent et brillant exégète de l'Institut catholique, M. Touzard. Mais par ailleurs, nous avons à enregistrer les vues plutôt avancées de Johann Nikel, la monographie audacieuse de W. Stoderl ([34]), plusieurs théories de fragments, ou de cristallisation, ou de révisions successives, proposées entre autres exégètes par MM. Göttsberger, Heinisch et le R. P. Vaccari ([35]). Si l'on fait la somme de toutes les lois ou sections narratives que M. Heinisch refuse à Moïse, on arrive à un total impressionnant. Qu'on nous permette aussi de signaler la publication posthume des vues du chanoine Van Hoonacker en la matière, telles qu'il les exposait à ses élèves avant 1906, date de la promulgation du décret de la Commission biblique, et qu'il n'a jamais explicitement changées. Du point de vue de

(34) J. Touzard, *Moïse et Josué*, dans la *Revue du Clergé français*, 1919, t. XCIX, p. 321-343 ; dans le *Dict. Apol. Foi Cath.*, 1919, t. III, p. 695-755. — N. Schlögl, *Die Schriften des Alten Bundes*, I, Vienne, 1922. — I. Nikel, *Grundriss der Einleitung in das Alte Testament*, Munster-en-W., 1924. — W. Stoderl, *Beiträge zur Einleitung in das Alte Testament. I. Das Gesetz Israels und sein Ursprung*, Prague, 1933.

(35) J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament*, Fribourg-en-Br., 1928. — P. Heinisch, *Das Buch Genesis übersetzt und erklärt*, Bonn, 1930 ; *Das Buch Exodus übersetzt und erklärt*, Bonn, 1934 ; *Das Buch Leviticus übersetzt und erklärt*, Bonn, 1935 ; *Das Buch Numeri übersetzt und erklärt*, Bonn, 1936.

Les vues du R. P. Vaccari, S. J., de l'Institut Biblique Pontifical, me sont surtout connues par l'article posthume de M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents*, p. 169-172. Si je comprends bien la théorie du R. P. Vaccari, celui-ci propose, pour expliquer les divergences et les doublets, l'existence de plusieurs copies et révisions divergentes d'une œuvre mosaïque originellement une ; il semble envisager au moins deux recensions : la recension jahviste et la recension élohiste. Peut-être le Révérend Père ne répugne-t-il pas à en admettre d'autres, par exemple une révision deutéronomique. La théorie, on le voit, rappelle, de loin il est vrai, certaines suggestions de Welch, Böhl, Albright, Oesterley-Robinson, qui, eux aussi, admettent diverses éditions, révisions, adaptations des mêmes lois et narrations, d'après les divers sanctuaires ou, du moins, d'après les traditions des deux royaumes d'Israël et de Juda. Ce qui nous intéresse pour le moment dans la théorie du R. P. Vaccari, c'est la part notable faite aux transformations, — la substance mosaïque tend à être comprise comme le souhaiterait M. J. Lagrange (*art. cit.*, p. 164), — ensuite l'initiative prise par le professeur de l'Institut biblique pour remettre d'une manière irénique les problèmes à l'étude.

l'histoire de l'exégèse, ces vues conservent leur valeur ; elles méritent d'être relues et méditées ; peut-être offriront-elles un jour à nos exégètes le point de départ d'une nouvelle position critique. Enfin, il y a lieu de signaler l'article posthume du R. P. Lagrange, article qui a paru dans la *Revue Biblique* au lendemain du décès de l'éminent exégète ([36]).

Quant au deutéro-Isaïe, quelques faits d'importance primordiale sont à noter. En tout premier lieu, il y a le silence, — le silence est souvent le plus éloquent des discours, — qu'ont observé à l'égard de l'authenticité isaïenne d'*Is.,* XL-LXVI, quelques-uns des meilleurs exégètes dont l'Eglise peut être fière, par ailleurs spécialistes en la matière : le chanoine Van Hoonacker, le R. P. Condamin, S. J., et d'autres encore. Puis il y a le fait que depuis 1908, — en dehors des manuels, qui, de par leur nature, exposent les théories reçues, — guère d'ouvrages catholiques, du moins à ma connaissance, n'ont essayé de défendre, d'une manière approfondie et critique, la thèse de l'authenticité. En troisième lieu, il n'y a pas mal d'indices à relever dans divers ouvrages catholiques, — par exemple chez Touzard, Lippl, Göttsberger, Allgeier, Hudal-Ziegler, — d'où l'on peut déduire, semble-t-il, que des auteurs catholiques éminents ne sont pas favorables à l'origine isaïenne pure et simple d'*Is.,* XL-LXVI. Toutefois, ces mêmes auteurs s'expriment timidement, car, il faut le reconnaître, la soumission de l'exégèse catholique a été parfaite et exemplaire. Enfin, il y a le fait que, même dans des ouvrages

(36) J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 67-77. — M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* dans la *Rev. Bibl.,* 1938, t. XLVII, p. 162-183. A la page 164, le regretté exégète explique l'authenticité substantielle à peu près suivant notre manière de voir : « Nous croyons qu'on peut conclure que la Commission tient moins à l'authenticité littéraire de Moïse qu'à une authenticité substantielle. De plus, cette authenticité, dans le cas des additions faites après sa mort, serait une authenticité résultant du même esprit. C'est ainsi que les Thomistes nomment doctrine de saint Thomas une doctrine qu'on chercherait en vain en propres termes dans ses œuvres, mais que ses disciples regardent comme en harmonie avec sa pensée ». Sur les positions initiales de M. J. Lagrange, lire J. Chaîne, *L'Ancien Testament. Le Sémitisme,* dans l'*Œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange,* p. 11-63. Paris, s. d. (1936).

Voir aussi A. Allgeier, *Biblische Zeitgeschichte,* Fribourg-en-Br., 1937, p. 49-67, p. 60 : « Der Pentateuch ist das Produkt der religiösen Entwicklung unter dem Offenbarungsvolke von Moses bis auf die Zeit nach dem babylonischen Exil auf der Grundlage der von Moses geschriebenen Bedingungen. »

de vulgarisation, — telle *La Bible des Jeunes,* — les chapitres XL-LXVI d'Isaïe sont replacés dans le cadre de l'exil ([37]). Si l'on observe que des indices semblables se manifestent pour l'*Apocalypse d'Isaïe,* XXIV-XXVII, il semble bien que depuis la promulgation du décret de 1908, — même en ne tenant pas compte des ouvrages protestants ou indépendants, — plusieurs faits nouveaux se sont produits qui ne paraissent pas avoir renforcé la probabilité de l'authenticité d'*Is.,* XL-LXVI.

Mais il ne suffit pas de constater qu'en fait certains auteurs tendent à élargir l'interprétation des directives ecclésiastiques ; il ne suffit même pas de relever qu'ils appartiennent à la classe des meilleurs exégètes, dont la réputation scientifique est solide et la fidélité à l'Église éprouvée. Il faut encore que nous demandions si un pareil élargissement des positions peut se justifier par rapport à la discipline ecclésiastique et, dans l'affirmative, si l'Église sera disposée à l'approuver.

En théorie, on peut se demander si des raisons majeures s'opposent encore à ce qu'une interprétation plus large se répande. Nous avons déjà vu que la foi chrétienne n'entre pas en jeu ([38]),

(37) Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament,* Fribourg-en-Br., 1908, n° 444, p. 292-293 ; p. 292, note 2. — Consulter également J. Coppens, *Le chanoine Albin van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 83-84. — A. Condamin, *Le Livre d'Isaïe,* dans les *Etudes bibliques,* Paris, 1905 : il est significatif que cet ouvrage passe les problèmes critiques sous silence et nous renvoie, pour ces problèmes, à une introduction qui n'a jamais paru. — A. Allgeier, *Biblische Zeitgeschichte,* p. 232. — A. Hudal-J. Ziegler, *Kurze Einleitung,* p. 191-194. — *Bible des Jeunes. Extraits de la traduction de l'abbé Crampon,* Paris, 1931, p. 416.

L. Dürr dans son ouvrage : *Ursprung und Ausbau der israelitisch-jüdischen Heilandserwartung* (Berlin, 1925, p. 143-145) semble placer à tout le moins les poèmes de l'Ebed Jahvé durant l'exil. Dans *Wollen und Wirken der alttestamentlichen Propheten* (Dusseldorf, 1926, p. 148), il paraît refuser à Isaïe les chapitres XXIV-XXVII, qui forment la fameuse apocalypse isaïenne et les chapitres XXXIV-XXXV.

On sait que le prophète Isaïe a fait école : VIII, 16, et que l'intelligence de ses disciples est mise en contraste avec l'endurcissement de la masse : VIII, 16 ; XXIX, 11. Comme par ailleurs les deutéro- et trito-Isaïe présentent des affinités manifestes avec le corps d'oracles qui sont unanimement reconnus comme authentiques, peut-être une voie moyenne s'offrirait-elle à la critique en les rattachant, sinon à Isaïe lui-même, à une école de prophètes isaïens.

(38) Disons une fois pour toutes qu'il nous paraît difficile de vouloir trancher par les dires des Pères, des auteurs inspirés, des apôtres, du Christ lui-même les questions d'authenticité. Lorsque ces témoins se

et nous savons par ailleurs que l'interprétation d'un décret réformable peut évoluer ([39]). Quant à la question de fait, nous ne pouvons rien dire, car il appartient à l'Église seule de déterminer son attitude. Toutefois il est permis aux exégètes, même il leur est commandé, de signaler à l'attention les faits nouveaux qui se produisent et qui peuvent justifier aux regards de l'autorité le mouvement des études. Voici donc versées au débat les données qui nous paraissent les plus aptes à nous faire comprendre et à situer dans son cadre historique, surtout à son point de départ et à son terme, l'évolution qui s'est déjà accomplie ou qui tend encore à s'accomplir.

D'une part nous sommes désormais mieux en mesure de comprendre comment les premières interprétations des directives pontificales ont tendu le plus souvent à en restreindre la largeur, à minimiser les concessions qui y étaient faites à la critique ou qui, du moins, y étaient permises, sinon envisagées

conforment aux vues de leurs contemporains dans l'attribution des Livres saints à leurs auteurs traditionnels, ont-ils eu vraiment l'intention de trancher un problème critique ? Parlent-ils sur le plan et en témoins de la foi ? N'est-il pas dangereux de mêler leur autorité, en particulier celle du Christ, à la solution de nos pauvres querelles philologiques ? N'y a-t-il pas assez de difficultés à résoudre sans que nous y ajoutions celles qui proviennent de notre manière parfois inexacte de comprendre l'Écriture sainte ? En théologie, le R. P. Billot déclarait ne pas s'offusquer des mystères révélés par Dieu, mais bien de ceux soulevés par certaines fausses théories théologiques.

(39) Il y a un exemple classique de l'accommodation d'un décret pontifical aux exigences des situations nouvelles, à savoir celle du décret sur le *Comma ioanneum* : *Enchiridion biblicum,* Rome, 1927, p. 46-47 et J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* Paris, 1936, p. 70-71. Voir aussi les fluctuations des milieux théologiques sur le texte officiel de la Vulgate, à propos de la bulle *Aeternus ille* de Sixte V et de l'œuvre nouvelle de Clément VIII : A. Merk, *Bibel und Bulle Sixtus' V,* dans *Scholastik,* 1927, t. II, p. 515-540. On sait comment S. Bellarmin dut se dévouer dans l'affaire de l'édition de la Vulgate pour tirer la Commission de l'impasse où la bulle *Aeternus ille* paraît l'avoir engagée : M. Meinertz, *Einleitung in das Neue Testament,* 4e édit., Paderborn, 1933, p. 66-67.

Ces faits ne sont pas de nature à nous inquiéter. Ils pourraient seulement nous offusquer si nous oubliions que les directives ecclésiastiques n'ont pas été promulguées *ne varietur.* S'appuyant à des considérations scientifiques, elles ne sont pas nécessairement appelées à conserver à tout jamais une valeur absolue et à ne subir, dans leur interprétation, aucun développement, alors que la science à laquelle elles font, en partie, appel, ne peut pas manquer de réaliser quelques progrès, du moins sur une longue période, tels les trente ans que nous envisageons dans notre article.

positivement. Qu'on se représente l'état angoissant où l'Église se débattait au fort même de la tourmente moderniste. L'exégèse philologico-historique se trouvait, au pied de la lettre, en état de siège, alors qu'elle avait à peine eu le temps de se constituer. Prise au dépourvu, l'Église ne disposait pas de troupes aguerries, ni d'un système défensif complètement élaboré ; au surplus, pour comble de malheur, la confusion régnant dans les propres rangs des exégètes catholiques, elle ne pouvait faire confiance à tous ses défenseurs. Qu'y avait-il à faire en pareilles conjonctures, sinon ramener les soldats en arrière, les établir solidement sur des positions de repli, sur une ligne par ailleurs bien droite n'offrant d'aucune façon prise aux embuscades ni aux mouvements enveloppants ? Si l'on nous permet de poursuivre la comparaison, nous dirons donc que les réponses de la Commission représentent les lignes défensives élaborées durant la période moderniste par le haut commandement ecclésiastique. Le système de défense réussit admirablement ; la manœuvre fut exécutée avec maîtrise ; le bloc de l'armée fidèle résista.

D'autre part, on s'explique que, grâce à la défaite du modernisme, à l'entente cordiale des travailleurs, à la modération même dont font preuve les esprits que l'on appelle parfois progressistes, les circonstances nouvelles ont permis d'élaborer et de justifier des interprétations plus larges. Il importe que nous nous arrêtions quelque peu à décrire celles qui nous paraissent avoir favorisé le plus le mouvement et le progrès des études.

D'abord l'exégèse a été délivrée de l'angoisse que l'état de siège, subi lors de la crise moderniste, lui avait inspirée ; désormais elle peut respirer à l'aise, et même les travailleurs que l'on nomme parfois conservateurs se montrent moins timorés. En second lieu, la débâcle du système wellhausénien, surtout religieux et historique, a contribué, elle aussi, à ramener la tranquillité dans les rangs des travailleurs. Jadis on appréhendait cette machine de guerre dressée contre les positions de la foi ; aujourd'hui qu'elle est démembrée et que la critique indépendante elle-même a fait le départ du faux, du vrai et du vraisemblable, les milieux même ecclésiastiques ne s'en émeuvent plus. En troisième lieu, une fois la tourmente passée, l'Église s'est rendu compte avec plus d'évidence de ce que le

virus moderniste ne provient pas précisément des quelques questions critiques que les problèmes d'authenticité soulèvent ; il est présent ailleurs, essentiellement dans les présupposés philosophiques, ainsi que l'encyclique *Pascendi* l'a lumineusement démontré ([40]). Enfin, la spécialisation dans les études sacrées, qui est aujourd'hui reconnue et sanctionnée dans le haut enseignement ecclésiastique, y compris celui des universités romaines, amène les théologiens à faire une plus grande confiance aux exégètes ([41]). Où trouverait-on encore des auteurs qui songeraient à trancher uniquement à partir de quelques principes de théologie spéculative les problèmes qui relèvent essentiellement de la méthode historique ?

Outre les circonstances favorables à un élargissement des positions bibliques, il y a encore à signaler en sa faveur le fait que les interprétations plus larges, dont nous avons donné une image, ne brisent pas, aux yeux de leurs auteurs, les cadres des directives ecclésiastiques. Ils estiment sans doute qu'elles prennent leur point de départ dans l'interprétation parfaitement légitime que nous avons fait connaître et qu'elles n'en élargissent les termes qu'en fonction des progrès qui paraissent avoir été réellement accomplis. L'origine mosaïque de la substance, même

(40) Remarquons que le dernier livre-programme moderniste qui ait paru : *Der Katholizismus. Sein Stirb und Werde.* Von katholischen Theologen und Laien herausgegeben von Gustav Mensching (Leipzig, 1937), s'abstient de faire flèche des conclusions de la critique littéraire sur l'Ancien Testament. Le paragraphe intitulé : *Die moderne Bibelkritik,* tourne tout entier autour de quelques problèmes néotestamentaires. N'est-ce pas la preuve que le péril moderniste provient d'ailleurs ?

On consultera sur l'ouvrage de M. Mensching, — notons en passant qu'il n'apporte à la pensée moderniste rien de neuf, sinon peut-être une certaine modération dans son expression, — la pénétrante étude de K. Rahner, dans la *Zeitschrift für katholische Theologie,* 1938, t. LXII, p. 109-123. J'estime que l'ouvrage, déjà mis à l'index, n'est pas appelé à exercer une grande influence. Les auteurs, qui n'ont pas eu le courage de se dépouiller de l'anonymat, ressuscitent des thèses connues sans qu'ils parviennent à les présenter avec un talent particulier. Les outres, aussi bien que le vin qu'elles servent, sont vieillies.

(41) Pii PP. XI, *Constitutio Apostolica « Deus Scientiarum Dominus » de Universitatibus et Facultatibus Studiorum ecclesiasticorum,* die 24 maii 1931, dans les *Acta Apost. Sedis,* 1931, t. XXIII, p. 241-262. — S. C. de Seminariis et Studiorum Universitatibus, *Ordinationes ad constitutionem apostolicam « Deus scientiarum Dominus » de Universitatibus et Facultatibus Studiorum ecclesiasticorum rite exsequendum,* die 12 iunii 1931, *ibid.,* p. 263-284.

littéraire, du Pentateuque est retenue, mais la conception de cette substance se fait plus souple de façon à rendre de nouveau plus facile une investigation scientifique du problème. De même, on proclame fermement l'origine anté-exilienne d'un grand nombre de psaumes et on n'hésite pas à reconnaître un noyau davidique ; on estime seulement ne pas devoir multiplier outre mesure les psaumes dont l'origine davidique puisse être démontrée avec certitude par la seule voie de la critique. Enfin, impressionnée par l'unanimité de l'opinion critique vis-à-vis du problème deutéro-isaïen et par la fermeté de cette opinion à travers toutes les réactions antiwellhauséniennes dont nous avons retracé l'image, — fait qui paraît lui conférer à tout le moins un nouveau poids de probabilité extrinsèque, — on pense devoir affirmer que l'origine deutéro-isaïenne du *Livre de la Consolation d'Israël* est à tout le moins une opinion probable. En d'autres termes, on exprime seulement en clair ce que la Commission biblique avait presque laissé sous-entendu.

Ajoutons-y que les progrès que nous avons décrits évitent de chavirer dans le moindre wellhausénianisme historique et religieux, ces deux aspects de la théorie critique dont nous avons démontré la caducité, et qu'au surplus ils s'opposent vigoureusement aux conclusions du wellhausénianisme littéraire dont le caractère fragile, branlant, sinon entièrement erroné, est apparu au grand jour grâce aux diverses réactions que nous avons fait connaître.

Sans doute, les positions définitives de la critique catholique ne seront pas encore atteintes de si tôt. Il est bon que dans une même école certains esprits fassent office de moteur et d'autres, de frein, à condition que l'interaction de ces deux pièces de mécanique se fasse sans heurts, que tous se rencontrent et s'estiment dans une atmosphère de bonne entente et de collaboration irénique. Du choc des idées jaillit la lumière et du contrôle mutuel des affirmations se dégage à la longue la voie moyenne royale.

Nous sommes désormais en mesure de répondre aux difficultés que les auteurs indépendants nous objectent. Sans doute, d'une part nous convenons que l'Église a imposé certaines restrictions à la recherche scientifique en matière d'exégèse. Les directives sévères qu'elle a dictées aux savants leur ont

cependant profité, car elles les ont prémunis contre l'engouement pour un système dont les faiblesses sont apparues depuis lors au grand jour, grâce aux travaux mêmes de l'exégèse indépendante et protestante. Les travailleurs catholiques ont ainsi pu faire l'économie de la grande pénitence que l'exégèse dite libre a dû s'infliger, en brûlant ce qu'elle avait adoré, et en faisant retour à des positions qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Cependant, d'autre part, au fur et à mesure que le temps décante le vin trop généreux de la critique, nous voyons les positions ecclésiastiques s'accommoder aux progrès qui ne paraissent plus discutables à beaucoup d'auteurs. Si le développement ainsi amorcé peut se continuer avec prudence, sans cette fougue inconsidérée qui nuit à toutes les causes même légitimes, l'exégèse catholique aura bientôt fait son bien de tous les résultats positifs de l'histoire critique, de ceux qui ont résisté à l'usure du temps et à l'épreuve des vérifications, et dès lors rien ne s'opposera à ce qu'elle se meuve tout à fait à l'aise dans le domaine de la science.

A ceux qui s'obstinent à nous objecter les directives de l'Eglise en matière d'exégèse scientifique, nous pouvons donc, semble-t-il, répondre adéquatement. Ils n'ont pas le droit de se représenter ces directives, qui ne prétendent pas à l'infaillibilité et qui concernent en premier lieu l'enseignement, comme des textes pétrifiés, destinés à collectiviser et à standardiser à tout jamais la recherche exégétique. Promulgués en étroite dépendance du mouvement scientifique, ils ne sauraient et ne doivent pas en rester indépendants. Au contraire, l'interprétation vivante, sans doute sous le contrôle constant de l'Eglise, est nécessairement amenée à en fixer et à en adapter le sens. Cette interprétation, nous l'avons vu, s'est rétrécie en période de crise ; il est naturel qu'elle se dilate aujourd'hui que nous vivons en une période de paix et d'harmonieux développement.

Au terme de ces considérations, hélas ! déjà trop longues, nous ne pouvons omettre de signaler d'une part les domaines de la critique textuelle, de l'archéologie et de la linguistique orientales, où l'exégèse catholique n'a pas cessé, même aux jours les plus pénibles de son histoire, de faire œuvre de science et où elle peut aligner des noms qui ont droit de cité dans tous les milieux ; d'autre part les encouragements que le Souverain Pontife, glorieusement et vigoureusement régnant, le pape

Pie XI, dans un discours à l'assemblée choisie et savante qui était venue assister à la soutenance des thèses de l'abbé Giorgio Castellino, vient de prodiguer aux travailleurs qui veulent bien se dévouer à la grande cause de l'exégèse. Il reste, telle était l'idée dominante de l'allocution, une besogne énorme à accomplir dans tous les domaines de la science biblique. Et Pie XI de répéter jusqu'à deux fois : *Nil actum si quid agendum* (42).

(42) *Osservatore Romano,* n° 118, 21 mai 1938 : « Il Santo Padre... stava anzi per dire ad essi di dilatare le loro ambizioni come fa anche il Papa e proprio in gran parte sotto lo stimolo che il Dio delle scienze Gli dà attraverso di loro... Specialmente in tema di studi biblici vi è bisogno di una direzione tassativa intorno alla critica del Sacro Testo... E' invece proprio il caso di dire *Nil actum si quid agendum,* nulla è fatto finchè resta qualcosa da fare. Nella sola direzione della critica, non lo studio di una traduzione o dell'altra o degli usi anche liturgici, ma proprio per la critica del Sacro Testo, della parola divina bisogna veramente dicere : *nil actum,* poiche veramente resta tanto da fare. Era dire questo e il Papa voleva dirlo in primo luogo a Se stesso quanto resta ancora da fare per l'adempimento del proprio dovere e dire altresi a quei figlioli la legittima aspettativa che il Sommo Pontefice ha della loro cooperazione nella direzione degli alti studi specie biblici fino all'esatta comprensione delle cose. »

CONCLUSIONS GENERALES

Ce n'est pas sans quelque fatigue que nous sommes venu au bout de nos peines. Il a fallu lire beaucoup d'ouvrages, s'efforcer d'en résumer les idées essentielles et de les grouper dans quelques vues d'ensemble où nous risquons, malgré notre bonne volonté, d'avoir sacrifié les détails à la synthèse, les nuances aux couleurs, les personnages de l'avant-scène à la toile de fond. Il a fallu aussi réfléchir beaucoup pour dégager de l'immense littérature quelques directives dont nos collègues, qui ont l'ambition de vouloir combattre sur la ligne de feu, puissent faire leur profit.

Il y a en matière d'exégèse, comme en beaucoup d'autres, deux attitudes faciles à adopter : celle de critiquer d'avance les données de la tradition et les actes de l'autorité, et celle d'emboucher la trompette pour annoncer à tous les carrefours que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il me semble que l'une et l'autre peuvent causer pareillement un tort énorme à la vérité catholique. Sans doute, les exégètes ont relativement peu à dire dans l'Église, mais ce peu, ils se doivent de le dire avec courage, dans le sentiment d'exercer non seulement un métier ou une profession, mais un devoir et un apostolat où personne d'autre ne saurait tenir leur place. La science n'est jamais infuse, même pas, à l'ordinaire, dans l'Église ; elle est le fruit de beaucoup de patience, d'un labeur obstiné et obscur. Il est bon qu'il en soit ainsi, car cela lui confère une réserve et une modestie, qui sont ses meilleures lettres de créances auprès du public et auprès de l'autorité.

C'est pourquoi nous nous sommes efforcé, — je cite les paroles récentes d'un publiciste français, — « de ne parler ni d'un trépied comme un oracle ni d'une chaire comme un détenteur patenté de la vérité, ni d'un Sinaï comme un prophète ».

Nous avons simplement essayé d'exposer dans cette revue, avec le désir de rendre service, le fruit de nos recherches et de nos pensées, sous réserve d'inexactitudes possibles et avec l'espoir de pouvoir un jour les compléter. N'est-elle pas délicieuse la parole de S. Bernard : « *Finis libri, sed non finis quaerendi !* » Pour une nouvelle fois, la besogne journalière est achevée, mais notre tâche, s'il plaît à Dieu, n'est pas accomplie.

Opus quod inscribitur : *L'Histoire critique de l'Ancien Testament,* auctore Iosepho Coppens, ex auctoritate Eminentissimi ac Reverendissimi Cardinalis Mechliniensis Iosephi-Ernesti van Roey et legum academicarum praescripto recognitum, quum fidei aut bonis moribus contrarium nihil continere visum fuerit, imprimi potest.

Lovanii, die 1ª Iulii 1938.

✠ P. LADEUZE,
Rector Universitatis.

Imprimé en Belgique.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIERES

L'Histoire Critique de l'Ancien Testament.

BS
1144
.5
.C77

Coppens
L'histoire critique de
l'Ancien Testament
1280611

JAN 15 '40	Bindery
APR 4 '40	
OCT 13 '49	
DEC 26 '51	
AUG 6 1949	F J O'Laughlin
AUG 8 1949	quarter
Sep 16 1959 W	for Dr. Harrelson (fac.) by W. Eisenbois
09 76 RW	5479 Greenwood Ave.
Oct 20 60	Lester Meyer
Oct 28 60	Manhattan, Ill.
JUN 1 - 1964	Walter E Rast

BS 1144
.5
.C77

1280611
SWIFT LIBRARY